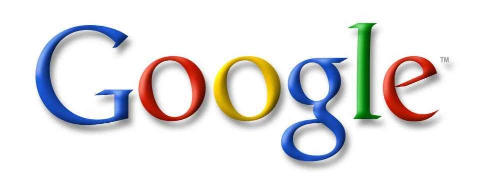





85. a. 19
Right Honorable
Lady Isabella Anne Brydges
Elizabeth Radcliffe
1850
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



NOUVEAUX
CONTES MORAUX,
ET
NOUVELLES HISTORIQUES,

NOUVEAUX CONTES MORAUX,

ET

NOUVELLES HISTORIQUES,

PAR MADAME DE GENLIS.

SECONDE ÉDITION.

TOME II.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 29, vis-à-vis la rue du Pont-de-Lodi.

1804.

CONTES MORAUX.

LE MALENCONTREUX, OU MÉMOIRES D'UN ÉMIGRÉ,

Pour servir à l'Histoire de la Révolution (a).

> Recevons tous ceux qui nous offrent du service et du travail. (*Histoire de Charlemagne*, par M. GAILLARD. *Tome I.*)

MES aventures ne sont pas extraordinaires, mon caractère n'est point romanesque, mon esprit est fort commun, et je n'ai point éprouvé de grands revers; je ne me suis jamais caché dans des *cavernes*; je n'ai été ni violemment persécuté, ni poursuivi, ni obligé de me déguiser en *vieillard*, ni sauvé par l'adresse et l'amour d'une héroïne; il ne m'est arrivé que de petits événemens très-simples et

(a) Un journaliste a eu la *bonhomie* de trouver dans cette plaisanterie une prétention sérieuse; il a dit très-gravement du sujet, que *des contes ne doivent point servir à l'histoire.*

très-communs; j'ai perdu tous mes biens, je suis errant et proscrit, voilà tout; mais je suis vrai, je conte naïvement, je parle de moi sans emphase et sans vanité; je ne hais personne, je n'ai ni fiel, ni ressentiment; j'ai pensé qu'avec ce caractère, j'écrirois d'une manière tout-à-fait neuve: ce qui m'engage à publier mes Mémoires, espérant que l'originalité des sentimens pourra compenser l'insipidité des aventures.

Je naquis en Bretagne, le 25 janvier 1765. Mon père, le baron de Kerkalis, n'avoit qu'un goût, celui de l'agriculture, et qu'une occupation, celle de défricher des terrains incultes. La providence l'avoit sagement placé dans un pays rempli de landes; il acheta des champs immenses de bruyères, les cultiva avec succès, s'enrichit honorablement, et me laissa une fortune considérable. Il mourut quelques mois après la révolution. Je n'étois pas ambitieux; mais, par respect pour la mémoire de mon père, je me crus obligé d'imiter l'exemple qu'il m'avoit donné, et j'achetai aussi des

terres pour les défricher. Je n'avois pas les connoissances et les talens de mon père; cependant, le ciel bénit mes travaux, et je commençois à en recueillir les fruits, lorsque la mort d'un oncle que j'avois à Bordeaux me força de me rendre dans cette ville, afin d'y recueillir sa succession. Mais en arrivant, j'appris que la nation s'étoit emparée des biens de mon oncle, sous prétexte d'une conjuration qu'il avoit, dit-on, formée peu de temps avant sa mort, et dont on avoit trouvé les preuves dans ses papiers. J'objectai vainement que mon oncle n'étoit mort qu'à la suite d'une paralysie qui lui avoit ôté toutes ses facultés intellectuelles pendant les trois dernières années de sa vie; on me répéta qu'il étoit certain que mon oncle avoit eu des intelligences criminelles avec MM. Pitt et Cobourg, et ce fut ainsi que je perdis ce riche héritage. Malgré ce malheur, je ne trouvai pas cette course infructueuse, parce que ce voyage (le premier que j'eusse fait de ma vie) me fit connoître les landes de Bordeaux; je m'étonnai beaucoup

que mon oncle ne nous en eût jamais parlé dans ses lettres, et je me promis de faire un mémoire bien détaillé sur le défrichement de ces vastes déserts. En attendant, je retournai dans ma province; une infortune très-imprévue m'y attendoit. On venoit de confisquer toutes mes terres, parce qu'on avoit pris mon voyage pour une émigration; on me soutint à moi-même que j'étois émigré; on me menaça de l'échafaud, et je fus obligé de prendre la fuite. Dans cette situation, mon projet des landes de Bordeaux me revint à l'esprit, et, sans hésiter, je repris la route de la Gascogne. Arrivé dans ce beau pays, mon premier soin fut d'aller visiter les landes; je m'enfonçai dans ces terres abandonnées; j'en contemplois avec plaisir l'immense étendue, en songeant qu'il m'étoit peut-être réservé de vivifier ce triste désert. Au lieu des bruyères et des broussailles qui m'environnoient de toutes parts, je me représentois des champs fertiles, des cultures variées: mon imagination plaçoit de distance en distance des hameaux et des

villages; je croyois voir ma colonie naissante prospérer autour de moi, travailler avec ardeur, m'enrichir en me bénissant. Ces promenades et ces rêveries avoient tant de charmes pour moi, que souvent je m'égarai dans ces lieux inhabités, et plus d'une fois surpris par la nuit, je me vis contraint d'y attendre le jour. Enfin, je me décidai à faire quelques petits essais particuliers, avant de présenter au gouvernement mon projet de défrichement. Un matin, muni d'un sac rempli de pommes de terre, je me rendis dans un endroit des landes, où j'avois déposé une bêche et une pioche; mais à peine avois-je commencé mon travail, que je fus tout-à-coup assailli par cinq ou six hommes qui me prirent au collet, et m'entraînèrent, en m'appelant *scélérat et contre-révolutionnaire*. J'eus beau protester de mon innocence, ils ne m'écoutèrent pas, et me conduisirent devant un tribunal où je fus interrogé fort durement, et traité comme un villacea-parçun; car on m'accusa d'avoir enfoui de l'or monnoyé, et une prodigieuse

quantité de comestibles, avec la double intention, disoit-on, de faire baisser les assignats et d'affamer le peuple. Je répondis avec la sincérité qui me caractérise; ma justification parut ridicule, elle excita plusieurs fois le rire des auditeurs; cependant on fut frappé de ma simplicité, on jugea que je n'étois qu'un imbécile; on se contenta de me bannir de la France, en m'assurant que je devois me trouver infiniment heureux d'en être quitte à si bon marché. Quelques amis, touchés de mon infortune, me donnèrent généreusement des lettres-de-change tirées sur un banquier de Bâle, et je m'acheminai tristement vers la Suisse. Je ne restai à Bâle que le temps nécessaire pour toucher une centaine de louis que me valurent mes lettres-de-change. Je mis cet argent dans une ceinture cachée sous mes habits, et je me rendis à pied dans les petits Cantons. J'y fus reçu avec hospitalité; je me fixai dans le canton de Schwitz, où je passai deux mois dans une chaumière. J'allois tous les matins sur les montagnes; là,

je cueillois des plantes, j'examinois la nature du terrain, je méditois et je pensois souvent, avec amertume, aux bruyères de Bretagne et aux landes de Bordeaux. Un jour, qu'assis sur un rocher, j'étois plongé dans une profonde rêverie, j'en fus tiré fort douloureusement par une commotion si violente, que je crûs d'abord avoir l'épaule droite cassée ; je me retournai, et je vis plusieurs paysans qui me lançoient des pierres : je me levai précipitamment, et, sans demander d'explication, je me mis à courir de toutes mes forces, la frayeur me donnoit des ailes : je perdis bientôt de vue les assaillans ; j'entrai dans un bois, et, lorsque mon émotion fut calmée, je réfléchis à cette aventure, sans pouvoir concevoir comment, à la vie que je menois dans ce pays, j'avois pu me faire des ennemis si acharnés et si dangereux. Je passai une partie de la journée dans les bois, et sur le soir, je retournai à la chaumière. Je trouvai mon hôte fort agité : comme je commençois à comprendre son langage, il me fit entendre que mes promenades

solitaires, mon goût pour les plantes, mon séjour sur les montagnes, m'avoient rendu suspect aux habitans de la contrée, et qu'enfin, suivant l'opinion commune, j'étois un sorcier, ou du moins un espion. J'admirai la diversité des opinions des hommes ; il me parut bizarre d'être chassé de ce canton comme sorcier, lorsqu'en France, par un jugement solennel, on m'avoit déclaré imbécile. Je me soumis à la nécessité : je quittai ma retraite dans l'intention de me rendre à Zug. Après avoir fait environ deux lieues, je me trouvai sur les bords du lac Lauwerz ; je le côtoyai, en admirant la beauté des points de vue que présentoit l'autre rive ; au bout d'une heure de marche, je m'arrêtai devant une chapelle élevée en l'honneur de Guillaume Tell. J'en examinois les peintures à fresque qui décorent l'extérieur des murailles, lorsqu'un grand homme, d'une fort belle figure, et vêtu d'une longue robe brune, passa près de moi : cet habillement, semblable à celui d'un moine, me frappa ; l'inconnu, m'examinant à son tour, vit que

j'étois étranger, et me parla en français. Comme il n'avoit aucun accent, je le reconnus aussitôt pour un compatriote; je lui sautai au cou; il m'accueillit avec une extrême cordialité, et, après un demi-quart-d'heure de conversation: « Voyez-vous, me dit-il, au-delà du lac, cette jolie petite île, située en face de cette chapelle? Eh bien! c'est mon asyle; ces ruines, ces débris d'un vieux château, sont les restes de l'habitation du tyran dont Guillaume Tell délivra son pays: j'ai bâti mon hermitage au milieu de ces décombres; je suis retiré, depuis dix ans, dans cette solitude; si vous voulez la partager, et si vous aimez la retraite et la paix, suivez-moi (a) ». J'obéis avec re-

(a) Cette île s'appelle l'île de *Schwanau;* elle contient en effet les restes d'un antique château qui, dit-on, appartint jadis à *Griesler.* De l'autre côté du lac, en face de l'île, se trouve le monument décrit par M. de Kerkalis; enfin il est vrai aussi que l'île est habitée depuis dix ans, par un hermite français qui a été successivement, dans sa jeunesse, valet-de-chambre de deux personnages aussi intéressans qu'infortu-

connoissance et plaisir; l'hermite, s'approchant de la rive, délia un petit bateau qui étoit attaché à un saule; il me fit entrer dans la barque, et saisissant la rame, il se mit à naviguer, et nous abordâmes au bout de quelques minutes. L'hermite, seul habitant de l'île, me fit voir toutes ses possessions, que nous parcourûmes en un quart-d'heure; il y avoit dans cette île trois tours ruinées, un hermitage couvert de chaume, contenant deux charmantes petites pièces, un petit jardin fort mal en ordre, un pré d'une assez jolie grandeur, six peupliers, cinq ormeaux, trois sapins, deux chênes, deux noisetiers, plusieurs buissons; et en animaux, une vache, quatre poules et un chien. Je me chargeai de cultiver le jardin, et en moins de six semaines, j'en doublai le produit. Je me-

---

nés, MM. *d'Estaing* et *de Cossé!* L'hermite, plus heureux que ses maîtres, a quitté sa patrie et le monde avant la révolution, et ne peut regretter ni l'un ni l'autre, si les papiers publics parviennent jusqu'à lui.

(Cette note fut écrite en 1795.)

nois là une vie très-heureuse; je m'attachois chaque jour davantage à l'hermite, j'en étois aimé; je ne sortois point de l'île, je travaillois beaucoup, et j'éprouvois qu'en dépit du sort on peut être heureux, lorsqu'il reste un cœur sensible, une bonne conscience, et un petit morceau de terre à cultiver. Un jour, l'hermite étant un peu malade, je fus obligé d'aller, à sa place, au village prochain, chercher notre provision de pain et d'eau; mais parlant fort mal le jargon du pays, on connut aisément que j'étois Français, et je reçus un très-mauvais accueil: j'imaginois qu'on me prenoit encore pour un sorcier; mais je compris bientôt qu'on avoit des idées beaucoup plus funestes; car on disoit confusément autour de moi que j'étois, suivant toutes les apparences, un des *assassins des Suisses*. En se livrant à ces sinistres conjectures, ces villageois répétoient, à chaque minute, ces deux mots, 10 *août*; mots terribles dont je ne compris pas le sens alors. Je conservai une assez bonne contenance; je feignis de ne

rien entendre : j'expédiai promptement mes affaires, et j'eus le bonheur d'échapper sain et sauf, de ce périlleux message. J'instruisis l'hermite de cet événement, et il m'expliqua que ces paysans soupçonnoient tous les Français nouvellement émigrés, d'avoir combattu à Paris, le 10 août, journée sanglante où tant de Suisses perdirent la vie! D'après cette explication, je craignis d'exposer le repos du bon hermite en restant avec lui, et, malgré ses regrets et les miens, je m'arrachai de cette douce solitude, et je me rendis à Zug. Voulant ménager précieusement mes cent louis, pensant d'ailleurs que l'état le plus obscur étoit au fond le plus heureux, et devenoit de jour en jour le plus sûr, je me fis jardinier, et j'entrai au service d'un seigneur Suisse qui habitoit une jolie maison de campagne à un demi-quart de lieue de la ville. Son jardin potager étoit spacieux et en bon état; cependant, je fus très-surpris de n'y trouver que des pommes de terre, cinq ou six espèces de gros pois et des légumes; mais de n'y voir, ni

oseille, ni cardes, ni melons, ni artichauts, quoique le terrain m'en parût excellent. Je connus bientôt que tous les jardins de Zug et des environs n'offroient pas plus de variété et d'industrie; cette découverte m'enchanta, car je pouvois raisonnablement me flatter de rendre célèbre le jardin qui m'étoit confié, de procurer de nouvelles jouissances aux habitans du canton, et de devenir le législateur de tous leurs jardiniers. Désormais, me disois-je, ma tranquillité ne sera plus troublée; je suis bien sûr que non-seulement on ne me chassera pas de ce pays, mais qu'avant un an, on m'y regardera comme un bienfaiteur, et que j'y jouirai de tous les avantages que peut procurer à un étranger la reconnoissance publique. Rempli de ces douces idées, je préparai mes nouveaux travaux, avec autant de soin que d'activité. Dans ces entrefaites, mon maître partit pour un assez long voyage, et il ne revint qu'au bout de sept mois. J'employai utilement le temps de son absence, travaillant presque jour et nuit, mais avec mystère; car

je me faisois un extrême plaisir de lui causer une grande surprise. Tous mes essais ayant parfaitement réussi, j'avois dans mon jardin des artichauts, des melons, et beaucoup d'autres légumes qu'on n'avoit jamais vu croître à Zug. Environ trois heures avant l'arrivée de mon maître, je montrai solennellement mon jardin à plusieurs habitans et jardiniers que j'avois invités, et qui parurent étrangement surpris, en voyant mes couches et mes nouvelles plates-bandes. Ils me quittèrent assez brusquement, et m'envoyèrent une foule d'autres paysans qui vinrent examiner mes travaux. Cette curiosité étoit pour moi l'hommage le plus flatteur, et j'en jouissois vivement. Mon maître arriva : je le conduisis sur-le-champ dans le potager; mais, au lieu de la joie et de la satisfaction dont j'attendois le témoignage, il me regarda avec des yeux étincelans de colère, en me demandant d'un ton furieux, qui m'avoit ordonné de faire *toutes ces extravagances* qui ne serviroient, ajouta-t-il, qu'à faire piller son jardin? En ache-

vant ces paroles; il me tourna le dos, et me laissa pétrifié. Cependant ce discours me parut si absurde, qu'après un moment de réflexion, j'imaginai que mon maître étoit ivre; je l'avois vu plus d'une fois dans cet état, et je ne doutai point qu'il n'y fût encore. Hélas! il n'avoit parlé que trop sensément! En effet, chaque paysan de ce canton, considérant toute nouveauté comme une innovation dangereuse, se l'interdit avec scrupule, et ne souffre pas qu'aucun autre l'introduise. Mon jardin, entouré d'une simple haie, fut entièrement bouleversé pendant la nuit, et l'on détruisit en une heure les travaux de sept mois. Lorsqu'au point du jour, je vis les traces de ce dégât, mes plates-bandes labourées, mes couches détruites, mes cloches brisées, mes melons enlevés, l'étonnement et la douleur me rendirent immobile: je connoissois depuis long-temps le chagrin, la tristesse et les regrets; mais, dans ce moment, j'éprouvois une peine plus accablante encore, et qui m'étoit nouvelle: pour la première fois, je me

sentois découragé, et le découragement est le désespoir des caractères doux et paisibles. J'étois entré dans le jardin, avec un arrosoir que je tenois toujours; mais d'une main défaillante, de sorte que l'eau s'épanchoit sans que je m'en aperçusse; et en même temps mes pleurs couloient avec amertume!.... Enfin, sortant de cet abattement stupide, je jetai loin de moi l'inutile arrosoir, et je sortis précipitamment du jardin et de la maison. J'errai au hasard, sans projet, et sans remarquer où j'étois. Cependant, en marchant, je me calmai peu à peu, lorsqu'en revenant sur mes pas, sans m'en apercevoir, je me trouvai, au bout de trois quarts-d'heure, sur les bords du lac; et levant les yeux, j'aperçus, à vingt pas de moi, la haie d'aubépine fleurie de mon jardin! Cette vue me fit tressaillir, et renouvela ma peine; je me retournai brusquement: dans cet instant, deux bateliers passèrent, je les suivis; ils consentirent à me recevoir dans leur bateau, et me conduisirent à Arth, où je passai la nuit. Le lendemain matin, me rappelant

que j'avois conservé une lettre de recommandation pour Lauzanne, je me rendis dans cette ville. J'y trouvai une multitude d'émigrés; je m'applaudissois du bonheur de rencontrer tant de compatriotes: mais on m'apprit qu'ils étoient divisés en soixante-douze ou soixante-treize partis qui tous se détestoient mutuellement. J'imaginai que chaque faction donnoit apparemment une préférence exclusive à une sorte de gouvernement; et comme je n'en connoissois que trois ou quatre formes, j'admirois à quel point, en si peu d'années, les idées morales, politiques et législatives s'étoient étendues: mais je connus bientôt que ces soixante-treize partis se piquoient peu de réfléchir et de raisonner, et que la cause de leur division ne venoit que de la différence qui se trouvoit dans les époques de leur émigration; chacun blâmant ceux qui s'étoient expatriés avant, ou surtout après lui. Pour moi, qui ne haïssois personne, je fus mal accueilli de tous, et je pris le parti de me renfermer dans ma chambre, et de n'en plus sortir,

que pour aller me promener tout seul. Je lus dans les papiers publics, que la France manquoit absolument de blé, et par conséquent de pain : les détails de la famine que souffroient mes malheureux compatriotes, me touchèrent sensiblement; je me rappelai que j'avois entendu dire jadis à feu mon oncle, à son retour d'un voyage en Espagne, que l'on vendoit dans les marchés de Madrid une espèce de gland que l'on faisoit cuire comme des châtaignes, et dont le peuple se nourrissoit (1) : il me parut que cet aliment si simple pouvoit, dans un temps de disette, suppléer au pain. En conséquence, je composai sur cet objet un mémoire très-détaillé; cet ouvrage fait, je me décidai à l'envoyer par la poste au président de la Convention nationale. Comme la poste ne partoit que le lendemain, je fermai mon paquet, j'y mis l'adresse, je le posai sur ma table, et j'allai me promener, en laissant à mon

(1) Ce fait se trouve dans le Dictionnaire de Bomare.

hôte, suivant ma coutume, la clef de ma chambre. Je sortis à huit heures, et je ne rentrai qu'à midi; je montai dans ma chambre, et je fus très-étonné d'y trouver trois hommes inconnus qui s'y promenoient gravement, de long en large. L'un d'eux, après m'avoir demandé mon nom, me présenta un papier, et sortit aussitôt avec ses compagnons. Je déployai le papier, et j'y lus un ordre positif du gouvernement de quitter Lauzanne sous deux heures. Confondu d'une telle disgrace, j'en cherchois en vain la cause, lorsque je fus tiré de ma rêverie par mon hôtesse qui entra brusquement dans ma chambre. Cette femme détestoit tous les émigrés, non qu'elle eût aucune opinion politique, mais parce qu'elle n'estimoit les voyageurs qu'en proportion de la dépense qu'ils étoient en état de faire. L'économie des fugitifs lui inspiroit le plus profond mépris pour la cause dont ils étoient les victimes; mais, afin de justifier ce sentiment, elle ne manquoit jamais de soupçonner les émigrés tout-à-fait ruinés, d'un *fond de*

jacobinisme. Allons, allons, monsieur, me dit-elle, la mèche est découverte, il faut partir. Comment, madame, répondis-je, que voulez-vous dire? — Il n'y a pire eau que l'eau qui dort. C'est ce que je dis à mon mari, quand il voulut absolument vous recevoir. J'ai de bons yeux, dieu merci, et je ne serai jamais la dupe des jacobins déguisés... — Vous me prenez pour un jacobin? — Ecoutez donc, il est inutile de nier la chose, quand on est en commerce de lettres avec le président de la Convention; c'est assez clair. A ces mots, jetant les yeux sur ma table, et n'y voyant plus le paquet que j'y avois laissé, Quoi donc! m'écriai-je, on a pris mon mémoire? Oui, monsieur, répondit l'hôtesse d'un ton solennel, et toutes vos trames sont découvertes. Ainsi, je ne vous conseille pas de lanterner davantage; car si vous n'êtes pas parti dans une heure, vous serez arrêté, et Dieu sait ce qui en arrivera. Dame, quand on veut mettre tout un pays sens-dessus-dessous, on mérite bien d'en être chassé. Vous pouvez même vous attendre à pis que cela. Tous

ces complots-là finiront par faire renvoyer tous les émigrés. Si j'étois à la place du gouvernement, dans le temps où nous sommes, je ne recevrois plus que les Anglais. Ah! les Anglais, c'est-là une nation. Encore une fois, monsieur, faites vos paquets, vous n'avez plus de temps à perdre.

En disant ces paroles, l'hôtesse me tourna le dos, et sortit.

Je vis clairement que cette femme, pour se débarrasser de moi, m'avoit dénoncé, et que dans un temps de défiance, mon mémoire adressé au président de la Convention nationale, avoit donné quelque poids à l'accusation de jacobinisme. Pour moi, qui chérissois ma patrie, quoique je ne fusse d'aucun parti, je regrettai beaucoup mon mémoire bien remis au net, et recopié avec soin de ma plus belle écriture; j'en rassemblai les brouillons, je fis mon porte-manteau, et me soumettant, sans réclamation et sans plainte, à l'injustice que j'éprouvois, je me hâtai de quitter Lauzanne. J'abandonnai, sans regret, la Suisse où l'on m'avoit successivement accusé d'être un espion, un

assassin, un sorcier et un conjuré, je passai en Allemagne, et je me rendis à Hambourg. Arrivé dans cette ville hospitalière, je me mis à refaire mon mémoire; j'écrivis au citoyen L***, consul de France, pour le prier d'envoyer ce paquet à Paris. Le citoyen L*** ne me fit aucune réponse; je lui récrivis, je fus plusieurs fois chez lui, mais sa porte me fut toujours fermée, et j'appris qu'il ne vouloit, ni me voir, ni me répondre, parce qu'il me croyoit *un ardent royaliste*. Alors, je pris le parti de faire imprimer mon mémoire, j'eus soin de placer mon nom à la tête de ce petit ouvrage; on en tira quatre cents exemplaires, j'en fis partir deux cents pour Paris, j'envoyai le reste en Bretagne.

Les passions des grands personnages forment, dans leurs destinées, des incidens extraordinaires qu'on est convenu d'appeler *fatalité*. Les événemens de ma vie ont trop peu d'importance pour qu'il me soit permis d'employer une expression si relevée; d'ailleurs, les passions n'ont jamais agité mon ame; mais il y a dans mon caractère, je ne sais quelle mal-

adresse qui a constamment eu pour moi, tous les inconvéniens de l'imprudence et de la témérité. Je suis le moins étourdi, le moins entreprenant des hommes, et personne, cependant, n'a fait plus de bévues. Je ne fais rien légèrement; mais *l'à-propos* manque toujours à ce que je fais, et c'est-là, je crois, ce qui produit *le guignon.* Peut-être qu'un peu plus d'usage du monde auroit pu diminuer cette gaucherie naturelle; néanmoins, ce défaut tient tellement à ma distraction et à la tournure de mon esprit, que je ne pense pas que rien eût pu le corriger entièrement. Vers ce temps, j'appris avec un grand plaisir, qu'un de mes parens, que je croyois mort, vivoit tranquillement à Paris, retiré dans un faubourg, avec sa femme et ses enfans. Je lui écrivis, mais sous un nom allemand, afin de ne point le compromettre si l'on ouvroit la lettre, car je mis cette lettre à la poste. En même-temps, voulant avoir une attention pour son fils aîné dont j'étois le parrain, j'envoyai à cet enfant un jeu d'*onchets*, parce que ces jeux, en Allemagne, sont tout-à-

fait différens de ceux qu'on vend en France. Je ne reçus point de réponse; mais quatre ou cinq mois après, le citoyen Dal ***, nouvellement arrivé de Paris, me fit dire un matin de passer chez lui. J'y fus aussitôt. Je le trouvai seul dans sa chambre, et il commença par me dire qu'il avoit à me parler de la part de mon cousin : cette annonce me causa beaucoup de joie, mais quelle fut ma surprise quand le citoyen Dal ***, reprenant la parole : « Le citoyen C***, me dit-il, vous prie instamment de ne pas vous aviser de lui écrire davantage, l'extravagance de votre lettre a pensé lui coûter la vie. — Comment donc? — Oui, monsieur, d'après cette lettre lue à la poste, et envoyée au Comité de sûreté générale, on a soupçonné votre parent d'un complot contre la République; on a pensé qu'il faisoit venir *un amas d'armes* des pays étrangers, et qu'il machinoit quelqu'intrigue, pour s'emparer *des canons*. En conséquence, on a saisi tous ses papiers, et lui-même a été privé de sa liberté pendant trois mois ». Ce récit me

pétrifia; je me rappelai, qu'en effet, j'avois parlé dans ma lettre, d'*armes*, de *piques* et de *canons*, mais en plaisanterie, pour désigner les petites pièces du jeu d'onchets qui représentoient, en miniature, ces différentes choses. Bon Dieu! m'écriai-je, comment a-t-on pu interpréter ainsi le plus innocent badinage?... Mais mon cousin pouvoit si facilement se justifier, en montrant le jeu d'onchets..... — Mais tout au contraire, ces pièces-là dont vous parlez, ont été saisies, déposées au tribunal, et produites contre lui. Les juges et les assistans saisis d'horreur et d'indignation, n'ont vu, d'abord, dans ces petits simulacres, que des symboles de destruction et de contre-révolution; enfin, votre cousin s'en est tiré, mais à force d'argent, et après avoir subi une captivité de trois mois au fond d'un cachot.

Je ne répondis rien à ce discours; j'étois plongé dans la plus profonde consternation. Après un moment de silence, le citoyen Dal*** prenant un air sévère: « Ceci, dit-il, doit vous faire admirer la

surveillance qui, dans la république, déjoue si constamment, tous les complots des royalistes. Le génie de la liberté a des yeux de lynx, et l'énergie du gouvernement triomphera toujours des efforts et de la haine impuissante de ses ennemis.

Le citoyen Dal*** prononça cette dernière phrase d'un ton si emphatique, et je trouvai cette espèce de leçon si déplacée, que, me sentant ému, je pris le parti de me retirer sur-le-champ, sans répliquer un seul mot.

Cette aventure me fit faire de sérieuses réflexions sur le danger des attentions et des plaisanteries dans un temps de révolution, et je me promis bien d'être plus circonspect à l'avenir.

J'avois fait plusieurs connoissances à Hambourg, et comme je commençois à manquer tout-à-fait d'argent, je me trouvai très-heureux d'accepter une place qui me fut offerte chez un négociant retiré du commerce, et qui passait presque toute l'année à la campagne. Il me chargea de surveiller ses fermiers et ses jardiniers, et, en même-temps, de donner

quelques soins à l'éducation de son fils unique, âgé de seize ans, c'est-à-dire, de lui enseigner le français, et de coucher dans sa chambre. J'entrai dans cette maison, sur la fin du mois de juin. M. Blaker (c'est le nom du négociant) étoit un homme de quarante-huit ans, qui, après avoir sacrifié tous ses beaux jours au soin pénible d'amasser de l'argent, se dédommageoit, par une oisiveté complète, de la fatigue de ses longs travaux, et ne songeoit plus qu'à dépenser gaîment un revenu considérable. Sa femme, âgée de trente ans, étoit enceinte et prête d'accoucher. Le jeune homme, héritier de la famille, relevoit d'une grande maladie, et je fus très-frappé de sa mélancolie et de son invincible taciturnité. Je trouvai cette maison infiniment agréable; on y recevoit beaucoup de monde, on y faisoit très-bonne chère; je passois une grande partie du jour dans les jardins et dans les prés, je faisois divers essais d'agriculture, et je menois une vie douce et paisible, très-conforme à mon goût. Une seule chose me faisoit de la

peine ; c'est que la santé du jeune Frédéric Blaker, loin de se fortifier, sembloit s'affoiblir tous les jours.

Ce fut à-peu-près à cette époque qu'un *patriote* français que j'avois beaucoup connu jadis, passa par Hambourg ; je lui avois prêté autrefois deux mille écus qu'il n'avoit pu me rendre : ayant fait fortune depuis, il se souvint de cette dette, et voulut l'acquitter. Il refusa de me voir, parce que j'étois émigré, mais il m'envoya mes deux mille écus. Outre le plaisir de recevoir une somme si considérable dans ma position, je vis, avec plaisir, que les nouvelles lois établies en France, n'avoient pas perverti tous les républicains, et que malgré la barbarie et l'immoralité de tant de décrets, la probité n'étoit pas éteinte dans tous les cœurs.

J'étois, depuis trois semaines, chez M. Blaker, lorsque sa femme accoucha fort heureusement d'une fille. Environ huit jours après cet évènement, le jeune Frédéric, plus languissant que jamais, passa la journée entière dans sa chambre,

ne parut point à souper, et se coucha deux heures plutôt que de coutume.

Il étoit endormi quand je me mis au lit; cependant, il me parut fort agité, il parloit tout haut, et son visage étoit extrêmement rouge. Nous avions, dans la chambre, une lampe de nuit. Je me réveillai sur les trois heures après minuit, et jetant les yeux sur le lit de Frédéric, je fus très-surpris de ne le point voir; je l'appelai, personne ne répondit. Je me levai, je pris une lumière, et je visitai tout l'appartement sans trouver Frédéric. Très-inquiet, je rentrai dans ma chambre, afin de réfléchir à cette aventure. Au bout d'un moment, j'entendis, de loin, marcher doucement : je soupçonnai alors un mystère d'intrigue dans cette fuite de Frédéric; j'éteignis la lumière, je me recouchai promptement, et je feignis de dormir. Frédéric rentra. Il s'assit d'abord dans un fauteuil, je l'entendis soupirer, ensuite il se remit dans son lit. A sept heures je me levai, et sans réveiller Frédéric, je m'habillai à la hâte, et je sortis doucement de la chambre.

M. Blaker, absent depuis deux jours, étoit à Hambourg, mais j'allai trouver sa femme qui me reçut sur-le-champ. Je lui contai ce qui étoit arrivé. Après m'avoir écouté fort attentivement, elle me pria de ne point parler de ce fait à M. Blaker, parce qu'elle craignoit sa sévérité pour son fils. Madame Blaker ajouta qu'elle soupçonnoit une intrigue entre Frédéric et la ménagère, nommée mademoiselle Muller, jeune fille de vingt-cinq ou vingt-six ans, très-fraîche, assez jolie, et fort impertinente. Depuis long-temps, poursuivit madame Blaker, je suspecte beaucoup les mœurs de la Muller; je suis persuadée qu'elle a séduit mon fils : cette intrigue, à l'âge de Frédéric, est, à tous égards, une horreur de la part de cette créature, mais il s'agit de démasquer cette fille que mon mari protège beaucoup : ainsi, conduisons-nous prudemment. Mon mari sera ici ce soir, mais il ne reviendra habiter mon appartement, que dans cinq ou six jours. D'ici là, Frédéric retournera sûrement à son rendez-vous; dans ce cas, venez aussitôt m'avertir à

quelque heure que ce puisse être : je me charge du reste.

Je promis à madame Blaker de faire exactement tout ce qu'elle me prescrivoit. Son mari revint l'après-midi, et je ne lui parlai de rien. Frédéric, plus accablé que jamais, voulut encore garder sa chambre, et se mit au lit à sept heures. M. Blaker que peu de choses pouvoient distraire du projet de donner un bon souper, et qui avoit amené beaucoup de monde, ne s'occupa nullement de son fils. Je me retirai de bonne heure; je rencontrai la ménagère qui sortoit de la chambre de Frédéric, ce qui, joint à mille petites choses que je me rappelois, acheva de me persuader que les soupçons de madame Blaker n'étoient que trop fondés. Je me couchai : l'inquiétude me tint long-temps éveillé, car j'entendois Frédéric se plaindre, s'agiter, et jeter à bas ses oreillers et ses couvertures; enfin, sur les deux heures du matin, j'allois m'endormir, lorsque j'entendis tout-à-coup Frédéric s'élancer avec impétuosité hors de son lit, et, sans s'habiller,

traverser la chambre, ou plutôt, la franchir en deux sauts, ouvrir les portes avec fracas, et s'éloigner rapidement. Je restai stupéfait, ne pouvant concevoir une telle véhémence de passion, surtout dans un jeune homme de seize ans, qui paroissoit naturellement si froid et si flegmatique. Je me levai, je m'habillai en deux minutes, et suivant les ordres de madame Blaker, je me rendis à son appartement. Tout le monde, dans la maison, étoit couché depuis deux heures; mais comme madame Blaker n'étoit qu'au dixième jour de sa couche, elle étoit encore veillée par une garde: je grattai doucement à la porte, la garde vint, et d'après l'ordre de sa maîtresse, elle m'introduisit. Lorsque j'eus instruit madame Blaker: « Il n'en faut point douter! s'écria-t-elle, mon fils est sûrement chez cette indigne créature!.... ». En disant ces paroles, madame Blaker me prie d'attendre un moment; elle tire le rideau de son lit, s'habille précipitamment, se jette à bas de son lit, et me saisissant par le bras: Allons, allons, dit-elle. Bon Dieu!

madame, repris-je, ne craignez-vous point de nuire à votre santé ?...... Non, non, interrompit-elle, venez. En parlant ainsi, elle m'entraînoit. Je pris une bougie, et nous sortîmes. Après avoir traversé, sans bruit, un corridor, nous montons un petit escalier dérobé, au haut duquel nous tournons à droite, et, à six pas de-là, nous nous trouvons à la porte de mademoiselle Muller. Alors madame Blaker, qui s'étoit munie d'un passe-partout, met la clef dans la serrure, elle ouvre doucement la porte, nous entrons, et nous voilà dans la chambre de la ménagère; nous jetons les yeux sur son lit sans rideaux, et nous apercevons deux têtes parfaitement endormies.... Nous avançons.... mais qu'on se figure, s'il est possible, l'excès de mon embarras et de mon étonnement, en découvrant dans l'amant de la ménagère, au lieu du jeune Frédéric, M. Blaker lui-même !... Infâme ! s'écria madame Blaker. A ce cri perçant, son mari se réveilla en sursaut, et, sans doute, sa surprise dut encore surpasser la mienne, en me voyant

soutenir, d'une main, sa femme éperdue, et de l'autre, tenir une bougie allumée, afin d'éclairer cette scène..... M. Blaker ne sentit dans cet instant qu'une rage inexprimable contre moi; sa fureur lui fit oublier le français qu'il ne parloit pas, à la vérité, très-couramment; il m'apostropha en allemand: je ne compris point ce qu'il disoit, mais je pouvois juger de l'énergie de ses reproches par le son de sa voix et par l'expression de son regard. Je n'imaginai rien de mieux, pour me tirer de ce mauvais pas, que d'éteindre la lampe de veille qui brûloit sur la table de nuit, ainsi que la bougie que je tenois. Nous nous trouvâmes tout-à-coup dans une obscurité profonde. Je lâchai le bras de madame Blaker, et regagnant la porte à tâtons, je m'esquivai, et j'entrai dans le corridor. J'étois si troublé, qu'il me fut impossible de retrouver le petit escalier; je traversai tout ce long corridor au bout duquel étoit le grand escalier que je descendis; j'entrois dans un vaste vestibule, quand j'entendis marcher à côté de moi: *Qui va là!* m'écriai-je.

Pour toute réponse, on me saisit par le milieu du corps, et l'on me terrasse; je me débats, je reçois plusieurs coups, je me défends, je crie de toutes mes forces: je sens que mon adversaire est presque nu; il crioit aussi d'une voix horriblement enrouée: je ne savois que penser. Enfin, au fort du combat, j'entends de tous côtés ouvrir des portes, on accourt; plusieurs personnes, à demi-vêtues et tenant des lumières, s'avancent vers nous, et je reconnois dans mon rude adversaire, le jeune Frédéric qui, haletant et accablé de fatigue, venoit de s'évanouir.... Dans ce moment, M. Blaker, en robe de chambre, se fait jour à travers un groupe de curieux, et me lançant un regard foudroyant: « O ciel! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre, le misérable assassine mon fils!... ». En prononçant ces mots, il vouloit se jeter sur moi; on le retint. Je me relevai, et j'entrepris inutilement d'expliquer cette aventure; tout le monde parloit à-la-fois, on ne m'écouta point. Alors je pris dans mes bras le jeune Frédéric, privé de sa connoissance, en di-

sant : Songeons donc à secourir ce jeune homme qui s'est échappé de son appartement, parce qu'il a vraisemblablement une fièvre chaude. On entendit pourtant ces dernières paroles, et quelques gens raisonnables, se joignant à moi, m'aidèrent à transporter Frédéric dans sa chambre.

Madame Blaker, uniquement occupée de sa colère, n'avoit pas pris la peine de me justifier auprès de son mari, de sorte que ce dernier croyoit toujours que j'avois épié sa conduite, afin de le dénoncer à sa femme.

Madame Blaker, rentrée dans son appartement, n'apprit la seconde scène nocturne que le lendemain matin.

Cependant, aussitôt que Frédéric fut posé sur son lit, M. Blaker me dit de sortir sur-le-champ de la chambre et de sa maison. Non, monsieur, répondis-je froidement, je veux rendre compte au médecin qu'on vient d'envoyer chercher, de l'état de monsieur votre fils, et je veux soigner, dans sa maladie, cet infortuné jeune homme. Ensuite, après vous avoir

expliqué ma conduite, qui est parfaitement innocente, je quitterai volontairement cette maison pour n'y rentrer jamais. Mon sang-froid en imposa à monsieur Blaker. Dans cet instant, Frédéric ouvrit les yeux, il parla, mais il étoit en délire. Il voulut se lever, et nous eûmes beaucoup de peine à l'en empêcher. Au bout d'un quart-d'heure, il s'apaisa, et parut s'assoupir. Je saisis ce moment pour emmener M. Blaker dans un cabinet voisin, et là, je lui donnai l'explication qui me justifioit. Il convint que mes intentions n'avoient pas été noires; mais il me reprocha vivement de ne lui avoir pas parlé, malgré les défenses de madame Blaker, et il répéta avec amertume et colère, que je l'avois brouillé sans retour avec sa femme.

Le médecin vint, et déclara qu'en effet Frédéric avoit une fièvre chaude. Ce jeune homme fut à l'extrémité pendant douze heures; enfin, une crise heureuse le sauva. Il reprit toute sa connoissance, et conta qu'il ne s'étoit relevé la nuit, la première fois, que parce qu'il avoit

éprouvé une espèce de suffocation, qu'il avoit cru dissiper en prenant l'air; qu'en effet, après s'être promené dans le jardin pendant trois quarts-d'heure, il s'étoit trouvé assez soulagé pour venir se remettre au lit; mais que le lendemain il n'avoit que très-imparfaitement sa tête. Je ne m'en aperçus pas, parce que je ne le questionnai point, qu'il gardoit le silence, que je l'avois toujours vu très-taciturne, et que d'ailleurs je le supposois vivement préoccupé. Quant à sa seconde promenade nocturne, il ne se la rappeloit point du tout, parce qu'il s'étoit relevé avec le transport au cerveau, et qu'il avoit erré au hasard dans la maison, sans savoir ce qu'il faisoit. Madame Blaker me fit, non sans raison, les scènes les plus violentes et les reproches les plus amers sur la distraction qui m'avoit empêché de m'apercevoir de l'état de son fils : j'aurois pu répondre que son père même n'avoit pas eu plus de pénétration ; mais dans cette occasion, je me condamnois moi-même, et je ne cherchai point à me justifier.

Aussitôt que Frédéric fut hors de tout

danger, je fis mes paquets; et, très-souffrant de quatre nuits passées sans m'être couché, et des suites de mon combat nocturne, je sortis de cette maison avec un œil poché, une bosse au front, une demi-douzaine de contusions, laissant la réputation du plus mauvais instituteur, et brouillé pour jamais avec monsieur et madame Blaker, sans parler de la haine irréconciliable de mademoiselle Muller.

Je retournai tristement à Hambourg; j'eus deux ou trois accès de fièvre, et je restai plusieurs jours au lit.

Quand je voulus aller dans le monde, je trouvai toutes mes anciennes connoissances refroidies pour moi. La jalouse et vindicative madame Blaker s'étoit séparée, avec éclat, de son mari, et l'un et l'autre consentoient au divorce. On contoit de mille manières cette aventure; et dans toutes les versions différentes, je jouois le rôle le plus odieux. Tout le monde m'accusoit d'avoir eu le projet de brouiller le mari et la femme : les avis n'étoient partagés que sur le motif de cette noirceur. Les uns prétendoient qu'amou-

reux de la Muller, je n'avois voulu que me venger de ses rigueurs; d'autres assuroient qu'en engageant madame Blaker à divorcer, j'avois osé concevoir l'espérance de l'épouser : on ajoutoit que je m'étois battu avec le jeune Frédéric, parce que ce dernier avoit voulu m'empêcher d'aller avertir sa mère de l'infidélité de M. Blaker; qu'alors, ayant terrassé ce jeune homme, je l'avois laissé, sans connoissance, étendu sur le carreau. Le résultat de tout ceci fut de me donner la réputation de l'homme le plus emporté, le plus violent et le plus tracassier. Les gens malins, qui forment toujours le plus grand nombre, ne manquèrent pas de croire fermement à la vérite de toutes ces imputations; les bonnes gens, suivant leur coutume, n'y crurent qu'à demi; mais, dans ce cas comme en tant d'autres, c'étoit encore beaucoup trop. Il faut espérer qu'un jour, quand la morale sera tout-à-fait perfectionnée (et tant d'auteurs, depuis soixante-dix ans, travaillent à ce grand œuvre!), il faut espérer, dis-je, que les bonnes gens substi-

tueront à cette maxime inique et cruelle, qu'il *ne faut croire que la moitié du mal qu'on dit*, cette maxime plus juste et plus charitable, *qu'en général il n'en faut rien croire du tout.*

Ne pouvant plus me plaire à Hambourg, je me décidai à passer en Angleterre; mais je crus prudent de n'y point aller sous mon nom : en conséquence, je pris celui de *Desbruyères*, qui étoit pour moi un nom de caractère, par la passion que je conservois toujours pour les défrichemens des terrains incultes.

Je trouvai une excellente occasion de passer sûrement et sans frais en Angleterre. Un seigneur autrichien, chargé d'une mission particulière pour Londres, cherchoit un secrétaire qui eût une belle écriture et qui sût le français; je me proposai sous le nom de M. Desbruyères, je fus accepté et je partis avec lui. Je m'embarquai avec une somme de sept mille cinq cents livres, une place de secrétaire de mille francs, et une lettre de recommandation pour M. Merton, un banquier de Londres.

En songeant à mon sort actuel, j'oubliai tous mes malheurs. En effet, je devois être satisfait de ma situation. Le comte de Steinbock (ce seigneur autrichien dont je viens de parler) étoit le meilleur homme du monde, il n'avoit qu'un défaut, celui de détester toute espèce de nouveauté et d'innovation en tout genre, et par conséquent les opinions nouvelles et la révolution française. Ce seigneur, âgé de cinquante-six ans, raisonnoit peu, et jugeoit impérieusement; il attachoit un prix infini à l'avantage d'une grande naissance, et son seul argument à cet égard, étoit celui-ci : *Quoi qu'on fasse, les nobles seront toujours nobles.* Il répétoit souvent cette phrase en fumant, et toujours avec la même satisfaction. Trois ou quatre sentences de ce genre, formoient toute sa conversation; aussi ne parloit-il qu'en faisant de très-longues pauses, avec un air pensif et réfléchi; d'ailleurs, il étoit excessivement réservé, discret, et même mystérieux : il avoit une telle crainte de se compromettre, qu'un jour où l'on parloit en sa présence des affaires

politiques, il s'écria après un long silence : « Messieurs, j'ose prédire que tout ceci finira de manière ou d'autre ; mais ne me citez pas ».

Notre navigation fut heureuse ; nous arrivâmes à Londres au commencement de septembre. Au bout de trois jours, le comte me dit qu'il iroit passer un mois à Bath, et me chargea d'y aller sur-le-champ, afin de lui faire préparer un logement. Je partis tout seul, à cheval, et je pris la route de *Stone-Henge*, afin de voir cette fameuse antiquité (*a*). On parcourt dans cette route plus de huit lieues de désert : je ne vis pas, sans émotion, ces vastes bruyères ; il me sembloit que je me retrouvois dans mon empire. Comme je savois quelques mots anglois, je fis à mon guide plusieurs questions sur ces bruyères ; il me répondit toujours que *c'étoient les plaisirs du roi* (*b*). J'imaginai que sa Majesté Britannique vouloit défricher

(*a*) *Stone-Henge* est un ancien monument très-curieux, élevé, dit-on, par les Druides.

(*b*) C'est-à-dire, *la chasse*.

tous ces terrains et les couvrir de cultures et de hameaux; ce qui me paroissoit, en effet, un *vrai plaisir de roi*. Comme je réfléchissois, en cheminant, sur le bonheur que peut procurer la suprême puissance, une voiture légère passa rapidement près de moi; j'allois dans ce moment au pas, mais mon cheval prit de l'ardeur et se mit à galopper: j'atteignis la chaise de poste, et modérant mon cheval, je le contraignis à ne point passer cette voiture dont je touchois presque la portière. Je jetai les yeux sur les personnes qui étoient dans la voiture, et je vis une vieille femme-de-chambre et une jeune demoiselle d'une très-belle figure. Elle rougit et pâlit en me regardant, ce qui ne me surprit point, parce que j'avois beaucoup entendu parler de la modestie des dames angloises; mais voyant augmenter sa pâleur, et qu'elle laissoit tomber sa tête sur l'épaule de sa compagne, je connus qu'elle se trouvoit mal, et je criai au postillon d'arrêter, ce qu'il fit aussitôt. Alors la jeune personne, baissant la glace de mon côté, me surprit étrange-

ment en me présentant, d'une main tremblante, une bourse et sa montre. Quoique sa méprise ne fût pas très-flatteuse pour moi, je ne pus m'empêcher d'en rire ; je l'assurai que je n'étois point un voleur, et mon guide resté en arrière, et qui survint dans cet instant, lui parla et acheva de la tranquilliser. Nous entrâmes en conversation. Cette jeune personne me conta que son domestique étoit tombé malade en chemin ; qu'elle avoit encore sept milles à faire pour se rendre dans le château d'une dame de ses amies, et qu'elle mouroit de peur des voleurs. Je lui offris de me détourner de mon chemin pour l'escorter, ce qu'elle accepta avec la plus vive reconnoissance. Comme le jour commençoit à baisser, je quittai sa portière pour aller à la tête des chevaux, afin de presser les postillons ; et quand j'aperçus l'avenue du château, je saluai la demoiselle, et, sans perdre de temps, je repris la route de Bath. Cette jeune Angloise m'avoit paru très-aimable, et je me repentis d'avoir oublié de lui demander son nom.

Le comte de Steinbock ne passa que quinze jours à Bath, au bout desquels nous retournâmes à Londres. J'y rencontrai un soir à Kensington, un jeune émigré, le chevalier de Florzel, que j'avois vu jadis garde-marine à Brest. Nous renouvelâmes connoissance. Florzel étoit plein d'esprit, d'instruction, de gaîté, et les malheurs du temps n'avoient pu changer son caractère. D'ailleurs, il n'étoit point à plaindre personnellement. Sa mère, dont il étoit le fils unique, avoit emporté beaucoup d'argent de France, et Florzel, d'une naissance très-illustre, avoit à la cour d'Angleterre de puissans protecteurs. Ce jeune homme léger, mais obligeant et bon, ne se mêloit point du tout de politique, et il plaignoit ses compatriotes malheureux de quelque parti qu'ils fussent.

Je demandai le secret à Florzel sur mon véritable nom; il approuva mon *incognito*, parce que deux hommes de mon nom occupant des places en France, Florzel pensoit que sous mon véritable nom je n'aurois pas été reçu en Angle-

terre sans quelque difficulté, malgré la protection du comte de Steinbock.

Je me plaisois beaucoup à Londres, quoique le comte me fit faire un travail qui n'étoit rien moins qu'amusant, et qui m'occupoit tous les jours cinq ou six heures : il s'agissoit de copier et de corriger le style de plusieurs mémoires politiques, écrits en françois, et dont quelques-uns étoient destinés à l'impression, sans nom d'auteur. Le comte qui étoit le moins bavard des hommes, étoit en même-temps, malheureusement pour moi, le plus diffus des écrivains, et son goût particulier pour les longues parenthèses, donnoit une telle obscurité à ses ouvrages, qu'il falloit autant d'attention que de mémoire, pour en comprendre le sens, ou pour ne pas perdre le fil de ses raisonnemens; car les réflexions accessoires, et les digressions très-souvent étrangères au sujet principal, en formoient la plus grande partie. Après un travail assidu pendant six semaines, son génie se trouva épuisé, et il me déclara qu'il alloit se reposer; j'en rendis grace au ciel, et vou-

lant profiter des derniers beaux jours de l'automne pour faire une course agréable, j'acceptai l'offre de Florzel qui me proposa de me mener à Stow. Parmi les belles fabriques de ce jardin célèbre, j'admirai surtout celle qu'on appelle *le cabinet impérial*, dans laquelle on trouve les bustes des empereurs romains: chaque buste porte une inscription, non d'invention, mais tirée de la vie même du personnage que l'on fait parler pour retracer un mot consacré par l'histoire. Par exemple, Titus dit ce beau mot; *j'ai perdu un jour;* ainsi des autres.

Cette idée me parut très-ingénieuse. Je me rappelai que l'on avoit fait en France un Panthéon, pour y placer les statues de quelques grands écrivains, et je dis à Florzel qu'il seroit à desirer que l'on mît à ces statues des inscriptions tirées des ouvrages de ces auteurs. Florzel sourit en m'invitant à faire ce travail. Je lui répondis que j'en étois incapable par une exèllente raison, c'est que je ne m'étois jamais occupé de littérature et de politique, et que tous les écrits de ces

philosophes m'étoient totalement inconnus. Florzel, très-obligeamment, me promit de me donner les inscriptions que je souhaitois, et je ne lui cachai pas que mon projet étoit de les envoyer en France; car depuis la mort de Robespierre, je nourrissois en secret un grand desir de retourner dans ma patrie, et je saisissois avec plaisir une occasion de faire une chose qui pouvoit être agréable au gouvernement françois. Je savois en général que les écrivains placés au premier rang dans le Panthéon françois, et par conséquent les philosophes les plus chéris du parti populaire, étoient *Voltaire*, *Diderot* et *J.-J. Rousseau*; car c'étoit eux que les démagogues citoient et louoient dans tous leurs discours oratoires. Ainsi, je recommandai à Florzel de commencer son travail par les inscriptions des statues de ces trois idoles du peuple. Deux jours après, Florzel un matin vint dans ma chambre m'apporter ces premières inscriptions que j'attendois avec impatience; je déroule son papier, et je lis ce qui suit:

VOLTAIRE.

« Le plus grand service à mon gré que
« l'on puisse rendre au genre humain,
« est de séparer le sot peuple des honnê-
« tes gens, pour jamais. On ne sauroit
« souffrir l'absurde insolence de ceux
« qui vous disent : je veux que vous pen-
« siez comme votre tailleur et votre
« blanchisseuse.

« Il me paroît essentiel qu'il y ait des
« gueux ignorans.

« Ce siècle raisonneur est l'anéantisse-
« ment des talens.

« Le système de l'égalité m'a toujours
« paru l'orgueil d'un fou.

« Je ne desire point le rétablissement
« de la démocratie athénienne ; je n'ai-
« me point le gouvernement de la ca-
« naille (a) ».

DIDEROT.

« Quoique je ne pense pas que la dé-

(a) Lettre de Voltaire.

« mocratie, soit là plus commode, et la « plus stable forme de gouvernement, « quoique je sois persuadé qu'elle est désa- « vantageuse aux grands états, je la crois « néanmoins une des plus anciennes.

« Un grand pays doit être monarchi- « que (a) ».

J.-J. ROUSSEAU.

« Le contrat-social doit être bien re- « çu à Genève, car j'y préfère hautement « l'aristocratie à tout autre gouverne- « ment (b) ».

Après avoir lu ce papier, je me mis à rire. Croyez-vous donc, dis-je à Florzel, que je sois la dupe de cette plaisanterie? Il est vrai que je n'ai jamais lu ces auteurs, mais je suis bien certain qu'on ne trouve point dans les ouvrages de ces philosophes chéris des démagogues, des sentences qu'on ne pourroit écrire ou proférer en France sans aller à l'échafaud. Je vous donne ma parole, reprit Florzel,

(a) Encyclopédie.
(b) Lettre de Rousseau.

que mon extrait est fidèle, et je vous le prouverai facilement.... Comment! interrompis-je, ce livre si vanté par les jacobins, ce livre pour lequel ils ont divinisé Rousseau, le *Contrat social*, enfin, a pour but de prouver que le meilleur des gouvernemens est le gouvernement aristocratique? — Mais vraiment oui. — Comment! Voltaire appelle la démocratie le gouvernement de la *canaille*, et l'égalité *l'orgueil d'un fou*? Et Diderot veut la monarchie pour un grand état? — Eh! mon dieu oui. — Mais les jacobins n'ont donc pas compris ces auteurs? — Comme vous voyez. — Et les philosophes n'ont donc pas fait la révolution? — Oh! pardonnez-moi, mais ils l'ont faite en *démolissant* et non en *reconstruisant*. Et les jacobins ont déifié les philosophes modernes, non pour leurs *principes politiques*, mais pour leurs *principes moraux*. Je fus émerveillé de toutes ces découvertes, et toute réflexion faite, je n'envoyai point d'inscription en France.

Cependant je me rapelai, vers le milieu de novembre, que j'avois une lettre

de recommandation sous mon nom supposé de *Desbruyères*, pour le banquier Merton; il demeuroit dans la rue d'Oxford, et j'y fus un matin. Il me reçut avec politesse et bonhomie. Il avoit jadis voyagé en France, et il aimoit les François qui montroient des sentimens modérés. Comme nous causions en prenant le thé, la porte de son cabinet s'ouvrit, et M. Merton me dit : *Voilà ma fille que je vous présente.* Je me retournai, et j'éprouvai une surprise très-agréable, en reconnoissant, dans la fille de M. Merton, la jeune personne que j'avois escortée dans les bruyères de *Stone-Henge.* Miss Lucy (c'étoit son nom) fit une exclamation très-flatteuse en m'apercevant. Je vis qu'elle avoit conté cette aventure à son père, car, aussitôt qu'elle eut dit que j'étois *l'inconnu des déserts* (ce fut son expression), son père me secoua violemment la main; et c'est en Angleterre, non une vaine démonstration, mais un signe certain d'estime ou d'amitié. Ce qui surtout excitoit la reconnoissance de M. Merton, étoit la conduite peu galante que

j'avois eue dans cette occasion; il me savoit un gré infini de n'avoir point accompagné sa fille jusqu'au château, et de m'être séparé d'elle sans lui demander son nom et sans lui dire le mien. Ainsi, pour la première fois de ma vie, ma gaucherie et ma distraction, loin de me nuire, me furent très-utiles dans cette occasion. M. Merton convint, à n'en pouvoir douter, que j'étois un homme simple et sans prétentions, et qu'on pouvoit recevoir sans danger. Il me fit promettre que je retournerois souvent chez lui, et je pris cet engagement avec grand plaisir.

Miss Lucy, âgée de dix-huit ans, n'étoit pas sans doute la plus belle personne de Londres, mais elle avoit un éclat éblouissant, des manières très douces et le maintien le plus modeste; elle parloit assez bien le françois, quoiqu'elle eût beaucoup d'accent, mais elle avoit des expressions favorites qui me parurent d'abord un peu étranges, d'autant plus qu'elle les répétoit continuellement; entr'autres, elle plaçoit presqu'en toute occasion les mots *choquans* et *délica-*

tesse. J'ai su depuis, qu'en anglois, les dames employoient sans cesse ces deux mots (*a*) dans la conversation. Je profitai de l'invitation de M. Merton; j'allois souvent chez lui; il me secouoit la main de plus en plus, et miss Lucy me montroit beaucoup de confiance et d'amitié. Un jour que je voulois lui porter un livre qu'elle m'avoit demandé, je fus à son appartement, dans lequel elle m'avoit reçu tête-à-tête plus d'une fois. Ne la trouvant pas dans son cabinet, j'entrai dans sa chambre dont la porte étoit ouverte. Miss Lucy dévidoit un écheveau de soie avec sa vieille gouvernante; et aussitôt qu'elle m'aperçut, elle rougit, poussa un cri perçant, en me faisant signe de la main de m'en aller. Très-étonné de cet accueil, je restois immobile: miss Lucy, hors d'elle-même, s'écria: *choquant! choquant!* et à ce grand mot qu'elle ne prononçoit jamais qu'avec l'expression de l'indignation, je me sauvai et je fus conter mon aventure à M. Merton. Il rit beau-

(*a*) *Shocking* et *delicacy*.

coup de mon ignorance, et m'apprit qu'une dame angloise ne peut supporter qu'un homme entre dans sa chambre à coucher : qu'elles peuvent sans blesser la décence, recevoir un homme dans un cabinet, mais que s'il se trouve *un lit* dans la pièce où l'on cause, cette même action devient alors inexcusable. Je l'avoue, malgré mon admiration pour les dames angloises, je trouvai dans ces idées tout le contraire de la *délicatesse*. Il me paroît un peu *choquant* qu'un *lit* soit un tel épouventail pour l'innocence. Quand la vue d'*un lit*, en présence d'un homme, cause une si grande frayeur, quelles sont donc les pensées de ces jeunes personnes?

J'aime mieux à cet égard nos Françoises qui ne pensent pas à tout cela, et qui, lorsqu'elles sont honnêtes, suivent une règle de bienséance beaucoup plus simple, qui est de ne jamais recevoir de jeunes gens chez elles, tant qu'elles sont jeunes elles-mêmes.

Miss Lucy me bouda tout le reste du jour. Je m'en consolai en causant avec son père que j'aimois véritablement, sur-

tout depuis que je savois qu'il avoit aussi un goût passionné pour l'agriculture et pour les défrichemens. En nous entretenant des voyages de sa jeunesse, il parla tout d'un coup avec la plus grande sensibilité, de mon oncle qu'il avoit connu à Bordeaux, et dont il avoit reçu des services essentiels. Je fus très-ému : M. Merton remarqua mon trouble, me questionna vivement, et je ne pus me défendre de lui avouer la vérité. Quoi ! s'écria-t-il avec transport, vous êtes le neveu de cet excellent homme ! vous portez son nom !... Ici il s'arrêta, me secoua la main en silence; ensuite il se retourna, fit quelques pas dans la chambre, et, revenant à moi, il me secoua encore la main, en me disant : Je vous prouverai que les Anglois sont reconnoissans. En disant ces paroles, il me serra si violemment la main que j'en eus deux doigts coupés au vif par un anneau d'or que je portois toujours; mais je ne m'en plaignois pas; je sentis tout le prix de cette action, et j'en fus extrêmement attendri.

Je contai tous ces détails à mon ami

Florzel, qui, en regardant mes deux doigts blessés, me dit : Un Anglois qui a serré de la sorte une main, a tout promis; tu peux être certain, mon cher Kerkalis, que M. Merton s'est engagé à te donner sa fille. Ces doigts coupés valent un contrat. Malgré cette assurance et un secret pressentiment, je n'osois encore me livrer à une telle espérance; mais bientôt je fus assuré de mon bonheur. M. Merton s'expliqua clairement; il me dit qu'il me destinoit sa fille si elle n'y mettoit point d'opposition; il ajouta qu'il lui avoit déjà parlé; qu'elle avoit répondu que son cœur étoit parfaitement libre, qu'elle m'estimoit, qu'elle ne rejetoit nullement cette proposition, mais qu'elle demandoit deux mois pour y réfléchir. Je fus charmé, comme je devois l'être, de pouvoir raisonnablement prétendre à la main d'une personne charmante, et fille de l'homme du monde que je révérois le plus. Cependant j'avouerai naturellement que je craignois beaucoup de revoir miss Lucy; j'imaginois bien qu'elle alloit m'étudier avec attention, et je redoutois

infiniment cet examen. Le rôle d'amant étoit si nouveau pour moi, que j'avois toutes les frayeurs du monde de paroître *choquant* aux yeux d'une personne douée de tant de *délicatesse*. En effet, miss Lucy, qui, jusques-là, m'avoit traité comme un homme sans conséquence, commença à me regarder avec douceur et bonté, mais en même temps avec un air attentif qui me causoit une gêne mortelle. Pour la première fois de ma vie, j'éprouvois, en mille petites choses, un embarras insurmontable; je craignois de marcher gauchement, d'entrer dans la chambre de mauvaise grace, de faire des complimens déplacés ou de paroître indifférent; et ne sachant absolument comment me conduire, je sentis que j'avois besoin d'un guide; je crus n'en pouvoir choisir un meilleur que Florzel qui avoit tant d'usage du monde, et je formai le projet de le mener chez M. Merton. Ce dernier m'avoit annoncé l'arrivée de son frère, le docteur Merton, qui habitoit ordinairement la province, et que son frère et sa nièce regardoient comme

l'homme le plus spirituel et le plus aimable de l'Angleterre. Il arriva, et je lui fus présenté par le bon M. Merton, qui lui déclara en même temps qu'il me regardoit absolument comme son gendre. Le docteur étoit ce qu'on appelle un *clever-man* (a) de province, c'est-à-dire, à mon avis, tout ce qu'on peut imaginer de plus fatigant et de plus insupportable. Ce docteur avoit une telle prétention de gaîté, qu'il éclatoit de rire à chaque mot; il annonçoit ce brillant caractère, en disant *bonjour*, car ce bonjour étoit accompagné du plus singulier ricannement, qui, ensuite, se transformoit de minute en minute en éclats immodérés, sans que jamais personne fût dans le secret de cette surprenante joie. Il ne parloit qu'en plaisanteries presque toujours ironiques, et il s'épuisoit beaucoup moins en bons mots qu'en efforts de poitrine. Je me sentis une telle antipathie pour ce personnage, qu'il me fallut un grand empire sur moi-même et tout mon respect pour M. Merton,

(a) Un homme *piquant*, *gai*, *persiffleur*, etc.

pour ne le pas brusquer. Mais je recevois toutes ses saillies avec une froideur glaciale, ce qui lui donnoit certainement fort mauvaise opinion de mon esprit.

Quelques jours après, j'introduisis mon ami Florzel chez M. Merton ; le docteur y étoit, qui, voulant déployer toutes ses graces aux yeux d'un jeune Français très-aimable, fut plus ridicule que jamais ; et Florzel, loin d'en paroître étonné, eut l'air d'être charmé de lui, et se mit à rire si naturellement, que je commençai à croire que j'avois tort en trouvant le docteur ennuyeux; car dans toutes les choses de ce genre, j'avois beaucoup plus de confiance en Florzel qu'en moi-même. En sortant de chez M. Merton, je m'empressai de demander à Florzel comment, au vrai, il trouvoit le docteur ? Insoutenable, me répondit-il. Comment, repris-je, et tu recevois ses insipides plaisanteries avec une gaîté si bien jouée ?.... Je ne jouois rien, interrompit Florzel, je riois de très-bon cœur, car je suis pour les ridicules, comme le philosophe Démocrite étoit pour les vices, je m'en amuse beau-

coup; plus ils sont saillans, plus ils me divertissent, et cela vaut infiniment mieux que de s'en attrister. Les sots, fats et confians, m'enchantent. Quelles scènes de comédie peuvent valoir celles qu'on leur fait jouer si facilement? Loin de les repousser, je les accueille, je les anime, je leur tourne la tête, ils m'adorent; et le chef-d'œuvre des gens d'esprit est de savoir charmer ceux qui n'en ont pas. Florzel, assurément, possédoit ce rare talent. Le docteur Merton ne parloit de lui qu'avec enthousiasme, et répétoit continuellement que Florzel étoit le Français le plus *clever* qu'il eût jamais rencontré.

Cependant un mois s'étoit écoulé depuis que M. Merton m'avoit promis sa fille, et j'ignorois encore quels progrès je pouvois avoir faits sur le cœur de miss Lucy; je remarquois seulement qu'elle me traitoit toujours avec la même bonté, qu'elle cessoit de m'observer, et qu'elle devenoit extrêmement rêveuse. Après quelques réflexions, j'en conclus qu'elle croyoit me connoître assez pour n'avoir plus besoin de m'étudier, et que, déci-

dée à me donner sa main, elle éprouvoit cet embarras modeste qu'une jeune fille ressent toujours au moment de s'engager pour jamais. Je me confirmai dans cette idée, en voyant miss Lucy devenir chaque jour plus timide avec moi; elle osoit à peine me regarder et me répondre. Je respectai cette pudeur; je cessai de m'approcher de miss Lucy, et de chercher à lui parler en particulier; enfin, je me tins constamment à l'écart. J'eus lieu de m'applaudir de cette réserve : miss Lucy m'en remercia d'une manière si obligeante, et même si tendre; elle loua tellement ma *délicatesse*, que je fus persuadé que j'avois achevé dans cette occasion, de gagner entièrement son cœur. Florzel alloit très-assidûment chez M. Merton; je lui en savois d'autant plus de gré, qu'il repoussoit tous mes remercîmens à cet égard; il ne vouloit plus me donner de conseils; il m'avoit avoué qu'extrêmement préoccupé, son cœur étoit vivement combattu. Je lui connoissois une intrigue d'amour : j'imaginai que sa peine secrète venoit de cette liaison traversée,

ou rompue ; je crus qu'il seroit indiscret de le questionner, et que je devois attendre qu'il fût disposé de lui-même à m'ouvrir son ame.

M. Merton partageoit toute ma sécurité sur les sentimens de sa fille. Décidé à quitter le commerce, il avoit formé le projet de retourner en Irlande, sa patrie, aussitôt après le mariage; et il fut convenu que je ne reprendrois mon véritable nom, celui de Kerkalis, que lorsque nous serions établis à Dublin.

Je m'arrête avec complaisance sur cette époque, la plus agréable de ma vie; je ne sais pas trop si j'étois amoureux, mais certainement je trouvois miss Lucy charmante, j'aimois M. Merton comme un père, et je sentois tous les avantages d'une alliance qui faisoit ma fortune, et qui assuroit la tranquillité et le bonheur de ma vie. *Le grand jour* étoit fixé par M. Merton; ce devoit être le 4 de mars, et nous étions au 26 février. Ce jour même, le comte de Steinbock, qui avoit repris sa verve de composition, me fit tellement écrire, qu'il me fut impossible d'aller

dîner chez M. Merton. Alors, je pris le parti de me rendre dans une taverne où j'avois déjà dîné plusieurs fois, à table d'hôte. J'y remarquai un homme qui fixa mon attention, par la manière dont il me regardoit; il avoit toujours les yeux attachés sur moi. Après le dîner, il me fit plusieurs questions : il me demanda mon nom, je lui dis tout simplement que je m'appelois Desbruyères, et j'ajoutai que j'étois un émigré françois. A ces mots, il me quitta brusquement, et sortit avec une grande précipitation. Je restai pensif et surpris pendant quelques minutes; ensuite je m'en allai. Je marchois lentement, lorsque, au bout de la rue, je fus tout-à-coup assailli par quatre hommes qui m'environnèrent et m'arrêtèrent. Je reconnus, parmi eux, l'inconnu avec lequel je venois de dîner : c'étoient des gens de justice qui, en vertu d'un ordre en bonne forme, me conduisirent dans la prison nommée *King's-Bench*. J'eus beau demander des explications, on ne m'en donna point, et je me trouvai privé

de ma liberté, sans pouvoir deviner de quel crime on m'accusoit.

King's-Bench est une grande vilaine prison qui ne mérite nullement l'éloge pompeux qu'en fait M. *Archenholz*, dans son Voyage d'Angleterre. J'entrai la nuit dans ce triste lieu, de sorte que je ne pus obtenir le moindre éclaircissement ce jour-là, car je ne vis que des geoliers qui ne savoient pas un mot de françois.

Le lendemain, comme il faisoit assez beau pour la saison, je descendis dans la cour : j'y trouvai un François émigré qui parloit anglois ; je le priai d'interroger le geolier sur le sujet de ma détention : Volontiers, me répondit-il, si vous êtes royaliste. Comme j'hésitois à répondre, il me tourna le dos ; mais un autre prisonnier, d'assez mauvaise mine, qui entendoit un peu le françois, me dit qu'il alloit s'informer de ce que je desirois savoir. En effet, il me quitta et revint au bout d'un quart-d'heure. L'éclaircissement qu'il me donna ne fut pas très-satisfaisant : il me dit qu'on m'avoit arrêté

parce qu'on me croyoit l'auteur de trois pamphlets très-séditieux ; qu'en outre il y avoit en justice deux plaintes contre moi ; l'une, d'une fille séduite et grosse de six mois ; l'autre, d'un marchand de la cité, auquel j'avois *volé* quelques ballots de marchandises. Le prisonnier, après m'avoir instruit de ces détails, en très-mauvais françois, se retourna vers les curieux qui nous entouroient, et leur traduisit ce récit en anglois. Les uns haussèrent les épaules, les autres rioient. L'émigré, d'un ton moqueur, fit plusieurs réflexions impertinentes sur les principes et les mœurs des patriotes. Contre mon ordinaire j'avois de l'humeur ; je m'avançai vers l'émigré, et je lui proposai un petit combat à la manière de mon pays, c'est-à-dire, *à coups de tête*. Il me répondit avec dédain, qu'il ne se battoit pas comme les moutons. Je perdis tout-à-fait patience ; je fis cinq ou six pas en arrière, en lui criant de prendre garde à lui, que j'allois l'attaquer. Effectivement, prenant mon élan, je me précipitai tête baissée sur lui ; et, avec le front,

je lui donnai un si rude coup dans l'estomac, que je le jetai par terre. Au même moment, la cour retentit d'acclamations et d'applaudissemens. L'émigré furieux, se relève, en demandant à grands cris un pistolet, un sabre, une épée, enfin toutes les armes de la terre. Je fis une seconde fois le saut en arrière, et j'allois recommencer lorsqu'on nous sépara. Mon exploit breton m'avoit gagné tous les cœurs des prisonniers anglois; on voulut savoir mon nom, il fallut me nommer : alors chacun s'écria : Quoi ! c'est-là *Desbruyères !... c'est Desbruyères !* et ce nom fut si répété, que tous les autres prisonniers qui étoient dans leurs chambres ou dans la taverne du billard (a), accoururent en foule, en répétant aussi avec un étonnement mêlé d'admiration : *Quoi! c'est Desbruyères !... ah! c'est Desbruyères !...* Cependant, quelques-uns d'entr'eux, qui m'étoient aussi inconnus que les autres, prétendirent que je n'étois pas *Desbruyères ;* ce qui éleva une dis-

(a) Il y a un café dans cette prison.

pute très-vive. Pour moi, fort étonné de ma célébrité dans l'enceinte de *King's-Bench*, je ne songeai modestement qu'à me dérober à ma gloire ; je me fis jour à travers les groupes qui s'augmentoient à chaque minute, et je regagnai ma chambre.

Comme je savois assez d'anglois pour pouvoir demander les choses qui m'étoient nécessaires, j'obtins du geolier, de l'encre et du papier, et j'écrivis une longue lettre au comte de Steinbock. Je lui rendois compte de ma désastreuse aventure ; je lui mandois que personne, mieux que lui, ne pouvoit savoir combien j'étois incapable d'écrire des pamphlets séditieux ; qu'enfin il lui seroit bien facile de démentir des calomnies absurdes, dénuées de toute espèce de vraisemblance ; et, par une seule démarche, de me faire rendre la justice qui m'étoit due. J'envoyai, sur-le-champ, cette lettre, ne doutant pas que le comte ne me fît rendre ma liberté dans le cours de cette même journée. Sur les huit heures du soir, ma porte s'ouvrit, et je vis pa-

roître le valet-de-chambre du comte de Steinbock : je crus qu'il venoit me chercher ; et, rempli de joie, je m'avançai pour sortir, mais il ferma la porte en disant : « Un moment ; ayez la bonté d'écouter ce que monsieur le comte vous fait dire ». Ce début m'alarma ; je restai immobile en gardant le silence, et le valet-de-chambre reprenant la parole : « Monsieur le comte, dit-il, ne veut en aucune façon se mêler de votre affaire, et il vous enjoint expressément, 1°. de ne point songer à vous réclamer de lui ; 2°. dans le cas où vous recouvrerez votre liberté, de ne point retourner dans sa maison, parce qu'il n'a plus besoin de vos services. Voilà cinq guinées qu'il vous devoit de vos appointemens ; j'ai remis au geolier votre malle et votre porte-manteau ». Mon cher Florent, répondis-je, recevez ces cinq guinées, je vous les donne, et dites à M. le comte de Steinbock, qu'après toutes les assurances d'estime qu'il m'a prodiguées, je devois croire qu'il n'hésiteroit pas à faire une démarche que la seule honnêteté prescri-

voit ; mais que ceci me fait connaître le caractère des gens dominés par la crainte continuelle de se compromettre, et qu'il est bon de savoir que celui qui se livre à ces frayeurs pusillanimes, ne sauroit être un protecteur utile, ni même un homme équitable.

Florent, très-satisfait du présent que je venois de lui faire, voulut me montrer sa reconnoissance, en me disant tout le mal possible de son maître ; mais je l'interrompis pour le congédier.

Je me décidai enfin au parti que j'aurois dû prendre d'abord, celui d'écrire à Florzel : j'avois déjà commencé ma lettre, lorsque j'entendis frapper à ma porte ; c'étoit le prisonnier anglais qui m'avoit servi d'interprète : sa physionomie et son ton ne m'avoient pas prévenu en sa faveur, et cette visite ne me fut nullement agréable. Je viens, me dit-il, vous donner de bonnes nouvelles. Cette annonce captiva mon attention ; j'offris poliment une chaise à *Jack* (c'étoit le nom de ce prisonnier) il s'assit avec plaisir, car il étoit ivre et fort chancelant sur ses

jambes. Avant de savoir la *bonne nouvelle*, il me fallut écouter un verbiage inouï, fait dans un jargon presqu'inintelligible, sur les moyens qu'un prisonnier intelligent et spirituel peut employer pour s'instruire des affaires du dehors. Je ne compris pas la moitié de ce récit, je démêlai seulement que cet art demandoit un grand talent pour l'intrigue ; que *Jack* avoit fait, dans ce genre, des tours surprenans, et que *Katty*, sa maîtresse, qui venoit le voir tous les jours, le servoit très-utilement à cet égard. Quand *Jack* eut cessé de parler et de rire aux éclats, en se rappelant ses stratagêmes, je le pressai de nouveau de me dire *la bonne nouvelle.* Alors Jack, prenant un air grave et mystérieux, me dit qu'il savoit, de *science certaine*, que je ne serois point *jugé*, et que ma punition se borneroit à m'envoyer à *Botany-Bay*..... Jusqu'à ce moment, je n'avois éprouvé que de l'étonnement, de l'humeur et de l'impatience, sans mélange d'inquiétude véritable ; mais ce terrible mot de *Botany-Bay*, ce tête-à-tête confidentiel, au commence-

ment de *la* nuit, dans une prison, avec un homme qui, suivant toutes les apparences, étoit un voleur de grand chemin; l'heure, le lieu, l'isolement, produisirent en moi la plus singulière révolution: une terreur affreuse glaça mon ame, et les idées les plus funestes vinrent en foule noircir mon imagination. Jack s'aperçut que je pâlissois, et là-dessus il entama une longue exhortation très-énergique, et dont le sens étoit qu'il valoit mieux aller à *Botany-Bay*, que d'être pendu. J'étois dans un tel état de stupeur, qu'il m'étoit impossible de le chasser, ou de l'interrompre; je crois même que j'aimois mieux qu'il restât là, que de me retrouver tout seul..... Mais, tout-à-coup, j'entendis parler très-haut sur l'escalier...... je tressaille, je me ranime, je me lève.

Oh! dans un moment de détresse et d'abandon, quel son enchanteur et délicieux que celui de la voix d'un ami!...... C'étoit Florzel. Je me précipite vers la porte, et je trouve Florzel qui se jette à mon cou et qui m'entraîne, en me disant:

Viens, tu es libre. Je ne répondis rien, j'étois pénétré, saisi; mais combien mon cœur étoit soulagé!

Nous sortons de la prison, nous montons en voiture; j'oubliai d'emporter ma malle et mon porte-manteau (qui me furent restitués le lendemain), et ce ne fut qu'à la porte du comte de Steinbock que je m'avisai de dire à Florzel que je ne pouvois plus rentrer dans cette maison. Alors Florzel m'emmena chez lui, à l'autre extrémité de Londres, où nous n'arrivâmes qu'à minuit passé. Pendant ces courses, Florzel m'instruisit de tout ce que je désirois savoir, et il m'apprit une chose qui m'expliqua l'effet singulier que mon nom avoit produit sur la plupart des prisonniers de *King's-Bench*; c'est qu'un autre émigré français, jacobin, et de plus célèbre escroc, chassé de France pour ses friponneries, s'appeloit tout naturellement *Desbruyères*. Ce personnage ne s'étoit établi en Angleterre qu'en se disant Génevois, et en produisant de faux passe-ports; il avoit beaucoup d'amis dans la mauvaise compagnie de Londres,

qui, comme on sait, est plus nombreuse dans cette ville que dans aucun lieu du monde; enfin, après avoir joué en France le rôle si commun, mais si brillant d'ô-*rateur*, il n'avoit pu renoncer aux succès littéraires, et il étoit l'auteur d'une multitude de pamphlets anonymes contre la religion et le gouvernement. Par une suite de mon guignon ordinaire, il se trouva que son libraire étoit précisément celui chez lequel je portois de temps en temps les petites feuilles politiques de la composition du comte de Steinbock. Le véritable *Desbruyères*, averti qu'on le soupçonnoit, prit la fuite; et les gens de police, trompés par mon nom et par mes visites chez le libraire, m'arrêtèrent à sa place. Florzel, ayant appris mon arrestation, avoit fait avec une extrême activité, conjointement avec M. Merton toutes les démarches nécessaires pour me justifier et me tirer de prison. Il avoit bien fallu déclarer mon véritable nom; mais Florzel, en répondant de moi, m'avoit acquis la bienveillance des ministres; ainsi, je n'éprouvois aucune crainte

d'être renvoyé d'Angleterre. Florzel, en me contant tous ces détails, me vanta beaucoup l'amitié fidèle et tendre de M. Merton pour moi; mais il me parla très-brièvement de miss Lucy. . . . . .

Le lendemain matin, M. Merton, auquel nous avions écrit, vint me prendre à dix heures pour me mener chez lord***, qui avoit terminé mon affaire. M. Merton me présenta à ce ministre, sous le nom du baron de Kerkalis, et comme son gendre futur; je fus très-gracieusement reçu. Je répondois aux questions de lord***, qui rioit beaucoup de ma dernière aventure, lorsque la porte de son cabinet s'ouvrant, nous vîmes paroître le comte de Steinbock. Après avoir fait quelques pas, il resta pétrifié, en apercevant son pauvre secrétaire qu'il croyoit en prison, causant familièrement avec le ministre. Ce dernier, remarquant son étonnement, lui demanda s'il connoissoit M. *le baron de Kerkalis*. A ce nom, la surprise du comte fut au comble..... Il ne répondit rien, et me regardoit toujours avec des yeux très-effarés. Enfin,

L. L.

je me chargeai d'apprendre à lord*** que j'avois été secrétaire du comte, sous le nom fatal de *Desbruyères*. Alors, lord*** s'adressant au comte, dit plusieurs choses très-obligeantes pour moi, et parla de mon mariage avec miss Merton. Pendant toutes ces explications, le comte pâlit, rougit, bégaya et perdit tout-à-fait contenance. J'ai toujours pensé qu'on ne sauroit montrer trop d'indulgence, trop de douceur dans la prospérité, et que c'est à cette conduite que l'on reconnoît les ames véritablement nobles et généreuses; ainsi, je ne songeai qu'à dissiper le pénible embarras du comte : je vantai le service qu'il m'avoit rendu en m'amenant en Angleterre; je louai, avec autant de chaleur que d'exagération, la bonté qu'il m'avoit montrée durant mon séjour dans sa maison, et je ne me permis pas un mot de reproche, même indirect, sur son dernier procédé. Ce pauvre homme, vivement touché d'un tel langage, s'approcha de moi avec des yeux humides, et m'embrassa. Oh! qu'il faut les plaindre ; ces gens vindicatifs

qui préfèrent la satisfaction vaine et cruelle de faire rougir d'un mauvais procédé, au plaisir si pur d'inspirer l'attendrissement et le repentir!

Je sortis du cabinet de lord***, très-satisfait de moi-même; et M. Merton, en descendant l'escalier, me secoua la main à plusieurs reprises, en répétant que j'étois *une honnête créature*.

Il y a une chose très-encourageante dans la pratique de la vertu, c'est que chaque bonne action en fortifie le goût; il faut donc qu'elle ne soit pas aussi pénible qu'on nous la peint souvent, puisqu'elle s'exalte par les sacrifices même qu'elle prescrit.

Je revis miss Lucy, qui m'accueillit avec amitié, mais que je trouvai mélancolique et plus rêveuse que jamais. Florzel ne vint point ce jour-là. M. Merton avoit du monde à dîner. En sortant de table, il se mit à jouer au wisk, pendant que miss Lucy achevoit de préparer le thé. Elle m'appela pour me prier de porter une tasse de thé à son père; et quand je fus près d'elle, je m'aperçus que ses

yeux étoient pleins de larmes ; je lui demandai ce qu'elle avoit : Revenez ce soir à neuf heures, me dit-elle tout bas, je vous le dirai. Il étoit cinq heures et demie ; je m'en allai à sept, et je revins à l'heure prescrite. On me dit que M. Merton étoit sorti, qu'il ne rentreroit qu'à dix heures, mais que miss Lucy m'attendoit dans *le grand parloir* (*a*), où effectivement je la trouvai seule. Je ne vis pas sans émotion que miss Lucy tenoit d'une main un mouchoir, et de l'autre un flacon de sels, car j'avois déjà remarqué que dans toutes les occasions qui peuvent émouvoir leur sensibilité, les Angloises ne manquent guère de se munir d'un flacon de sels ; remède consacré par elles aux affections morales, comme le Françoises emploient, en pareil cas, l'eau de fleurs d'orange et les gouttes d'Hoffmann.

Miss Lucy me faisant signe de m'asseoir, j'obéis en gardant le silence ; et pendant plus d'un quart-d'heure, miss

(*a*) Le grand salon.

Lucy ne fit que s'agiter sur sa chaise, soupirer et respirer des sels; j'aurois craint de la voir s'évanouir, si ses belles couleurs naturelles toujours aussi brillantes, ne m'eussent rassuré. Cependant j'étois troublé et fort inquiet. Enfin, miss Lucy, faisant un effort prodigieux sur elle-même, rompit le silence, et après beaucoup de préambules, elle m'avoua en pleurant que son cœur n'étoit plus à elle, qu'elle avoit en vain combattu le sentiment qu'elle éprouvoit; qu'elle n'avoit confié ce secret à qui que ce fût au monde, et que celui qu'elle aimoit ne lui avoit jamais fait de déclaration... Ici, miss Lucy s'arrêta, et voyant que je ne proférois pas une parole, elle respira des sels, essuya ses yeux, porta plusieurs fois la main sur son front, et d'une voix languissante, nomma *Florzel*.... Je tressaillis, Florzel étoit mon heureux rival! Après un moment de réflexion : « Mademoiselle, dis-je, ceci me fait beaucoup de peine; mais puisque vous avez changé, j'aime mieux que ce soit pour Florzel que pour un autre ».

Miss Lucy ne s'attendoit apparemment pas à tant de modération ; la joie brilla dans ses yeux... Hélas! mon cher monsieur, me dit-elle, je ne suis point changée pour vous, je vous conserve toujours les mêmes sentimens, c'est-à-dire, une tendre amitié, une estime parfaite ; je vous aime avec toute la solidité de la raison, mais j'aime Florzel avec passion : je vous devois cet aveu; cependant je ne romps point un engagement auquel mon père, par amitié pour vous, attache tout le bonheur de sa vie; je suis toujours prête à vous épouser. Ma franchise doit être le garant de mon honnêteté ; je ne serai point heureuse, mais je remplirai tous mes devoirs, et je ne reverrai jamais Florzel... Non, non, mademoiselle, interrompis-je, il s'agit, surtout, de vôtre bonheur ; il faut que vous épousiez Florzel.... et je me charge de décider votre père.... O le plus généreux des hommes! s'écria miss Lucy en fondant en larmes, et en pressant mes deux mains dans les siennes.... Elle avoit dans ce moment, une expression sublime qui m'é-

leva au-dessus de moi-même; mes pleurs coulèrent avec les siens. Soyez tranquille, lui dis-je, ne voyez plus en moi qu'un ami, qu'un frère, qui va travailler avec ardeur à vous rendre le repos.... Il faut que vous sachiez, me dit-elle, qu'avant d'avoir vu Florzel, pressée tous les jours, en particulier, par mon père, de me décider positivement en votre faveur, je lui donnai ma parole, en le priant de ne vous en point parler; voilà pourquoi, quoique je ne vous eusse rien promis, du moins formellement, mon père crut pouvoir fixer le jour de notre mariage; il est dans une parfaite sécurité à cet égard; sa surprise sera extrême.... N'importe, interrompis-je, soyez sans inquiétude, fiez-vous à mon zèle. Si je m'y fie !.... reprit-elle; oh ! quelle seroit mon ingratitude, si je ne comptois pas entièrement sur vous !.... Dans cet instant, nous entendîmes frapper à la porte de la rue; Voilà dis-je, M. Merton; allez dans votre appartement, je vais l'attendre ici. Lucy se leva, fit quelques pas, et revenant à moi: Mon digne ami, me dit-elle

d'un air pénétré, je vais vous prouver combien je compte sur votre probité... Il est possible que mon père ne veuille point consentir à mon union avec Florzel... eh bien, dans ce cas, promettez-moi d'accepter encore cette main (elle me la tendoit), ce sera celle d'une épouse fidèle.... S'il ne m'est pas permis de me dévouer à l'amour, que je puisse du moins me consacrer à l'amitié..... Cette preuve de votre estime, répondis-je, sera justifiée par ma conduite. Vous venez de donner un prix infini au service que je vais vous rendre; vous verrez si je sais aimer avec désintéressement. Lucy, entendant la voix de son père, se sauva par la petite porte du salon. A peine avoit-elle disparu, que M. Merton entra. Sans perdre de temps, j'instruisis M. Merton de tout, ne lui cachant que la dernière assurance que m'avoit donnée sa fille avec tant de sensibilité; car j'étois certain que, s'il eût connu ses dispositions à mon égard, il auroit absolument rejeté Florzel. Malgré cette discrétion de ma part, M. Merton répéta mille fois qu'il avoit

la promesse de sa fille, qu'il ne céderoit point à une pure fantaisie, et que j'étois le seul homme au monde qu'il eût desiré pour gendre, et que nul autre n'obtiendroit la main de Lucy. Il ajouta que Florzel, devenu mon rival et me supplantant, ne lui inspiroit que le plus profond mépris. Je justifiai Florzel avec toute la véhémence dont je suis capable, en protestant, d'après le témoignage de Lucy, qu'il n'avoit rien fait pour la séduire: j'ajoutai que je ne devois accuser ni Lucy, ni Florzel, mais ma seule imprudence qui m'avoit fait présenter le François le plus intéressant et le plus brillant, à la jeune personne qui pouvoit le mieux apprécier le mérite et les graces de l'esprit. Tandis que je parlois, M. Merton, le coude appuyé sur la cheminée, m'écoutoit attentivement, en me regardant d'un air attendri. Je crus qu'il étoit vaincu par mon éloquence; et, comme je le pressois de répondre: Oui, dit-il, c'est vous qui serez mon gendre. Non, monsieur, m'écriai-je, non, je ne puis l'être. Je n'ai pas besoin de ce titre pour vous regarder

et vous chérir comme un père jusqu'à mon dernier soupir ; mais j'en jure par l'honneur et par l'amitié, je n'épouserai jamais miss Lucy. Alors, je recommençai mes sollicitations en faveur de Florzel, j'insistai sur les sentimens de Lucy, je peignis toute la vivacité de sa passion ; en même temps je louai son respect filial, sa tendresse pour le meilleur des pères ; et voyant M. Merton ébranlé, je sonnai. Que voulez-vous ? me dit-il. Au lieu de lui répondre, je me tournai vers le domestique qui entroit : M. Merton, lui dis-je, demande miss Lucy. Ah ! mon ami, s'écria M. Merton, vous bouleversez tous mes plans de bonheur !.... et il tomba dans un fauteuil, en se cachant le visage avec ses deux mains. Miss Lucy, pâle et tremblante, parut. Allez, mademoiselle, lui dis-je, allez remercier le plus tendre des pères..... Elle courut se jeter, en sanglotant, à ses pieds.... Ma fille, lui dit M. Merton en l'embrassant, je ne saurois résister à vos larmes et à vos prières ; puissiez-vous être heureuse, et ne jamais vous repentir d'avoir refusé

l'homme généreux que mon affection pour vous m'avoit fait choisir ! O mon père ! s'écria Lucy, en le sacrifiant, je le regrette ! Ah ! que n'est-il né mon frère !... Consolez-vous, lui dis-je, chère Lucy, je le suis, je le serai jusqu'au tombeau. A ces mots, cette aimable fille jeta ses deux bras autour de mon cou et m'embrassa, en baignant de larmes mon visage.... Je la serrai contre mon sein avec la plus vive émotion que j'aie éprouvée de ma vie ; ensuite je la remis dans les bras de son père, et je m'échappai.... Je crus entendre, dans l'antichambre, la voix de Lucy qui me rappeloit ; je frissonnai, mais je ne m'arrêtai point. Je sortis précipitamment de la maison : une voiture m'attendoit à la porte ; j'y montai et je me fis conduire chez-moi, c'est-à-dire, chez Florzel. Je ne pouvois moi-même démêler ce qui se passoit au fond de mon ame : le dernier embrassement de Lucy, cet embrassement si tendre, avoit subitement changé mes dispositions. Lucy m'avoit rappelé ; que me vouloit-elle ?... Je me repentois de n'être pas rentré dans

le salon.... je ne sais quelle incertitude pénible m'agitoit, me troubloit.... J'étois dans cet état, en entrant dans la maison de Florzel... Le crieur de nuit annonçoit onze heures.... En montant l'escalier, je rencontrai Florzel qui alloit sortir, mais qui, en me voyant, retourna sur ses pas pour causer, dit-il, un moment avec moi. J'éprouvai une sensation douloureuse.... j'avois de l'oppression; il me fut impossible de répondre. Nous entrâmes dans ma chambre. Florzel, me regardant avec étonnement : Bon Dieu ! me dit-il, qu'as-tu donc ? Il fit cette question avec un air d'amitié qui me toucha. Je rappelai toute ma raison ; et, reprenant un visage serein, j'instruisis, en peu de mots, Florzel de son bonheur. Sa surprise, sa joie, sa reconnoissance, furent extrêmes; mais j'avois laissé toute ma sensibilité chez M. Merton : je n'éprouvois qu'un serrement de cœur pénible.... Je brûlois du desir de me retrouver seul; et, pour me débarrasser de Florzel, je lui conseillai d'aller sur-le-champ faire part de cette nouvelle à sa mère. Il me

quitta. Livré à moi-même, je m'étonnai de l'espèce d'effroi que j'éprouvois, en pensant que j'avois tout dit à Florzel, et que je venois de fixer irrévocablement le sort de Lucy : je me répétois, avec le sentiment le plus douloureux : Lucy est perdue pour moi sans retour !... et Lucy me rappeloit !... Grand Dieu ! s'il étoit vrai que touchée de mes procédés, elle eût pu d'elle-même revenir à moi !... Cette idée qui ne s'offroit distinctement à mon imagination que dans ce moment, me perça le cœur... Je me promenois avec agitation dans ma chambre, quand on vint m'apporter un billet : je reconnois l'écriture de Lucy; j'ouvre, en tremblant, ce billet : qu'on juge de ce que je ressentis, en lisant ce qui suit :

« Je vous rappelois, quand vous m'avez quittée : pourquoi faut-il que vous n'ayiez pu lire dans mon cœur !... O mon cher et généreux ami ! *si vous n'avez point encore parlé* (comme je l'espère), *ne dites rien*, et demain matin, à neuf heures, revenez me voir. »

Je ne pus retenir mes larmes.... et je fis cette réponse :

« Il n'est plus temps.... j'ai cru vous « servir, et j'ai parlé...... Florzel vous « adore, il est au comble de ses vœux.... « soyez heureuse, et je ne serai point à « plaindre ».

Je passai deux heures entières dans la plus grande agitation. Comment n'aurois-je pas été touché des sentimens d'une jeune personne de dix-huit ans, qui, après avoir obtenu le consentement de son père pour épouser celui qu'elle aimoit, avoit assez de grandeur d'ame pour se décider, de son propre mouvement, à sacrifier l'amour à la reconnoissance ? Je ne connoissois bien Lucy qu'en la perdant : mes regrets n'étoient que trop fondés.

Cependant, après beaucoup de réflexions, je me consolai, en me rappelant la pureté de mes intentions et de ma conduite, et en pensant que, du moins, je conserverois toujours l'estime et l'amitié du vertueux Merton et de l'intéressante Lucy. Déterminé à quitter

l'Angleterre sous deux jours, je résolus de ne rien faire qui pût affoiblir l'opinion avantageuse que j'avois donnée de mon caractère, à deux personnes dont le suffrage m'étoit si précieux. Cette idée releva mon courage, et à trois heures du matin je me couchai, sinon satisfait, du moins tranquille.

Le lendemain, je voulus conduire moi-même Florzel chez M. Merton; j'étois soutenu par un sentiment de gloire, qui rend tout possible. Dans les scènes de la vie, on remplit presque toujours dignement un rôle difficile, lorsqu'on sait qu'il est le plus beau, et que les autres en conviennent. M. Merton reçut froidement Florzel; Lucy parut triste, elle avoit les yeux rouges. Elle parla peu, rougit beaucoup, et me serra la main plusieurs fois, avec l'expression la plus touchante. Florzel fut embarrassé; j'avois sur lui la supériorité de procédés reconnus, admirés: il le sentoit, il étoit contraint, mal à son aise: ma présence gênoit sans doute aussi Lucy; elle n'osoit, devant moi, montrer

tout son penchant pour Florzel. Ces observations me furent utiles; elles diminuèrent le chagrin sensible que j'éprouvois de quitter l'Angleterre. Le docteur Merton vint dîner; il me parut plus odieux encore que de coutume : instruit de tout ce qui s'étoit passé, il en étoit charmé au fond du cœur; il ne m'aimoit pas, et il avoit pour Florzel la plus grande admiration : je crois même que cet enthousiasme, et les louanges excessives qu'il lui prodiguoit, avoient beaucoup contribué à exalter l'inclination de Lucy.

Sur le soir, M. Merton m'emmena dans son cabinet, et là, cet excellent homme me questionna sur mes affaires, sur mes projets, et me fit les offres les plus généreuses que je refusai toutes avec une invincible fermeté; non que j'eusse rougi d'accepter les bienfaits de l'homme du monde que je révérois le plus, mais parce que je voulois conserver toute la gloire du sacrifice que je venois de faire. D'ailleurs, n'ayant nulle espèce d'ambition, ce désintéressement me

coûtoit peu. Je dis à M. Merton qu'ayant fait dans le commerce, grace à ses soins, quelques gains très-considérables pour moi, j'avois environ douze mille francs; que mon intention étoit de retourner à Hambourg, de m'y placer chez un négociant, et d'y rester jusqu'à ce que j'eusse assez augmenté mes fonds pour pouvoir acheter, dans le Holstein, une chaumière et quelques arpens de terre; et qu'alors je me consacrerois à la retraite. M. Merton réfléchit un moment; ensuite, approuvant ce dessein, il me dit qu'il me donneroit une lettre pour un négociant de ses amis. Après cet entretien, je pris congé du respectable Merton, non sans une vive douleur: nous nous embrassâmes en pleurant..... je n'aurois pu regretter davantage le meilleur des pères. Je partis le lendemain matin, à huit heures. Mon voyage fut long, mais heureux. Le négociant, correspondant de M. Merton, me reçut à bras ouverts; je m'établis chez lui, et je travaillai dans son comptoir. Trois semaines après mon arrivée à Hambourg,

je reçus une lettre de M. Merton, qui m'apprenoit le mariage de sa fille avec Florzel.

Six mois s'étoient écoulés depuis mon retour à Hambourg; nous étions au mois de septembre : M. Smith (c'est le nom du négociant chez lequel je demeurois) me proposa de faire un petit voyage dans le Holstein, ce que j'acceptai avec grand plaisir, dans l'intention de fixer le lieu où je comptois me retirer. Nous fûmes à Kiel, dont nous admirâmes la situation, le beau canal formé par la Baltique, et la célèbre université. De-là, nous nous rendîmes dans la jolie ville de Schleswig, d'où M. Smith voulut aller voir, dans les environs, un lieu nommé *Pageroë*, très-fameux dans le pays par ses magnifiques bois et son site pittoresque. Nous y fûmes à cheval. Je fus charmé de la beauté merveilleuse de ce paysage; je n'avois rien vu de plus agréable en Suisse et en Angleterre. Ce petit canton est très-peuplé; on y rencontre, à chaque pas, de grandes fermes, habitées par de riches paysans. M. Smith entra dans une

de ces fermes, où l'on nous proposa d'aller voir une charmante maison de campagne, nouvellement bâtie, nous dit-on, par un riche particulier qui ne l'avoit point encore habitée. On nous y conduisit. C'étoit, à l'extérieur, une très-petite chaumière, mais l'intérieur réunissoit tout ce que la plus élégante simplicité et le meilleur goût peuvent offrir de plus charmant et de plus recherché. Un petit bois, un pré, un verger, un jardin potager, et une basse-cour, étoient renfermés dans cet enclos. J'enviai, en soupirant, le bonheur de celui qui possédoit une telle habitation. M. Smith se disposoit à sortir de cette ravissante petite maison, lorsque, revenant sur ses pas, il observa que nous n'avions pas vu un cabinet qu'il indiqua, et dont la porte étoit fermée à clef. Notre conducteur tira la clef de sa poche, et la lui donna. M. Smith ouvre la porte, et me fait passer le premier : j'entre, et le premier objet qui me frappe, est un grand tableau à l'huile : je le regarde, et je reconnois, avec un saisissement inex-

primable, le portrait de M. Merton, et d'une ressemblance parfaite!.... Eh bien! me dit M. Smith, vous demandiez le nom du propriétaire de cette maison; ceci doit vous l'apprendre..... c'est à vous qu'elle appartient..... Je tombai sur une chaise: mon attendrissement surpassoit encore ma surprise..... M. Smith me conta que M. Merton, dès les premiers jours de mon arrivée à Hambourg, lui avoit écrit, pour le charger de faire cette acquisition pour moi, en lui prescrivant d'acheter un terrain, et d'y faire bâtir une petite maison, d'après un plan qu'il avoit tracé lui-même. Oh! combien cette habitation que j'avois déjà trouvée si charmante, me parut embellie, en songeant à qui je la devois!.... Je la parcourus de nouveau avec ravissement; je ne pouvois me résoudre à la quitter. Cependant plusieurs affaires me forçoient de retourner à Hambourg; mais je me promis bien de les terminer promptement, afin de revenir dans la solitude délicieuse où la plus généreuse amitié m'assuroit un sort qui combloit

tous mes vœux. En effet, je ne passai que peu de jours à Hambourg; mais je n'en partis pas seul. Le hasard m'avoit fait connoître une Françoise émigrée, nommée madame D***, veuve d'un fermier-général, et la situation déplorable de cette dame m'avoit inspiré pour elle le plus tendre intérêt. Ayant épuisé toutes ses ressources, et ne pouvant trouver de place, elle étoit tombée dans la plus affreuse indigence. Je l'estimois, je la plaignois du fond de l'ame; je lui offris un asyle : elle accepta cette proposition avec la plus vive reconnoissance, et je l'emmenai à Pageroë. Nous partîmes le 27 de septembre. Madame D***, à cette époque, étoit âgée de quarante-six ans. Elle avoit eu de la beauté; on le voyoit encore; il lui restoit des yeux très-brillans et de belles dents; elle étoit Provençale, et quinze ans passés à Paris ne lui avoient rien fait perdre de l'accent de son pays. Comme je ne l'avois vue que dans le malheur, je m'étois fait l'idée la plus fausse de son caractère; je la croyois sérieuse, douce, solide, sans pré-

tention; elle étoit le contraire de tout cela. Ayant joui, jusqu'à la révolution, d'une fortune immense, elle avoit, suivant l'usage, été fort gâtée par la flatterie; naturellement très-coquette, l'excès du malheur n'avoit pu que suspendre ses défauts, et non les détruire: du reste, son cœur n'étoit pas mauvais, et elle ne manquoit pas d'esprit. Je la peins ici telle que je l'ai vue par la suite; car, lorsque je la menai à Pageroë, j'avois la plus grande vénération pour elle; d'ailleurs, on voit toujours en beau une personne à laquelle on vient de rendre un grand service, et qui en paroît profondément touchée.

Les quinze premiers jours que je passai à Pageroë, s'écoulèrent pour moi d'une manière délicieuse. J'étois toujours en extase, en contemplant mes appartemens, mes meubles, et surtout mon bois, mon jardin et mon pré. Mon bienfaiteur n'avoit rien oublié; tout ce qui pouvoit compléter mon bonheur, se trouvoit renfermé dans cette enceinte chérie.

Une petite bibliothèque de bois d'aca-

jou, contenoit tous les ouvrages d'agriculture et d'économie rurale qui méritent d'être lus; une vingtaine de poules garnis-soient ma basse-cour; une chèvre et deux superbes vaches ornoient et vivifioient mon pré; de la fenêtre de mon cabinet d'étude, j'embrassois d'un coup-d'œil, toutes mes possessions; je voyois à-la-fois mon pré, mes bestiaux, mon verger, mon bois de sapins, mon parterre, et je me disois: Sans le secours de l'imagination et de la mémoire, je jouis de tout ce que je possède; je vois d'un seul regard tout mon bonheur; ma richesse n'a rien d'idéal, rien n'est perdu pour moi; aucune distance inaccessible à mes sens ne m'en dérobe ou ne m'en voile une partie; ma fortune suffisant à mes besoins et à mes desirs, est parfaitement assortie à mes facultés morales et physiques, elle n'a de bornes que celles de ma vue: que m'importe qu'il y ait, bien au-delà de mon enclos, des paysages que je ne puis apercevoir, des arbustes et des fleurs dont les parfums ne sauroient venir jusqu'à moi, et des

promenades, où je ne pourrois aller habituellement sans fatigue? N'est-il pas dans l'ordre, n'est-il pas naturel que l'homme qui n'occupe personnellement sur la terre qu'un si petit espace, ne desire point étendre son domaine au-delà des limites où ses sens peuvent atteindre?

Madame D*** me montroit une reconnoissance et des sentimens qui me charmoient; elle m'assuroit qu'elle aimoit avec passion la solitude et la campagne; elle partageoit avec moi, de la meilleure grace, tous les travaux domestiques; elle surveilloit notre unique et vieille servante; elle soignoit la laiterie et dénichoit les œufs de nos poules; ensuite elle venoit causer avec moi, tandis que je travaillois au jardin. Je m'applaudissois d'avoir recueilli une personne intéressante, en qui je trouvois le charme d'une si douce société, et dont les goûts s'accordoient si bien avec les miens. Cependant, au bout de six semaines ou deux mois, je ne pus m'empêcher de remarquer en madame D***, plusieurs

choses qui m'étonnèrent et me déplurent : elle parloit beaucoup trop, en général ; elle s'occupoit de sa toilette, d'une manière qui me paroissoit étrange dans la retraite où nous vivions : son costume ordinaire étoit celui d'une jeune bergère ou d'une nymphe ; communément une guirlande de bleuets couronnoit sa tête ; elle mettoit beaucoup de rouge ; enfin, elle affectoit une espiéglerie et une gaîté enfantines qui formoient avec son âge le contraste le plus singulier et le plus ridicule. Elle avoit encore une autre affectation plus révoltante et aussi visible, celle de la *sensibilité* : toujours *émue* ou *troublée*, elle étoit de ces femmes qui s'évanouissent sans changer de visage (et toujours pour des causes morales), et qui, malgré des *attaques de nerfs* et des *convulsions* habituelles, conservent un excellent appétit, une gaîté sémillante, une santé robuste.

Les travers de madame D*** sembloient augmenter tous les jours, et me devinrent beaucoup plus désagréables quand la belle saison fut tout-à-fait

passée; car durant les longues soirées d'hiver, elle ne m'entretenoit que de ses aventures romanesques, de ses nombreuses conquêtes et des passions malheureuses qu'elle avoit inspirées. En même temps elle me témoignoit tant d'amitié, qu'il étoit impossible que je n'en eusse pas pour elle : sa conversation me fatiguoit, ses soins et ses attentions m'importunoient souvent ; mais je lui cachois ces mouvemens intérieurs, et je ne lui laissois voir que l'attachement sincère qu'elle m'inspiroit. Plus d'une fois, elle m'avoit fait entendre qu'un riche négociant de Lubeck étoit éperdument amoureux d'elle : je ne lui fis nulle question à ce sujet, redoutant mortellement ses longues narrations dans ce genre ; je supposai seulement que cet amant passionné étoit marié, puisque madame D*** n'avoit pas songé à l'épouser.

Madame D*** jouoit un peu de la guittare, et chantoit des romances. Sa voix n'étoit ni flexible, ni douce ; cependant j'aimois mieux l'entendre chanter, que d'écouter un entretien qui n'étoit

jamais autre chose qu'un mauvais roman : je la priois souvent de prendre sa guittare; et me croyant enchanté de son talent, elle avoit la complaisance d'en jouer régulièrement, chaque jour, une ou deux heures. Un soir que je lui présentois sa guittare, elle me dit qu'elle étoit beaucoup trop préoccupée pour pouvoir faire de la musique. Loin d'avoir remarqué cette *préoccupation*, j'avois au contraire, été frappé toute la journée du redoublement de sa gaîté et de ses minauderies; elle m'avoit fait mille *petites niches ;* je ne l'avois jamais vue si agaçante et si folâtre. Suivant ma coutume, je me gardai bien de la questionner ; mais elle m'annonça qu'elle alloit me confier un grand secret. Je soupirai, car je pressentis qu'elle alloit me conter une histoire ; en effet, elle m'instruisit de tous les détails de sa liaison avec le riche négociant de Lubeck, qu'elle ne voulut pas me nommer, par des raisons particulières de délicatesse qu'elle ne m'expliqua point. Le riche négociant l'adoroit ; il étoit li-

bre, et vouloit l'épouser : mais madame D*** ne l'aimoit pas, et ne pouvoit se décider *à donner sa main sans l'aveu de son cœur*. Voilà le fond de ce nouveau roman, et madame D*** trouva le secret de faire durer ce récit plus d'une grande heure et demie. Pendant ce temps, excédé d'ennui, je changeois à tout moment d'attitude sur ma chaise, et j'étouffois de mon mieux les bâillemens qui me suffoquoient.... Tout d'un coup, madame D*** me regardant d'un air attendri : Qu'avez-vous, me dit-elle, vous êtes agité, vous changez de visage.... vos yeux se remplissent de larmes ?... — Ce n'est rien, répondis-je avec embarras.... — Et pourquoi donc, reprit-elle, ce trouble singulier, cet air triste et contraint ? — J'ai un peu de mal à la tête. — N'est-ce que cela ?... Madame D*** fit cette dernière question, avec un ton de fausset si enfantin, un certain air doucereux et conquérant qui me parut si ridicule, que je ne pus m'empêcher de sourire. *Mauvais sujet !* reprit-elle, en me donnant une petite

tape sur l'épaule, pouvez-vous mentir ainsi ?.... Mais laissons cela. Il s'agit de me donner un avis utile ; vous connoissez ma situation... et, sans doute, mon cœur !.... que me conseillez-vous ! — Mais, madame, je pense que vous ne devez pas refuser les propositions d'un honnête homme qui vous offre une telle fortune. — Vous le pensez ? reprit madame D***, en minaudant plus que jamais. — Parbleu, madame, répliquai-je avec un peu de brusquerie (car toutes ces simagrées commençoient à m'impatienter), j'imagine bien que c'est aussi votre opinion.... — Pourquoi s'emporter ? interrompit-elle d'un ton calme et sentimental.... Pourquoi cette aigreur et ce mouvement de colère ?... Ici, elle fit une pause en me regardant fixement... et, après un moment de silence : *Ingrat !*... reprit-elle d'une voix languissante, et en me tendant la main, *ingrat !* croyez-vous que le sacrifice de la fortune puisse coûter quand on aime !.... C'étoit enfin s'expliquer clairement : je fus tellement abasourdi, j'éprouvai un embar-

pas si insurmontable, que je restai immobile, la bouche entr'ouverte, les yeux fixés sur madame D***. Elle prit ma confusion pour du saisissement, et mon air hébêté pour l'égarement de l'amour; elle se jeta à corps perdu dans mes bras, en s'écriant avec l'accent le plus emphatique : Connois enfin mon ame toute entière, mais respecte ton amante !...

Assurément, j'étois fort disposé à suivre un tel ordre. Je me levai précipitamment, je replaçai *mon amante* dans son fauteuil. Madame, lui dis-je, il me semble que vous vous êtes assez moquée de moi; minuit vient de sonner, il est temps de s'aller coucher. En disant ces paroles, je m'éloignai promptement, sans attendre de réponse.

Cette risible aventure n'étoit nullement plaisante pour moi; elle m'enlevoit tout l'agrément de mon intérieur : j'allois me retrouver continuellement tête à tête avec une folle blessée, irritée, que j'avois eu l'imprudence d'associer en quelque sorte à ma destinée, et qui malheureusement étoit trop dénuée de ressources,

pour qu'il me fût possible de songer à m'en séparer, si elle ne le desiroit pas: j'imaginai facilement que l'histoire du *riche négociant* de Lubeck n'étoit qu'un conte inventé pour me piquer, et pour m'engager à découvrir les sentimens qu'elle m'avoit supposés.

Le lendemain fut un jour orageux. Madame D*** prit le parti de jouer la passion malheureuse, et, voulant rester chez moi, elle ne pouvoit rien imaginer de mieux. Elle m'écrivit une véritable élégie. Ce qui m'en frappa le plus, fut le passage où elle me disoit qu'*elle ne pouvoit s'arracher des lieux que j'habitois, et que, malgré mon indifférence, elle ne renonceroit point au bonheur de me consacrer sa vie.*

Cette assurance me glaça: cependant je lui répondis avec tous les ménagemens possibles; et forcé par le pathétique de sa lettre de prendre un ton sérieux, je la conjurois de borner là toutes nos explications, et je finissois par des assurances de respect, d'attachement et d'amitié; mais madame D*** qui conserva

long-temps l'espérance de m'engager à l'épouser, me préparoit une longue suite de scènes. Elle eut, dans le cours de cette journée et des trois suivantes, cinq ou six attaques de nerfs, et des évanouissemens d'une longueur démesurée. Ces états n'étoient pas très-fatigans pour elle; car, comme cela devoit durer et se répéter d'heure en heure, elle supprima les convulsions; ainsi, elle se contentoit de s'établir dans un bon fauteuil, ou de se coucher sur un canapé, en disant, *je me trouve mal;* puis elle fermoit les yeux et se tenoit tranquille; et quand elle étoit ennuyée de cette attitude, elle ouvroit les yeux, et tout étoit fini. Mais mon rôle demandoit beaucoup plus d'activité; il falloit appeler la servante, faire des libations de vinaigre, soigner la malade et ne la point quitter; il falloit surtout avoir l'air de prendre beaucoup d'intérêt à cette insipide comédie, puisqu'elle se jouoit en mon honneur. Toutes ces choses m'étoient si antipathiques, j'en étois si excédé, que j'avois très-naturellement la figure la plus triste et la plus décom-

posée. Madame D***, me croyant vivement affecté de son état, se promit bien de le prolonger; mais pour mettre fin aux scènes d'évanouissement, j'inventai un petit stratagême qui eut un plein succès, et dont je ne m'avisai malheureusement que le quatrième jour. J'ai déjà dit que madame D*** mettoit du rouge, et je m'étois aperçu qu'en outre elle se peignoit les sourcils. A la troisième syncope de la quatrième journée, je me fis apporter une grande cuvette d'eau de puits, et j'annonçai tout haut, comme si je me fusse parlé à moi-même, que mon intention étoit de tremper un mouchoir dans cette eau froide, et d'en frotter ensuite le visage de la malade; et, comme je l'avois prévu, au moment où je me disposois à faire cette opération, madame D*** rouvrit les yeux. Je donne avec plaisir au public cette petite recette si simple de mon invention, et je crois que ce remède innocent seroit encore un spécifique certain pour toutes les femmes vaporeuses qui mettent du blanc.

Depuis ce jour madame D*** substi-

tua aux évanouissemens les *crispations d'estomac* et les *palpitations de cœur*, mais elle ne perdit plus l'usage de ses sens.

Tout ce manège dura plus de cinq semaines : le printemps me rendit alors ma liberté. Je passois les journées entières dans mon jardin ou dans la campagne; je ne voyois plus madame D*** qu'aux heures des repas. Perdant enfin une grande partie de ses espérances, madame D*** changea de conduite; elle cessa de se contraindre et de déguiser son caractère : elle devint aigre, acariâtre, violente, remplie d'humeur, de caprices; et loin d'affecter encore les goûts d'une bonne ménagère, elle ne montra plus que du dédain pour les occupations champêtres, et de l'aversion pour la retraite. À cette époque je tombai malade d'une fièvre bilieuse, et je crois que les contrariétés et l'ennui que me causoit madame D***, contribuèrent beaucoup à me donner cette maladie, qui fut assez grave. Madame D***, dans cette occasion, se conduisit de manière à me faire oublier

ses torts et ses travers. Elle fut ma seule garde, passa cinq nuits de suite au chevet de mon lit, et me rendit les soins les plus utiles et les plus tendres. Cet événement lui donna sur moi de justes droits; elle ne le sentit que trop, et elle en abusa sans aucun ménagement; elle devint chez moi, non-seulement maîtresse, mais tyran. Nous changions sans cesse de servante; madame D***, très-difficile à servir, n'en pouvoit garder une plus de huit jours; en outre, madame D*** ayant fait beaucoup de visites dans le voisinage, attiroit chez moi ses nouvelles connoissances, et m'obligeoit à les recevoir. L'hiver d'ensuite elle fit plus; elle invita ses amis à dîner chez moi : elle m'engageoit ainsi dans des dépenses que j'étois hors d'état de soutenir. La moindre représentation de ma part excitoit sa colère; elle s'emportoit ou me boudoit. Je résistois avec foiblesse, je cédois avec dépit. Ces scènes désagréables se renouveloient tous les jours. Madame D*** faisoit entendre adroitement à ses amis, que je l'avois secrètement épousée : tout le

monde dans le pays le croyoit. Ainsi, cette femme vaine, capricieuse, extravagante et frivole, me contrarioit, m'excédoit, me ruinoit, et me couvroit de ridicule.

Je recevois toujours assez régulièrement des nouvelles de mon digne ami M. Merton; je voyois avec peine par ses lettres, que Florzel, livré à la plus grande dissipation, et devenu joueur, se conduisoit mal, et que l'aimable Lucy, sensible et jalouse, n'étoit pas heureuse. Pour moi, sans madame D***, j'aurois eu le sort le plus fortuné; je m'attachois chaque jour davantage à la province que j'habitois (*a*); cet heureux pays où l'on voit une noblesse affable et pauvre, et des paysans riches et pleins d'urbanité; où l'on jouit enfin, à tous égards, de toute la liberté qu'un honnête homme peut desirer. En pensant que ces divers avantages réunis se trouvoient sous un gouvernement sage et doux, mais absolument despotique, je me rappelois une citation que Florzel fai-

(*a*) Le Holstein.

soit souvent, et comme lui je disois, avec le poëte anglois (a) : *Laissons les sots disputer sur les différentes formes de gouvernement : le meilleur est celui qui est le mieux administré* (b).

Ce fut ainsi que je passai près de deux ans à Pageroë, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où tous les émigrés rentroient en France, avec autant de confiance que d'empressement, sans y être appelés. Quoique je fusse décidé à conserver toujours ma chaumière de Pageroë, j'éprouvai aussi le desir le plus vif de faire un voyage dans ma patrie, et j'y cédai. Je convins avec madame D*** qu'elle resteroit dans ma chaumière pendant tout le temps de mon absence, et je lui promis de revenir au bout de six mois.

Je dois rappeler au lecteur que j'avois fait imprimer quelques années auparavant, dans un temps de famine en France, un mémoire dans lequel je proposois à

(a) Pope.

(b) For forms of government let Fools contest
What'er is best administred is best.

POPE.

mes compatriotes de faire usage, comme aliment, d'une espèce de gland dont le peuple se nourrissoit en Espagne. J'avois envoyé ce mémoire à Paris, et dans ma province en Bretagne. Comme je pensois que ce petit ouvrage étoit une preuve non suspecte de l'intérêt que j'avois toujours pris à mon pays, je fus persuadé qu'il me seroit très-utile d'en rappeler le souvenir; j'en avois conservé une vingtaine d'exemplaires, que je ne manquai pas d'emporter avec moi. Je n'allai point directement à Paris; plusieurs intérêts particuliers me décidèrent à me rendre d'abord en Bretagne. Mon voyage fut long et pénible, j'en oubliai toutes les fatigues en me trouvant à Brest. Après avoir terminé quelques affaires, je résolus d'aller respirer un moment l'air natal dans la terre où j'étois né, quoiqu'elle fût alors en d'autres mains; j'y avois fait du bien, je comptois sur la reconnoissance des habitans, et je me faisois un vrai plaisir de passer vingt-quatre heures avec eux. Pour les convaincre de mon patriotisme, je me fis précéder par mon mémoire imprimé;

j'envoyai au maire du village tout ce qui m'en restoit d'exemplaires. Occupé des plus douces idées, et plein d'attendrissement et d'émotion, j'arrivai au déclin du jour dans ce lieu chéri qui m'avoit vu naître. J'étois à cheval; j'allois au pas, regardant attentivement tous les objets qui s'offroient à ma vue, les reconnoissant avec intérêt, et un doux mouvement de surprise, comme si je ne me fusse pas attendu à les retrouver aux mêmes places: je reconnus les champs que j'avois défrichés, je les contemplai avec complaisance: une autre main, me disois-je, en recueille les fruits, mais ce fut la mienne qui fit naître ces richesses! L'injustice des hommes, qui peut dépouiller un propriétaire, ne sauroit ravir le titre et la gloire d'un bienfaiteur.... Je sens ici ce que tous les humains éprouveront aux derniers momens de la vie; je vois le néant et l'instabilité de la fortune; je n'ai plus rien que ma conscience et le souvenir de mes actions; je ne possède plus que mes sacrifices et mes travaux vertueux. Voilà mes seuls trésors, je ne jouis

plus que du bien que j'ai fait!.... tout le reste est un songe, évanoui sans retour!... En apercevant le village je sentis mon cœur se dilater; je me représentois l'étonnement et la joie qu'éprouveroient mes anciens vassaux, en me voyant ainsi paroître inopinément!... Je pressai mon cheval, mais je fus obligé de m'arrêter, parce qu'une sangle de la selle se rompit. Je mis pied à terre pour la raccommoder. Dans ce moment un jeune paysan passa près de moi. Je lui demandai si le vieux Bertrand vivoit encore; il me répondit qu'il étoit en parfaite santé. Eh bien! mon enfant, repris-je, allez lui dire qu'il va recevoir la visite de son ancien ami *Kerkalis*... Comment, interrompit vivement le paysan, *vous êtes le ci-devant baron de Kerkalis?* — Oui, mon enfant. A ces mots le paysan prit ses jambes à son cou, et s'élança vers le village avec une telle impétuosité, que je le perdis de vue en moins de trois minutes. Cet empressement extraordinaire m'annonçoit l'accueil le plus flatteur; les larmes me vinrent aux yeux. Ah! m'écriai-je, qu'il

est doux d'être aimé! Ce n'est que dans cette classe obscure que l'on peut espérer de trouver une véritable réconnoissance! En faisant cette réflexion, je remontai à cheval, et je fus bientôt à l'entrée du village; mon cœur palpita de plaisir en voyant les rues se remplir de monde, tous les paysans sortir tumultuairement de leurs maisons, et se précipiter à ma rencontre.... Mais que devins-je, lorsqu'en approchant de cette multitude, je n'entendis que des injures atroces, accompagnées des gestes les plus menaçans!...... Malgré mon étonnement et ma terreur, j'eus pourtant la force de demander quel étoit mon crime. Comment, coquin! s'écrièrent en même-temps une douzaine de voix, comment, scélérat! tu voudrois nous traiter comme les plus vils animaux! comment, misérable aristocrate! nous ne sommes pour toi que *des pourceaux!* tu as proposé de ne nous donner pour nourriture que *du gland!*.... A ce reproche, à cette étrange interprétation de mon mémoire, et d'une idée si bienfaisante, du moins par l'intention, je perdis tout espoir de

me justifier, et je me résignai à la mort; car je ne doutois point que ces furieux ne fussent décidés à me la donner. Heureusement, dans ce moment de crise, le maire du village accourut à mon secours; c'étoit ce vieux Bertrand auquel j'avois voulu faire une visite; il harangua le peuple avec chaleur et fermeté: son seul moyen pour me défendre fut de soutenir que je n'étois pas l'auteur de cet *infâme mémoire*; il prétendit qu'un *ennemi* l'avoit fait imprimer sous mon nom pour me perdre; il allégua pour preuve de mon innocence ma conduite privée, et la confiance avec laquelle je revenois parmi eux. Ce discours fit beaucoup d'effet; on se calma, on me demanda le désaveu du *crime*; je donnai ma parole (et je ne mentois pas) que je n'avois fait aucun ouvrage qui dût les offenser. Eh bien! qu'il s'en aille, s'écria-t-on, mais qu'il ne revienne plus. Charmé de cet arrêt, je me hâtai de l'exécuter; je repris les rênes de mon cheval, j'enfonçai de toute ma force mes deux éperons dans ses flancs, et je partis au grand galop.

J'arrivai à Brest, si fatigué et avec le cœur si flétri, que j'en eus un violent accès de fièvre, qui me retint deux jours au lit.

D'après les conseils de mes amis je partis pour Paris; j'y présentai une requête dans laquelle je reclamois la justice qui m'étoit due; je représentai que je n'étois point émigré, qu'on m'avoit renvoyé sans nulle raison, et que je redemandois, sinon mon bien, du moins ma patrie. On ne fit nulle réponse à ce placet. Je restai encore quelque temps à Paris; ensuite vint la révolution qui força tous les émigrés non rayés à s'enfuir précipitamment. On accourut m'avertir au milieu de la nuit que j'étois sur la liste *des déportés*; j'eus le bonheur de pouvoir me sauver. Ce fut ainsi que je quittai la France. Je recueillis cependant quelques fruits de ce désastreux voyage : j'appris à mieux apprécier encore ma charmante chaumière de Pageroë. Une surprise bien agréable m'attendoit à Hambourg, j'y trouvai M. Merton et la comtesse de Florzel, sa fille, qui, malade et séparée de son mari, venoit chercher sur le continent un air

moins humide et des distractions à ses chagrins. M. Merton me conta que Florzel avoit eu pour sa femme les plus mauvais procédés ; Florzel, après avoir été pendant près de deux ans homme à bonnes fortunes et joueur, avoit fini par déranger également ses affaires et sa santé ; il s'étoit séparé volontairement de sa femme pour vivre, sans contrainte, avec une courtisane retirée du théâtre. Je revis avec un vif attendrissement cette aimable Lucy ; elle avait perdu ses brillantes couleurs, mais sa pâleur et sa mélancolie ne la rendoient que plus intéressante à mes yeux. Elle me montra la plus tendre amitié ; elle ne me cacha pas qu'elle n'auroit point épousé Florzel, si j'avois su profiter de la reconnoissance que ma conduite lui avait inspirée ; enfin, me dit-elle, je suis cruellement punie d'avoir repoussé les conseils de la raison pour écouter ceux de l'amour ; le malheur m'a guérie de l'amour, le devoir m'en eût affranchie de même ; il me resteroit un ami, mon père seroit heureux !... j'aurois la santé, la tranquillité que j'ai perdues !...

En parlant ainsi, Lucy pleuroit; et, pénétré d'attendrissement, je l'écoutois en silence, je m'affligeois avec elle, je souffrois de la voir souffrir; mais je jouissois de ses regrets.

Le projet de M. Merton étoit d'aller passer, avec sa fille, sept ou huit mois à Dresde; mais comme il devoit rester encore une semaine à Hambourg, je lui témoignai le desir extrême que j'éprouvois de le recevoir dans l'asyle charmant que je devois à sa bienfaisante amitié. Il consentit à faire une course à Pageroë, et madame de Florzel voulut être de la partie. La joie que me causa ce voyage fut cependant troublée par l'idée que j'allois retrouver madame D*** à Pageroë. J'avoue que j'étois un peu honteux d'avoir à présenter à la plus timide, à la plus modeste des Angloises, une vieille coquette de la tournure de madame D***. Sans parler des folies de cette dernière, je prévins doucement Lucy de ses manières; je fis l'éloge de ses vertus, mais j'avouai que l'on pouvoit critiquer son costume et son maintien.

Quelques petits accidens nous ayant arrêtés en route, nous n'arrivâmes à Pageroë qu'à onze heures du soir. Tout le monde étoit couché dans les hameaux dispersés autour de mon habitation. Quand nous fûmes près de ma maison, je descendis de voiture, pour aller frapper à la porte, et, pendant plus de dix minutes ce fut en vain, personne ne répondit : je ne me lassai point, je frappai avec une nouvelle force, j'appelai, je criai à tue-tête; enfin une fenêtre s'ouvre, et, à la clarté de la lune, je vois paroître un gros homme qui, d'un ton de colère, me demande en françois à qui j'en veux; ma surprise fut extrême; cependant je répliquai que je voulois entrer chez moi : Allez, me dit le gros homme, vous êtes ivre, ou bien vous êtes fou. En prononçant ces paroles, il referma la fenêtre, et j'eus beau frapper encore et tempêter, on ne répondit plus. Confondu, consterné, je retournai à la voiture : M. Merton s'indignoit, Lucy rioit, j'étois désespéré : nous tînmes conseil, et il fut décidé que nous irions

chez un fermier de mes voisins qui avoit une grande et belle maison. Ce bon fermier se leva, fit lever ses gens, et nous reçut à merveille. Madame de Florzel eut une chambre bien propre ; on nous apporta du thé, du pain bis, de la crême délicieuse ; et comme je savois fort bien parler allemand, je me mis à questionner le fermier, qui m'apprit que madame D***, dix jours après mon départ, avoit loué ma maison, pour huit mois, à une famille russe, et voici comment. Un seigneur russe, voyageant pour sa santé, avec sa femme et ses enfans, s'étoit arrêté à Schleswig pour y consulter M. Licht, célèbre médecin. M. Licht lui conseilla le repos, et de prendre l'air de la campagne. Ce seigneur vint à Pageroë, s'enthousiasma pour ce lieu pittoresque et pour ma maison : madame D*** profitant de cette disposition, se disant ma femme, et assurant que non-seulement je ne reviendrois plus, mais que la maison lui appartenoit en propre, la loua pour huit mois, moyennant cinquante frédérics d'or qu'elle exigea, et reçut,

argent comptant. Après avoir conclu ce marché, madame D*** quitta Pageroë, et fut s'établir à Lubeck. Après ce récit, je m'écriai que j'étois trop heureux que madame D*** n'eût pas imaginé de vendre la maison; mais M. Merton prétendit, avec raison, que puisque je n'avois pas laissé de procuration à madame D***, je rentrerois dans ma maison sous deux jours. En effet, je partis à la pointe du jour pour Schleswig; je consultai des gens de loi, et je fus assuré que je me débarasserois, sans aucune peine, de la famille russe qui habitoit ma chaumière depuis plus de trois mois et demi. De retour à Pageroë, je fus, avec M. Merton, dans ma maison; je vis la famille russe, j'expliquai le fait et mes droits; on convint qu'il étoit impossible de les combattre, et qu'on avait fait un marché très-imprudent: le seigneur russe me demanda la permission de ne partir que le lendemain, et il nous invita à dîner. Nous y fûmes avec madame de Florzel. Nous trouvâmes une jeune femme très-intéressante, et des enfans charmans,

Lucy se prit d'amitié pour la dame russe, et, en sortant de table, je déclarai héroïquement que je ne rentrerois dans ma maison que dans quatre mois et demi. Je fus bien récompensé de ce procédé, par l'approbation de Lucy, les remercîmens de la jolie dame russe, et l'invitation que me fit M. Merton, en me secouant la main à outrance, de passer tout ce temps à Dresde avec lui et madame de Florzel. Par complaisance pour la famille russe, nous restâmes encore deux jours à Pageroë; ensuite je partis avec mes amis. Nous prîmes la route de Lubeck, où nous séjournâmes: là, j'appris que madame D*** s'étoit engagée dans une troupe de comédiens françois, et qu'elle jouoit l'opéra-comique à Brunswick; je bénis le ciel qui m'avoit pour jamais débarrassé de cette femme; et durant tout notre voyage, j'amusai Lucy du récit de mes aventures avec elle. Les quatre mois que je passai en Saxe s'écoulèrent bien rapidement: Lucy reprit sa santé; je l'accompagnai avec son père, jusqu'à Cuxhaven; je vis embarquer ces deux

personnes qui m'étoient si chères, je vis le vaisseau s'éloigner..... Bientôt je ne vis plus que la vaste mer !..... L'objet de mes sentimens et de mes vœux m'échappoit ; il se perdoit dans une effrayante immensité.... Triste et frappante image de la mort qui, nous arrachant à l'amitié, nous entraîne et nous transporte dans les champs sans bornes de l'éternité !.... Hélas ! je sentis combien il est douloureux de rester seul sur le rivage !....

Je retournai dans ma retraite : dans les premiers temps, cette solitude absolue me parut étrange ; ce n'étoit pas, assurément, madame D*** que je desirois ; mais j'avoue que, souvent machinalement, je trouvai qu'elle me manquoit : rien n'anime et n'égaye une maison comme une femme et des enfans ; d'ailleurs, les femmes seules ont l'art de bien diriger les domestiques ; elles seules savent se faire servir, prévoir quand il le faut, et donner, à propos, des ordres à l'avance ; la moins bonne ménagère est encore utile pour contenir les servantes, pour établir dans la maison la propreté,

l'arrangement et l'élégance. Dans l'intérieur d'un ménage, la seule présence d'une femme est un frein domestique ; tant il est vrai que c'est-là que se trouve leur véritable empire ! Tout me paroissoit en désordre dans mes appartemens ; les meubles étoient mal placés ; je ne sais quoi de gauche ou d'incommode se faisoit remarquer par-tout, sans que je pusse y remédier. Je trouvai par hasard un jour, sous une table, un sac à ouvrage que madame D*** avoit oublié d'emporter. La vue de ce petit sac me fit une impression singulière, qui ressembloit au sentiment ; je le pris, et je le plaçai avec honneur dans mon salon sur une console de marbre ; je le regardois toujours avec plaisir, non comme une chose qui me retraçoit le souvenir de madame D***, mais comme un *emblême de femme*, sur lequel j'aimois à reposer mes yeux et ma pensée.

Je repris avec ardeur toutes mes occupations, et le travail me rendit bientôt ma tranquillité. J'ai lu dans un ouvrage de médecine, que le meilleur moyen

d'arracher les fous à leurs idées bizarres, c'est de les assujettir à un travail des mains, fatiguant et constamment reglé ; je proposerois le même moyen pour guérir les passions, genre de folie qui n'est nullement incurable. Les études de cabinet ne peuvent, dans de certaines situations, qu'augmenter une mélancolie dangereuse, et souvent on n'y sauroit porter l'application qu'elles demandent ; mais, par exemple, qu'un amant malheureux se décide à bêcher, à labourer la terre depuis l'aurore jusqu'à la nuit, pendant six mois, j'ose lui promettre que l'amour n'aura pas le pouvoir de l'empêcher de dormir, et qu'il ne troublera pas son sommeil.

L'hiver me parut long, malgré la société de deux ou trois voisins très-aimables ; je vis arriver le mois d'avril avec un plaisir inexprimable. Un jour que je me promenois dans mon bois de sapins, on vint me dire qu'une femme demandoit à me parler ; je rentrai dans ma maison ; l'on introduisit l'étrangère, et je vis une grosse paysanne allemande,

qui tenoit dans ses bras un petit enfant de dix ou onze mois ; je lui demandai ce qu'elle vouloit. Je viens, me dit-elle, vous rapporter votre enfant. — Comment! mon enfant? — Vraiment oui, le voilà; je l'ai bien nourri, je vous le remets en bonne santé. — Vous vous trompez, ma chère; je n'ai point d'enfans, je vous assure. — Mais n'êtes-vous pas M. de Kerkalis? — Oui. — Eh bien! voilà votre garçon; c'est madame D***, *soi-disant*, qui est sa mère; elle m'a dit que vous étiez son mari, et que je n'avois qu'à vous apporter l'enfant, quand il seroit sevré; tenez, v'là un billet de votre femme, pour vous prouver que je ne mens pas. A ces mots, elle me donna un papier; je reconnus l'écriture de madame D***, et je lus ce qui suit:

« Je connois votre cœur, et je suis
« certaine que vous n'abandonnerez
« point cet enfant que je ne puis emme-
« ner avec moi ».

Après avoir lu ce billet, je restai stupéfait; la nourrice, reprenant la parole, m'apprit que madame D*** avoit mis au

monde cet enfant deux ou trois mois aprés mon départ pour Paris. En partant pour Brunswick, elle l'avoit laissé à la nourrice, avec ce billet pour moi, en lui ordonnant de m'apporter l'enfant, aussitôt que sa nourriture seroit finie; les mois de nourrice étoient payés. Je me rappelai qu'un comédien de la troupe de Brunswick, ayant passé quelque temps à Schleswig, madame D*** l'avoit vu plusieurs fois dans les châteaux voisins, et que même elle me l'avoit amené à Pageroë; ainsi je devinai facilement que ce comédien avoit engagé madame D*** dans sa troupe, et qu'il étoit le père de l'enfant. J'admirai l'étonnante effronterie de cette femme; mais comme elle l'avoit fort bi en prévu, il me fut impossible de refuser ce pauvre petit enfant qui me sourioit, et qui étoit extrêmement joli. J'assurai la nourrice que je ne le gardois que par compassion; que madame D*** n'étoit point ma femme, et n'avoit jamais été ma maîtresse. La nourrice, me voyant accepter l'enfant, se confirma parfaitement dans l'idée qu'il

me devoit la vie, et ma servante, mes voisins n'en doutèrent pas.

Mon guignon, en tout ceci, fut sans doute fort remarquable ; il falloit que madame D*** se fût avisée de faire un enfant à quarante-neuf ans ; qu'elle eût eu l'idée singulière de m'en faire présent ; que j'eusse eu la bonhomie de l'accepter, pour que l'on pût croire que j'avois épousé secrètement une femme qui, par son âge, pouvoit être ma mère, et qui venoit de s'enrôler dans une troupe de comédiens. Cette aventure me fit peu d'honneur dans le Holstein. Je parvins à désabuser mes amis sur ce prétendu mariage; mais rien ne put leur ôter de la tête que le petit Joseph (c'est le nom de l'enfant) étoit mon fils : au reste, je pris facilement mon parti là-dessus; j'aime beaucoup les enfans, et je m'attachai extrêmement à Joseph, qui annonçoit beaucoup de douceur et de gaîté. Je formai le projet de l'élever avec soin ; je sentis tout ce qui me manquoit comme instituteur, et, voulant du moins acquérir quelques connoissances littéraires,

je m'abonnai à quatre ou cinq journaux, afin de me mettre au courant de la littérature actuelle; mais cette lecture jeta la plus grande confusion dans mes idées; ces journalistes n'étoient jamais d'accord entr'eux; le même ouvrage étoit jugé détestable par les uns, et loué comme un chef-d'œuvre par les autres. Au milieu de ces opinions diverses, ne pouvant fixer la mienne, je pris le parti de lire les auteurs modernes dont la réputation est établie; je voulois surtout de la morale, et j'achetai les livres de nos philosophes: cette étude ne servit qu'à m'embrouiller davantage; ces auteurs soutenoient sans cesse le pour et le contre. Je retrouvai en effet dans leurs ouvrages, les sentences que Florzel en avoit extraites; mais à mon grand étonnement, j'y vis aussi des maximes absolument opposées; la morale ne s'y montroit pas sous une forme plus constante; principes séditieux et sanguinaires, apologie du vice et du crime, éloge de la vertu, sentimens religieux, impiété, licence, déisme, athéisme, tout s'y trouve: j'ima-

gine que ces ouvrages ont été composés avec l'intention de plaire à tout le monde : c'est une *encyclopédie* de tous les principes bons et mauvais qui existent. Chacun, suivant son goût, en peut tirer un extrait satisfaisant. Il y a de l'obligeance dans cette idée ; mais comme il est fatigant de feuilleter tous ces gros volumes pour chercher ce qui se rapporte à sa manière de penser, il me semble que, pour la commodité des lecteurs, les philosophes auroient dû classer leurs principes dans un ordre qui eût épargné ces recherches ; par exemple, avec ces indications : *pour les royalistes*, *pour les anarchistes*, *pour les libertins*, *pour les gens vertueux*, d'autant mieux que ce dernier article ne formeroit qu'une bien petite partie de l'ouvrage. Je n'ai jamais beaucoup aimé l'extrême variété qui n'est bonne que pour les gens ennuyés et pour les malheureux. Le bonheur se compose d'une suite d'actions et de sensations continuellement répétées et renouvelées ; *simplicité* et *monotonie*, voilà en général ce qui le

forme et le constitue. Quand une chose me plaît, je m'y tiens; tout ce qui m'en distrait me contrarie; ainsi je laissai là les livres de nos philosophes, et je me mis à lire les auteurs du siècle dernier; j'y retrouvai, mais avec plus de force et d'éloquence, tout ce que les philosophes ont dit de mieux sur la vertu, sur la bienfaisance, sur les devoirs des rois et contre la tyrannie; contre les passions, la manie des conquêtes, la guerre, etc. J'y trouvai, de plus, un style enchanteur ou sublime, un goût exquis, une logique parfaite, des principes et des raisonnemens toujours conséquens; enfin, l'art de peindre, d'émouvoir, de persuader, et je me dis: Mon petit Joseph, un jour, lira tous ces ouvrages; c'est-là ce qui doit former d'excellens littérateurs et de bons citoyens.

Ces auteurs admirables firent mes délices; avec eux je cessai de me trouver seul; ils étoient pour moi de vrais amis; ils m'éclairoient et me rendoient meilleur.

Je reçus vers le milieu de l'été, une

lettre de M. Merton qui me causa beaucoup d'attendrissement ; il me mandoit que la généreuse Lucy s'étoit racommodée avec Florzel mourant de la consomption ; afin d'adoucir, s'il étoit possible, ses souffrances par les soins les plus assidus et les plus tendres.

Le pauvre Florzel languit encore pendant quelques mois, et mourut enfin le 23 février, dans les bras de la vertueuse épouse qu'il avoit abandonnée pour une courtisane. Cet infortuné jeune homme, victime d'une dissipation effrenée, et des honteux égaremens qui l'entraînèrent dans la tombe, auroit pu parcourir une longue et brillante carrière, et jouir du sort le plus heureux, s'il eût eu des principes et des mœurs ! Triste leçon qui se renouvelle sans cesse dans le grand monde, et dont personne ne profite; car les jeunes gens, livrés aux passions, ne prennent qu'un engagement, qu'une seule résolution constante, celle de ne réfléchir jamais. Ils sont de tout ce qui se passe, spectateurs curieux, et, par conséquent, attentifs, tant que l'action dure; mais la scène

est-elle finie, ils en repoussent le souvenir : ce qu'ils craignent le plus au monde, c'est de penser. Ils sentent que la réflexion produiroit sur eux l'effet de la baguette magique qui détruit des palais enchantés, et qui fait évanouir des prestiges agréables.

Ces nouvelles d'Angleterre me causèrent une sorte d'agitation que je n'avois point encore éprouvée. Lucy veuve, Lucy libre, s'offroit continuellement à mon imagination, j'étois inquiet, plus distrait que jamais; j'attendois des lettres, j'en desirois vivement, et quand je n'en recevois point, j'étois attristé. Le reste de l'hiver et le printemps s'écoulèrent dans cette situation; enfin, au mois de juillet M. Merton m'écrivit, pour me rappeler en Angleterre; et sa lettre me faisoit entendre clairement, que je pouvois prétendre au bonheur qui jadis m'avoit éte promis. J'eus bientôt fait les préparatifs de mon départ; je prêtai ma chaumière à un de més amis; car j'étois décidé a ne jamais la vendre, et je me rendis à Cuxhaven; j'attendis long-temps un vent favo-

rable; enfin, je m'embarquai le 22 août. J'avois emmené mon petit Joseph qui, à cette époque, entroit dans sa troisième année.

J'arrivai le 3 septembre, à Dulwick, à deux milles de Londres. C'est-là que M. Merton m'attendoit dans une jolie maison de campagne. Il étoit huit heures du soir, lorsqu'après avoir remis mon petit Joseph entre les mains de mon laquais de louage, j'entrai dans le parloir, où je trouvai M. Merton et sa fille. Ce moment fut le plus doux, le plus beau de ma vie. Je revoyois un bienfaiteur, un père, et la seule femme que j'eusse aimée; en pressant dans mes mains la main que Lucy me tendoit en pleurant, je crus recevoir sa foi, je crus que l'amitié m'alloit rendre tout ce que l'amour m'avoit ravi. Nous ne dîmes rien qui pût blesser l'extrême délicatesse de madame de Florzel encore en deuil; mais elle me montroit la tendresse la plus touchante, et le bon M. Merton, au comble de ses vœux, me lançoit, à la dérobée, des coups d'œil significatifs: il ne pouvoit contenir sa joie,

il mouroit d'envie de se trouver seul avec moi, afin de me parler sans contrainte. Il pria plus d'une fois Lucy d'aller voir si rien ne manquoit à mon appartement; enfin, Lucy sortit : alors, M. Merton rapprochant de moi sa chaise : Mon ami, s'écria-t-il, elle est à vous, oh! pour cette fois elle est à vous. — Vous l'a-t-elle dit? — Positivement; elle m'a permis de vous en instruire; mais elle vous prescrit là-dessus un silence absolu, jusqu'à l'époque où son deuil sera fini, c'est-à-dire dans cinq mois. Ah! si vous saviez combien de fois, au fond de l'ame, elle s'est repentie de ne vous avoir pas préféré à ce mauvais sujet qui lui a causé tant de peines!..... Long-temps avant la mort de Florzel, elle avoit cessé de l'aimer; mais quand elle sut que l'on craignoit pour sa vie, elle vola près de lui; elle l'a soigné, pendant six mois, avec une affection et une assiduité dignes des plus grands éloges : elle est opiniâtre, romanesque, parfois un peu fantasque; mais c'est une excellente créature; son ame est pure, généreuse et sensible.

J'applaudissois à cet éloge, et du fond de mon cœur : lorsque Lucy rentra, M. Merton me dit, en riant : *chut, la voilà ;* et se retournant vers Lucy, il voulut lui faire une plaisanterie ; mais la parole expira sur ses lèvres, en remarquant l'air sombre et solennel avec lequel elle s'avança vers nous. Je fus aussi très-frappé de l'altération de sa physionomie. Son père la questionna, elle répondit avec une teinte d'humeur, et s'assit. Il faisoit froid, nous avions du feu ; Lucy prit le *poker*, et se mit à remuer le charbon de terre. M. Merton s'étonnoit et la regardoit fixement ; j'étois interdit. Enfin, Lucy rompant le silence : Mon Dieu, M. de Kerkalis, me dit-elle en rougissant à l'excès ; dites-moi donc, je vous en prie, quel est ce petit enfant que vous avez amené avec vous, et qui vous appelle *papa ?* cette question, dans la disposition où j'étois, m'étonna, comme si je n'avois pas dû m'attendre qu'on pût me la faire ; elle me parut aussi embarrassante que si j'eusse été coupable. Malheureusement, j'avois pris cet en-

fant dans un temps où M. Merton, très-occupé d'affaires importantes, ne m'écrivoit que des lettres fort sérieuses, et j'aurois cru faire une chose déplacée, en lui contant alors cette ridicule histoire, ainsi je ne lui en parlai point; mais l'air et le ton de Lucy me faisant connoître ses soupçons et son dépit, j'en sentis toutes les conséquences; je fus atterré, je pâlis, je rougis, et je ne répondis rien, c'est-à-dire, j'essayai de balbutier une réponse, mais l'expression et la voix me manquèrent..... *Shocking, shocking* (a), dit Lucy avec des yeux enflammés de colère et en se levant.... *shocking*.... et elle disparut. Que signifie ceci? me dit M. Merton, d'un ton un peu sévère. Tête-à-tête avec cet excellent ami, je repris courage, et je lui contai tout, avec autant de détail que de sincérité: après avoir écouté ce récit, M. Merton secoua la tête d'un air chagrin. Ceci est très-fâcheux, me dit-il, je suis bien persuadé de ce que vous venez de me dire, mais je

(a) Choquant.

connois Lucy ; il sera fort difficile de la dissuader : quoiqu'elle vous aime très-tendrement, elle n'a point d'amour pour vous; néanmoins, cette aventure détruit l'opinion qu'elle avoit de vos sentimens pour elle, et les femmes ne pardonnent pas que l'on gâte ou que l'on dérange les romans qu'elles composent, de quelque genre qu'ils soient.

M. Merton me conseilla d'aller chercher Lucy, et de m'expliquer sur-le-champ avec elle; j'obéis, mais avec un certain découragement intérieur qui ne me présageoit rien de bon : j'étois, de mon côté, un peu refroidi par cette promptitude à m'accuser, et par cette vive jalousie sans amour. J'entrai, je crois, dans le cabinet de madame de Florzel avec un air bien gauche; j'étois à-la-fois piqué, mécontent et décontenancé, ce qui ne doit pas donner beaucoup de grace. Lucy se promenoit à grands pas dans la chambre : en m'apercevant, elle s'arrêta, et fit une mine dédaigneuse qui acheva de me glacer. Je viens, madame, lui dis-je, vous expliquer.... Oh ! tout est

expliqué, interrompit-elle brusquement, la chose par elle-même est assez claire, et puis, vos pâleurs, vos rougeurs, votre mortel embarras, étoient des aveux suffisans; cependant, je veux bien vous écouter; parlez. A ces mots, elle s'assit près de la cheminée; je me plaçai à côté d'elle; et après un moment de silence : Cet enfant, dis-je, est le fils de madame D***, Ah ! je m'en doutois, reprit Lucy avec un sourire amer et forcé. — Oui, madame.... — Fi ! M. Kerkalis, fi !.... après tout ce que vous m'avez dit de cette femme.... — Mais.... — Fi ! vous dis-je, je ne suis assurément pas jalouse, mais c'est une chose *choquante* ; et que diroient mes amis auxquels j'ai tant vanté vos mœurs, vos sentimens pour moi !.... — Vous ne voulez donc pas m'entendre? — Rien n'excuse une telle conduite; une femme si méprisable, une femme de cinquante ans !.... J'aurai toujours beaucoup d'amitié pour vous; mais certainement, après une telle confidence, je ne vous sacrifierai pas ma liberté, je vous le déclare sans détour; ne vous abusez point

là-dessus, c'est un parti pris; n'y pensons plus, et souffrez que j'aille rejoindre mon père. Je ne l'arrêtai point, je la laissai sortir, et je fus m'enfermer dans ma chambre. Au bout d'une heure, M. Merton, consterné, vint me retrouver; il entra en me grondant: Qu'avez-vous donc dit à Lucy? me demanda-t-il, elle prétend que vous lui ayez tout avoué.... Je rendis compte à M. Merton de ma conversation avec sa fille; alors, il m'apprit qu'elle l'avoit écouté davantage, mais en vain, qu'il n'avoit pas produit la moindre impression sur son esprit.

Madame de Florzel ne parut point à souper; le lendemain, elle partit à la pointe du jour, pour aller chez une de ses tantes; elle laissa une lettre pour son père, et cette lettre confirmoit positivement ma disgrace. Que me restoit-il à faire? le témoignage même de madame D***, s'il m'eût été possible de le produire, n'auroit pu dissuader Lucy; je me soumis à mon sort, et je me consolai, en songeant que cette espérance déçue m'avoit du moins procuré trois semaines

de bonheur; et c'est toujours un grand bien dans le cours d'une carrière si incertaine et si bornée!

Je retournai dans ma chaumière, et là, méditant sur les divers incidens de ma vie, je bénis le ciel, qui en me préservant des tourmens et des erreurs causés par les passions, m'a donné un cœur sensible, le goût de la retraite, et cinq arpens de terres dans un pays hospitalier, paisible et fertile.

[illegible]

LE MARI
INSTITUTEUR.

LE MARI INSTITUTEUR*.

> L'Amour est un maître excellent
> Dans toutes les leçons qu'il donne.
>
> REGNIER-DESMARAIS.

« Non, mon cher ami, disoit le commandeur de Valrive au baron d'Olmar, non, ne cherchez point un gouverneur pour votre fils ; cet emploi vous appartient, ne le cédez point. — Mais j'ai fait de si mauvaises études, j'ai si peu d'instruction... — Eh bien ! vous lui donnerez des maîtres; mais c'est à vous de former son cœur : vous avez de l'esprit naturel, de bons principes ; vous connoissez le monde, vous êtes un excellent père, c'est tout ce qu'il faut. — J'aime cet enfant avec passion. — Alors soyez bien tran-

* Une comédie de Shakespeare, intitulée *Catharina and Petrucchio*, a donné l'idée de ce conte. On a fait d'autres caractères, et des scènes tout-à-fait différentes : les personnages et la fable de ce récit sont d'invention, mais le fonds du sujet est pris de la pièce angloise.

quille, vous l'éleverez parfaitement: le sentiment rend si clairvoyant, si ingénieux!.... Ecoutez, mon cher baron, moi je suis un homme fort ordinaire; et cependant, n'ai-je pas bien élevé mon neveu? —Ah! sans doute, Hippolyte est un jeune homme incomparable! — A vingt-cinq ans n'avoir pas fait une étourderie! Une sagesse parfaite, avec une extrême sensibilité, et toute la gaîté, toutes les graces de la jeunesse! Tant de douceur, avec tant de vivacité! Un esprit si cultivé, avec une modestie, une simplicité si aimables, et cette figure noble et brillante!...». En faisant cet éloge du comte de Valrive, le bon commandeur avoit les larmes aux yeux, et il n'exagéroit pas: Hippolyte de Valrive étoit un jeune homme accompli. Orphelin dès le berceau, seul héritier des biens et des titres d'une famille illustre, il reçut de son vertueux oncle, le commandeur de Valrive, la meilleure éducation, et il en profita. Il étoit né avec un de ces caractères heureux qui se prêtent à tout, sans effort comme sans flatterie. Flexible sans être souple, complaisant

par bienveillance, et par conséquent sans bassesse, Hippolyte ne souffroit point des imperfections des autres; il les excusoit toujours et ne s'en irritoit jamais; il pouvoit être blessé d'un procédé, il ne l'étoit point d'un défaut de caractère; il trouvoit de l'injustice à se fâcher du résultat nécessaire d'une longue habitude. Sa supériorité ne choqua jamais l'irritable amour-propre des gens médiocres; il faisoit bien mieux qu'essayer de la cacher (hypocrite ménagement, toujours mal adroit), il n'y pensoit pas; elle étoit à-la-fois éminente et naturelle: celle-là, dont l'acquisition n'a rien coûté, n'enfle point, n'enivre point; et l'homme qui la possède, ne veut ni surprendre, ni primer. Hippolyte considéroit le mérite et les lumières comme des moyens de plaire et de se faire aimer, non comme un droit de dominer: il n'avoit point la prétention *de faire valoir les autres*, ni la faculté de se déclarer dans un cercle *le protecteur du foible*; mais tout naturellement il savoit jouir des agrémens et des talens qu'il rencontroit; il trouvoit

du plaisir à louer ce qui l'intéressoit : il aimoit beaucoup mieux être amusé que briller, c'est ainsi qu'on est aimable. Rien n'embellit et ne fait pardonner la raison comme la gaîté. Hippolyte ne faisoit jamais de folies, mais il en disoit de si plaisantes, il rioit de si bon cœur, que les gens les plus étourdis et les plus frivoles n'étoient jamais mal à l'aise avec lui. Ce n'est pas la sagesse, c'est son affiche ou la pédanterie qui repousse : Hippolyte ne dénigroit, n'effarouchoit personne, et gagnoit tous les cœurs ; enfin il avoit un tour d'esprit original. Ses idées toujours justes, offroient communément quelque chose de neuf, et même de singulier, qui donnoit un attrait piquant à son entretien et à son commerce. Son oncle s'occupoit vivement du projet de le marier. Entre les différens partis qu'on lui proposoit, la fille du marquis d'Alibre lui parut le plus avantageux. Hippolyte la vit dans un bal d'après-midi. Laure (c'étoit son nom) n'avoit que seize ans; elle étoit jolie comme un ange : Hippolyte la trouva charmante. Laure, de

son côté, remarqua le beau jeune homme qui passoit tous les autres de la moitié de la tête; elle s'étonna qu'un visage si agréable pût se trouver sur une taille si haute et si majestueuse: « Il me feroit peur, dit-elle, s'il n'avoit pas le regard et le sourire si doux » En effet, Hippolyte avoit la stature d'Hercule, la tête d'Antinoüs; et après avoir dansé deux contre-danses avec lui, rencontré plus d'une fois ses yeux, Laure pensa qu'une femme pouvoit s'apprivoiser avec cette figure-là. Hippolyte, charmé de Laure, déclara à son oncle qu'il la préféroit à toute autre; et le bon oncle charmé, promit d'aller parler le jour même au vieux marquis d'Alibre. Les paroles furent données, et l'entrevue se fit le lendemain. Mais quelques jours après, le baron d'Olmar, parent et ami du commandeur et d'Hippolyte, vint les trouver un matin pour leur parler sur cette affaire. Après quelques préambules, s'adressant au comte de Valrive: « Mon cher Hippolyte, lui dit-il, vous avez encore la liberté de rompre; au nom du ciel n'épousez

point cette jeune personne : je sais, avec certitude, qu'elle feroit le malheur de votre vie....— Comment donc ! interrompit vivement le commandeur; quoi! malgré sa jeunesse, attaque-t-on sa réputation? — Point du tout, répondit le baron, on convient même qu'elle ne montre pas la moindre disposition à la coquetterie; elle a d'ailleurs d'excellentes qualités : on loue sa franchise, sa générosité, son bon cœur; mais toutes ces vertus sont ternies par un défaut, ou, pour mieux dire, par un vice intolérable, surtout dans une femme; elle est d'une violence, d'un emportement dont on n'a jamais vu d'exemple..... — Bon !..... — Elle a sans cesse de véritables accès de fureur, et alors elle brise, elle jette à la tête tout ce qui se trouve sous sa main. Aucune femme-de-chambre ne peut rester avec elle plus de huit jours; elle ne se contente pas de les gronder, de les injurier, elle les bat..... — Est-il possible? — Oui, mon oncle, reprit froidement Hippolyte, rien n'est plus vrai, je savois tout cela. Germain, qui a questionné les gens de M. d'Alibre,

m'a conté tous ces détails. — Comment diable ! s'écria le commandeur, avec tant de graces, ce charmant petit visage, et cette figure enfantine et mignone, elle est de cette méchanceté-là ? Tu le savois, mon Hippolyte, et tu ne m'en parlois point ! Je ne reconnois pas là ta raison. Mais, mon enfant, il ne faut pas se laisser séduire par un joli minois : sûrement tu ne persisteras point dans le dessein d'épouser un petit dragon qui nous feroit enrager tous ? — Quoi ! mon oncle, reprit Hippolyte, en souriant, c'est vous qui me conseilleriez de rompre avec celle que j'aime, et de renoncer à elle par *poltronerie*, dans la crainte d'être *battu !* — Oh ! j'imagine bien que tu sauras te défendre ; mais vivre avec un tel caractère !..... — Elle n'a que seize ans ; elle perdit sa mère presque en naissant : fille unique, idolâtrée par son père, elle n'a jamais été contrariée ou réprimée ; c'est une enfant gâtée, mais elle est franche, sensible, spirituelle, elle m'aime, nous nous arrangerons fort bien ; laissez-moi faire. — Avec ta douceur, choisir

une femme acariâtre et violente !... — Ne suis-je pas précisément par cette raison le mari qui lui convient ? — Oui ; mais toi ? mais ton bonheur ?.... — Je pense au sien. — On ne rend point heureuse une folle. — Elle se corrigera. — Il faudroit refaire son éducation. — C'est mon projet. — Un mari mentor, instituteur !.... — Pourquoi pas ? Le plus fort qui doit protéger, ne doit-il pas encore instruire, s'il est le moins imparfait ? — Elle voudra de l'amour..... — Tant mieux. — On se moque des leçons d'un amant. — C'est selon la méthode ». Le résultat de cette conversation fut tel qu'Hippolyte le desiroit ; on convint que le contrat de mariage seroit signé le lendemain. Le comte de Valrive épousa Laure deux jours après, et partit presqu'aussitôt avec elle pour une terre qu'il avoit en Picardie, à trente lieues de Paris. Le commandeur, le baron, sa femme et leur fils, jeune enfant de dix ans, furent du voyage. Hippolyte prévint son oncle et son ami, le bon vieux Germain, son valet-de-chambre, et un cocher depuis long-temps à son

service, du plan qu'il avoit formé. Germain étoit un vieillard goguenard qui jouissoit dans la maison de toute la considération que peuvent donner, auprès d'un bon maître, de longs services, une fidélité parfaite et un attachement sans bornes. Il avoit servi le feu comte de Valrive; il étoit depuis trente-cinq ans dans la famille, qu'il regardoit comme la sienne; il savoit par cœur toutes les anecdotes de la vie du père et du grand-père d'Hippolyte; il aimoit surtout à conter tous les traits qui marquoient la faveur dont ils avoient joui à la cour, leurs bons mots, leurs réparties ou nobles ou plaisantes, *à la feue reine*, à Louis XV, à Louis XIV, et même à Louis XIII; car sa mémoire alloit jusque-là; parce qu'il savoit que Louis XIII avoit passé une nuit dans le château de Valrive du temps d'*Onuphre de Valrive, ambassadeur et chevalier de l'ordre*. Il montroit, avec complaisance, le portrait de cet *Onuphre*, affublé d'une énorme perruque rousse, d'une cuirasse, et décoré d'un cordon bleu. C'étoit, disoit Germain *le plus bel*

homme de son temps ; et le portrait, peint comme une enseigne à bière, représentoit la plus roide, la plus sèche et la plus étrange figure. Germain, qui remplissoit les fonctions de valet-de-chambre, de maître-d'hôtel et d'intendant, s'intituloit aussi *concierge du château*, quoiqu'il suivît toujours son maître à Paris ; mais sa femme restoit en Picardie toute l'année. Le premier soin de Germain, en arrivant au château, étoit de visiter l'*appartement du roi* (la chambre où Louis XIII avoit couché) ; il en soignoit avec vénération les vieux meubles : il les faisoit descendre dans la cour, et là il secouoit et il battoit avec une longue houssine, *le fauteuil du roi*, *l'écran du roi*, etc. ; il étaloit une tenture déguenillée *à grands personnages*, et il disoit : Cette tapisserie a plus de cent quarante ans ; ce qui n'étonnoit personne. Germain, chéri de son jeune maître, qu'il avoit élevé, et qu'il adoroit, avoit le droit de rabâcher et de lui conter régulièrement, soir et matin, à-peu-près les mêmes choses avec le même succès. Germain étoit si

heureux quand on l'écoutoit ! Hippolyte étoit si bon ! d'ailleurs, la constance de Germain à répéter les mêmes récits, amusoit Hippolyte ; il rioit fort naturellement, et Germain enchanté, se vantoit avec joie d'avoir le talent de *faire toujours rire monsieur le comte*. Germain qui, avant le mariage du comte, n'avoit pas manqué de questionner sur la future toutes les femmes-de-chambre et tous les domestiques du marquis d'Alibre, fut épouvanté des récits qu'on lui fit des emportemens de Laure ; mais après beaucoup de représentations, il prit son parti sur cette union, qui lui paroissoit si mal assortie ; ensuite, lorsqu'Hippolyte lui communiqua son plan, il en fut dans l'enchantement ; parce qu'il le trouva très-comique, et surtout parce qu'il y jouoit un grand rôle. On n'eut pas besoin de mettre les autres domestiques dans la confidence ; car, à l'exception de deux ou trois, qui n'entroient point dans les appartemens, tous les autres étoient nouveaux.

Laure aimoit son mari à la folie : il étoit charmant pour elle. Les trois pre-

miers jours que l'on passa à la campagne furent un enchantement. Toute la société n'étoit occupée que du soin et du desir de plaire à la jeune comtesse, qui, de son côté, montroit une complaisance pleine de graces, et la gaîté la plus aimable. Bonne, affable, généreuse avec les domestiques, tout le monde l'adoroit. Germain assuroit que les gens de M. d'Alibre l'avoient calomniée ; le commandeur n'en doutoit pas ; Hippolyte, qui l'examinoit mieux, espéroit seulement qu'on avoit exagéré ; quelques légers caprices, et quelques petits traits d'impatience ne déceloient que trop à ses yeux attentifs, un caractère impérieux et bouillant.

Le quatrième jour Hippolyte sortit seul après le dîner, pour aller faire une visite à l'un de ses voisins malade. On pria Laure de jouer de la guittare, elle y consentit ; mais à peine eût-elle commencé qu'une corde cassa ; elle la remit, et au bout d'une minute la corde cassa encore. Laure la remit pour la seconde fois avec assez de sang-froid ; elle reprit sa romance, et au même instant trois cordes se rom-

pirént à-la-fois. Alors Laure ne se possédant plus, arracha toutes les autres, et prenant sa guittare à deux mains, elle en frappa le manche contre la cheminée de marbre, le brisa; et jetant la guittarre sur le parquet, elle se sauva dans sa chambre et laissa tous les spectateurs stupéfaits. Après ce premier exploit, Laure, un peu honteuse resta renfermée plus de quatre heures. Elle ne parut qu'à l'heure du souper; elle avoit l'air boudeur et embarrassé : on ne lui parla de rien, on la traita comme à l'ordinaire, et Laure reprit ses graces et sa bonne humeur.

Le lendemain matin, Laure étant dans son cabinet de toilette avec son mari, s'établit devant son miroir pour se coiffer, en demandant à Justine, l'une de ses femmes, un bonnet de crêpe blanc, avec des plumes bleues, qu'elle n'avoit pas encore mis. Justine apporte le carton; on l'ouvre, et on trouve le joli bonnet mal emballé, tout froissé, et absolument gâté, ainsi que les plumes... Laure rougit, ses yeux s'enflamment... Elle éclate contre la négligence et la maladresse de

Justine ; cette dernière prétend qu'on peut raccommoder le bonnet, Laure le lui arrache des mains, le jette à terre, le foule aux pieds, et Justine qui veut le ramasser reçoit deux soufflets d'une très-jolie petite main, mais qui, très-exercée dans ce genre, savoit déployer, dans ces occasions, autant de force qu'elle avoit de prestesse et *d'à-plomb*. Pendant cette scène, Hippolyte, à quelques pas, répétoit d'un air émerveillé : *Me voilà!.... me voilà!.... c'est moi-même..... me voilà!....* La singularité de ces exclamations suspendant la fureur de Laure, elle interrompit le torrent d'injures dont elle accabloit la pauvre Justine ; elle se retourna pour regarder Hippolyte. Pendant ce mouvement, Justine se sauva ; et le comte, sans quitter sa place, s'écria encore du ton le plus joyeux : *Oui, c'est moi, c'est moi-même!....* — Que voulez-vous donc dire? demanda Laure étonnée. — O ma charmante amie! répondit le comte en se précipitant dans ses bras, il est bien vrai que le ciel nous a faits l'un pour l'autre ; quelle sympathie! quelle

surprenante conformité de caractères !... — Comment ? — Mais oui, je suis tout cela, moi, impatient, colère, furibond, brisant tout... — C'est une plaisanterie ! — Non, repartit le comte d'un ton fort sérieux, c'est la pure vérité. Ecoutez-moi, je ne veux plus rien vous cacher ; vous allez tout savoir. A ces mots, Laure très-émue, garda le silence, et devint fort attentive. Il faut d'abord vous avouer, reprit le comte, que j'ai été très-mal élevé ; mon oncle m'a gâté..... Il m'a donné de bons principes, mais il n'a jamais cherché à réprimer la violence extrême de mon caractère ; au contraire, il disoit, tant mieux, tant mieux, il en sera plus brave. Je battois tous mes petits camarades; j'égratignois, je mordois les grandes personnes... mon oncle répétoit : tant mieux, tant mieux, il aura de l'énergie, et c'est une bonne chose dans un homme. Ce fut ainsi que ma pétulance, n'étant jamais réprimée, s'accrut avec les années, et devint une habitude que je crois incorrigible. Cependant, quand j'épousai ma charmante Laure, mon oncle

me fit faire des réflexions qui me frappèrent beaucoup. Que pensera ta jeune épouse, me dit-il, en découvrant ta violence? Ne sachant pas que ces emportemens peuvent s'allier avec un excellent cœur, elle te regardera comme un monstre, elle te haïra!... Cette idée me fit frémir; elle m'eût rendu capable de me corriger, car je me suis assez contenu pendant quatre jours, pour qu'il ne me soit pas échappé un seul trait d'impatience, ce qui m'a terriblement coûté; mais quand j'ai vu que mon aimable Laure avoit le même défaut, j'ai pensé, avec une joie extrême, qu'elle l'excuseroit en moi; et me voilà débarrassé d'une insupportable inquiétude. — Cela est en effet très-singulier, dit Laure; je vous croyois si doux!... — Oh! non, mon ange, reprit le comte; c'est du feu, c'est du salpêtre qui circule dans mes veines!... — Et moi aussi, le sang me porte à la tête, le cœur me bat, et je ne suis plus maîtresse de moi-même, mais cela ne dure pas. — L'instant d'après il n'y paroît plus. — Et je suis au désespoir d'avoir fait de la pei-

ne. — Moi de même, cela me désole; mais souvent je recommence au bout de deux minutes. — C'est terrible pourtant; il faudra tâcher de nous corriger. — Cela nous donneroit tant de peine ! Dès que nous aurons de l'indulgence l'un pour l'autre, restons comme nous sommes; nous ferons à nous deux un tapage épouvantable, mais les raccommodemens seront délicieux !..... — *Les raccommodemens !* comment donc, Hippolyte, vous pensez que vous vous mettrez en colère contre moi ? — Chère amie, vous savez que c'est un mouvement indépendant du cœur et de la raison; quand le sang porte à la tête, on est capable de tout : mais l'accès passé, je serai à vos pieds, vous n'en doutez pas. En disant ces paroles, il baisoit les mains de Laure, et feignoit de ne pas remarquer la tristesse que cette confidence lui causoit : il lui dit les choses les plus aimables et les plus gaies ; mais Laure interdite resta sérieuse et pensive.

Le soir à souper, on servit un ambigu comme à l'ordinaire : Hippolyte tira le plat de rôti pour le couper, et voyant

qu'il n'étoit pas assez cuit : Comment ! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre, comment ! encore ! exactement comme hier... Qu'on m'appelle le cuisinier !... — Calmez-vous, mon ami, dit Laure d'une voix tremblante. — Oui, je me calmerai, quand j'aurai donné cent coups de bâton au gargottier qui nous sert ainsi... Qu'on l'appelle donc ! entendez-vous ?..... Ici, le commandeur, le baron et sa femme prirent la parole pour modérer le fougueux Hippolyte qui, demandant toujours, à grands cris, le cuisinier, finit par se lever comme un furieux, renversa la table avec tout ce qui étoit dessus, et sortit impétueusement..... Bon Dieu ! s'écria Laure éperdue ; que veut-il faire ?.... — Dieu le sait !.... dit le commandeur d'un ton piteux, quoiqu'il eût toutes les peines du monde à s'empêcher de rire, ainsi que le baron et sa femme... Que va-t-il faire ? répétoit Laure en pleurant ; si nous allions le retrouver !... — Ah ! gardez-vous-en bien, dit le commandeur ; dans ces momens-là, il ne connoît personne... Allons l'attendre dans le salon. En disant

ces paroles, il donna le bras à Laure éplorée, et qui ne pouvoit se soutenir sur ses jambes. Quand on fut dans le salon, Laure se jeta dans un fauteuil, et donna un libre cours à ses pleurs.... Germain survint. Eh bien! Germain, dit Laure, où est-il? que fait-il? — Il est dans la cuisine, répondit Germain; nous avons fait cacher le cuisinier dans la cave, et monsieur le comte, outré de ne pas le trouver, ravage tout dans la cuisine: il a brisé la broche et les fourneaux.... — Brisé la broche? — Ah! mon Dieu! il l'a cassée comme une allumette, rien qu'avec deux doigts, c'est un vrai Samson, quand il est en colère..... — Je vois, dit le commandeur, qu'il faudra nous passer de souper; cela est un peu triste... Dans ce moment, on entendit de loin la voix formidable d'Hippolyte; Laure épouvantée, retrouva des forces pour s'enfuir; elle sortit par une porte dérobée, et fut s'enfermer dans son cabinet; et tandis qu'elle y mouroit de peur, en faisant les plus sérieuses réflexions sur les inconvéniens de la colère, le reste de la société s'amusoit à ses dé-

pens, et félicitoit Hippolyte sur la manière parfaite dont il avoit joué son rôle. On soupa comme on put, et le commandeur qui aimoit la bonne chère, pria son neveu de donner à l'avenir, à sa femme, des leçons d'un autre genre. On laissa Laure réfléchir tout à son aise, jusqu'à onze heures. Alors, Hypolite fut frapper à sa porte, et d'une voix suppliante et bien douce, la conjura d'ouvrir. Elle obéit, et le comte, en entrant, tomba à ses genoux, lui demanda mille pardons d'avoir fait en sa présence une scène si extravagante. Laure obtint la grace du cuisinier; ensuite, rassurée par la tendresse et les caresses d'un mari qu'elle aimoit passionnément, elle osa lui faire un petit sermon. Hippolyte l'écouta avec douceur, et lui répondit en riant : Je me convertirai, quand mon joli prédicateur m'aura prouvé qu'il est possible de vaincre la colère. — Eh bien! je vous *le prouverai*, dit Laure d'un ton ferme. Hippolyte fit un éclat de rire, et parla d'autre chose. A minuit, Laure déclara qu'elle mouroit de faim : Ah! mon Dieu! s'écria

le comté; dans ma folie j'ai jeté tout ce qui étoit dans la cuisine; il n'y a plus rien de cuit; mais je vais chercher du lait ou du fruit. Hippolyte sort, et au bout d'un quart-d'heure Laure entend un train affreux, et reconnoît la voix terrible d'Hippolyte en fureur. Elle recommence à s'effrayer; Hippolyte revient: on a tout mangé, lui dit-il; comme j'avois gâté le premier souper, il en a fallu un second; tout le monde s'est jeté sur ce qui restoit: voilà tout ce que j'ai pu avoir, et il montroit un morceau de pain rassis de fort mauvaise mine. — C'est bon, c'est bon, dit Laure; c'est tout ce qu'il me faut. — Vous aurez du fruit, reprit Hippolyte, j'ai envoyé tous les domestiques en cueillir dans le jardin. — Non, non, dit Laure, ce pain me suffit, il est excellent. Hippolyte protesta qu'il ne souffriroit pas qu'elle se couchât sans manger, au moins deux ou trois bonnes pêches; et il s'agitoit, s'impatientoit de la lenteur des domestiques, les appeloit, crioit à tue-tête, sonnoit toutes les sonnettes, et désoloit la pauvre Laure. Il étoit une

heure et demie lorsqu'on apporta un panier de pêches : Hippolyte gronda et tempêta jusqu'à trois heures du matin. Laure enfin se coucha, excédée de cette orageuse soirée... Telle fut la première leçon donnée par *le mari instituteur*. Le lendemain se passa très-agréablement ; jamais Hippolyte ne parut plus aimable ; et Laure, charmée de sa gaîté, de sa grace, de sa conversation, tantôt instructive et tantôt piquante, se répétoit en secret : Quel dommage qu'avec tant de perfections, il ait *ce défaut !*... elle n'osoit pas dire *ce vilain défaut* : Laure *se respectoit* trop pour parler ainsi.

Le jour suivant, Germain, comme à l'ordinaire, apporta sur les huit heures du matin, aux deux époux, leur déjeûner ; il mit la crême et le café dans de superbes porcelaines de Sèves, dont le commandeur venoit de faire présent à Laure. Cette dernière avoit défendu qu'on s'en servît, dans la crainte qu'on ne les cassât ; et en les voyant sur le plateau que portoit Germain, son premier mouvement fut de gronder avec vio-

lence.... Alors Hippolyte s'avançant vers elle avec des yeux étincelans : Tout ceci, dit-il, s'adresse à moi, car c'est moi qui ai donné l'ordre de vous servir dans ces tasses.... A ces mots, Laure épouvantée, prenant le ton le plus doux : Cher Hippolyte, dit-elle, je l'ignorois, pardonnez..... Hippolyte feignit de ne pas l'entendre ; et paroissant ivre de fureur, il saisit le plateau avec toutes les belles porcelaines, et fut le jeter par la fenêtre...... Laure, pâle, tremblante, et baignée de larmes, tombe à genoux, en élevant ses deux mains jointes vers le terrible Hippolyte, qui, après l'avoir contemplée un instant dans cette attitude suppliante, vole auprès d'elle, la prend dans ses bras, et lui témoigne le plus grand regret de son emportement. Le raccommodement fut, comme il l'avoit annoncé, tendre et délicieux ; et Laure, en l'embrassant mille fois, lui dit : Ah! mon ami, *il faut nous corriger !* — Je le voudrois bien, reprit Hippolyte ; surtout depuis que je vois souffrir de ma brutalité celle que j'aime passionnément. — Mes jolies porcelaines !....

que dira ton oncle, quand il saura cela ?... — Oh ! il est accoutumé aux choses de ce genre; il n'y a pas long-temps que m'emportant un matin contre quelqu'un qui étoit chez lui, je cassai en mille morceaux la plus belle glace de son salon: tu dois concevoir cette folie : n'as-tu pas brisé ta guitare ? — Oui, mais elle ne t'appartenoit pas. Cette réponse valut à Laure un tendre baiser. Au moins, dit-il, je ne te reproche pas cette vivacité. Qui la conçoit mieux que moi ? car outre les extravagances dont je te parle, j'ai cassé dix violons et autant de flûtes... — Bon !... — Mon Dieu oui, si je n'étois pas aussi colère, j'aurois un joli talent d'amateur; mais dès qu'un passage difficile m'arrête, je déchire la musique, je renverse les pupitres, et je mets en pièces les instrumens. — Mais tu es bien plus colère que moi... — Cela est tout simple; les passions des hommes ont toujours plus d'énergie que celles des femmes. Hélas ! si je n'avois que cela à me reprocher.... Ici, le comte fit un soupir, et prit un air sérieux et touché qui fixa l'attention de Laure : —

Quoi donc encore, mon ami? lui demanda-t-elle avec émotion. — Vous imaginez bien, reprit-il, qu'avec ce caractère, j'ai dû me battre plus d'une fois. .... — Ah! mon ami, ne vous battez plus, vous me feriez mourir...—Corrige-moi donc... — Ah! que faut-il faire? — Je l'ignore; et, je te le répète, je ne crois pas que l'on puisse vaincre un tel défaut..... — Pardonnez-moi, on le peut; j'en suis sûre à présent..... — Mais, chère amie, ce matin encore, ne vous êtes-vous pas emportée contre Germain? — Cela ne m'arrivera plus, non, jamais. — Je n'ai assurément pas le droit de m'en étonner: pauvre bon vieux Germain!.... n'avez-vous pas remarqué qu'il a un œil un peu éraillé? Eh bien! c'est un coup d'ongle que je lui donnai dans mon enfance.—Oh! c'est affreux!..... — Ce qui l'est davantage, c'est que dans un mouvement frénétique, j'ai eu l'horrible malheur de lui casser le bras, il y a trois mois..... — Juste ciel!... — Et cependant je l'aime, je l'aime...... comme on chérit un bon père...... — Casser le bras!...... Après ce détestable em-

portement, je voulois me tuer; mon oncle qui étoit présent, m'arracha mon épée... — Grand Dieu! vous me faites frémir!... Il est vrai, mon cher Hippolyte, je suis très-violente, cependant je n'ai jamais fait une action qui ressemble à cela. — Songez donc, chère amie, à l'extrême différence de nos forces physiques! quand je suis dans ces accès de colère, je fais souvent le plus grand mal sans en avoir le dessein. Croiriez-vous donc que j'eusse le projet de casser le bras de ce respectable vieillard? Je ne voulois que le chasser de ma chambre; je le pris par le bras, et la rage qui me possédoit doublant ma force ordinaire, qui naturellement est peu commune, je lui serrai le bras d'une manière si violente que...... — Arrêtez, s'écria Laure en pâlissant, arrêtez, ce récit me fait un mal!......

Cet entretien fut interrompu par la baronne, qui venoit proposer une promenade à pied dans le parc. Laure fut rêveuse toute la journée. Après le dîner, on convint qu'on iroit se promener en voiture à six heures du soir; mais le co-

cher prévenu du rôle qu'il devoit jouer, sortit à cinq heures, et ne rentra qu'à sept. On l'attendoit ; le comte montra la plus vive impatience, brusqua tout le monde, et Laure vit avec terreur qu'un grand orage se préparoit. Enfin, à sept heures et demie, on vient dire que la calèche attelée est dans la cour. Mon Hippolyte, dit tout bas en tremblant la craintive Laure ; j'espère que vous ne gronderez pas ? Hippolyte ne répondit que par un regard foudroyant. Laure fut atterée et n'osa rien dire de plus. On descend dans la cour ; lorsqu'on fut près de la calèche, Hippolyte qui donnoit le bras à la baronne, la quitte brusquement ; et s'avançant vers le cocher, lui demande, d'un air menaçant, pourquoi il n'est pas venu, suivant ses ordres, à six heures ; le cocher, d'un ton insolent, fait une réponse impertinente : Laure frissonne, et prévoit une catastrophe terrible : en effet, Hippolyte s'élance sur le siège du cocher, le prend dans ses bras, l'enlève, descend de la voiture avec ce fardeau, l'emporte et disparoît. Laure s'écrie : *Ne*

le tuez pas !... et tombe presqu'évanouie dans les bras du commandeur. Bon Dieu ! dit le baron, il le porte du côté de la Pièce d'eau, il va le noyer,... courons après lui.... On pose Laure sur les marches de l'escalier ; la baronne la soutient dans ses bras ; et le commandeur et le baron se précipitent sur les traces d'Hippolyte. Au bout d'une demi-heure, le commandeur revint rassurer Laure, en lui disant qu'il a eu le bonheur d'arracher le cocher sain et sauf des mains de son neveu. Laure remonte chez elle, et on lui dit qu'Hippolyte est malade et dans son lit. Vivement alarmée, elle vole près de lui, et le trouve dans un état qui lui paroît très-inquiétant. Ces maudits emportemens finiront par me tuer, lui dit-il d'une voix languissante ; je n'en puis plus, j'ai sûrement de la fièvre... — Mon ami, dit Laure, on est souvent malade après un violent accès de colère ; je l'ai plus d'une fois éprouvé... Je ne m'en inquiétois point ; mais quand c'est toi que ce défaut fait souffrir, ah ! qu'il me paroît terrible et dangereux !... Mon Hip-

polyte, tu m'as dit que tu te corrigerois, si je t'en donnois l'exemple ; veux-tu prendre cet engagement? —J'y consens, répondit négligemment Hippolyte.—Tu ne crois pas que je puisse me corriger, n'est-ce pas ? —A dire le vrai, j'en doute un peu. — Eh bien! tu verras. — Ah! ma chère amie, je le desire bien vivement; quand je songe que tu deviendras mère, et que nos colères pourroient nous coûter un enfant. — Ah! grand Dieu, cette idée m'arrache le cœur! — Elle ne m'est venue que ce soir. — Oui, je jure, je proteste que je saurai me vaincre. —Tu me persuades et tu me ranimes. Laure, écoute, je ne veux point être indigne de toi. Je te le dis sans détour; je sens que si je ne t'avois pas vu ce défaut, j'aurois su le surmonter. — Je ne l'ai plus. — Étonnante créature! ce courage est sublime, je l'imiterai. — Ah! je brûle de trouver l'occasion de te prouver que je puis avoir cet empire sur moi-même. — Et moi, je te promets de ne pas avoir un seul emportement tant que je ne t'en verrai point. Mais j'avoue que si tu te mets en

4

colère, je perdrai tout mon courage; je me dirai : la sympathie entre nous est si parfaite, qu'il ne m'est pas possible d'espérer de triompher d'un défaut qu'elle ne peut vaincre. — Ainsi donc, si je me surmonte ?... — Alors je penserai que je puis, que je dois avoir la même force. — Tu m'enchantes, s'écria Laure : mon ami, nous voilà corrigés. Laure parloit de bonne foi; car elle prit la plus ferme résolution de devenir aussi douce, aussi patiente qu'elle avoit été violente jusqu'alors. La frayeur mortelle que lui causoit Hippolyte, la tendresse qu'elle avoit pour lui, l'amour-propre, la raison, tout se réunissoit pour l'affermir dans ce généreux dessein. Le lendemain matin, les deux domestiques de Laure, ses femmes-de-chambre et le cuisinier, épouvantés de la turbulence et des emportemens de leurs jeunes maîtres, demandèrent leur congé, et partirent tous à-la-fois. Cet événement fit encore faire d'utiles réflexions à la comtesse, d'autant plus que les femmes-de-chambre, bien élégantes et bien adroites, furent rempla-

nées par deux grosses paysannes picardes aussi gauches que niaises, et les habits de livrée furent endossés par deux garçons de charrue, d'une balourdise peu commune. Une servante de basse-cour se chargea de faire la cuisine. Le commandeur, le baron et sa femme qui partoient pour Paris, et qui ne devoient revenir que dans six semaines, se chargèrent d'amener des domestiques de meilleur air, et surtout une femme-de-chambre qui sût *coiffer parfaitement*. Avant de partir, le commandeur eut un long entretien avec Laure; il lui parla des emportemens de son neveu. Vous seule, ma chère nièce, lui dit-il, pourrez le corriger: il vous adore; tout vous sera possible. Songez aux affreux inconvéniens de ce vice; songez que votre mari ira dorénavant tous les ans à son régiment, où il ne manque jamais d'avoir des querelles qui produisent régulièrement deux ou trois duels chaque printemps...—Bon Dieu!.. — Tout autant. A la fin, il se fera tuer. — Ah! mon cher oncle, soyez sûr que je vais tout faire, tout tenter pour

adoucir son caractère, et que pour y parvenir je réformerai le mien... — Quelle gloire pour vous, ma chère nièce, si vous réussissez, comme je n'en doute pas! Par quel lien puissant d'estime et de reconnoissance vous l'enchaînerez à jamais, et comme vous serez chérie de sa famille et de ses amis!..... Après cette conversation, le commandeur embrassa tendrement sa nièce, et partit pour Paris, très-persuadé que la méthode d'éducation d'Hippolyte étoit bonne.

Voilà donc nos deux jeunes époux tête-à-tête dans leur château, avec des gens nouveaux, bien novices et bien bêtes, qui mirent leur naissante patience à de dures épreuves. On trouva les premiers dîners si mauvais, que l'on ne prit, pour toute nourriture, que du laitage et des fruits; mais on fut d'une tranquillité parfaite. On se regardoit, on sourioit; l'*émulation* donnoit un charme inexprimable à la modération: combien elle a de douceur, quand c'est l'amour qui l'inspire! quelle couronne peut valoir la louange et l'admiration de ce qu'on aime? Hippolyte

observa qu'il seroit bien injuste de se fâcher contre une cuisinière qui ne savoit pas faire la cuisine; Laure applaudit à la justesse de cette réflexion; Germain seul gémissoit sur la mauvaise chère, et sincèrement; car au fond de l'ame il n'approuvoit point du tout cette espèce de leçon: en qualité de maître-d'hôtel, il se trouvoit humilié d'apporter des plats d'aussi mauvaise mine; il les posoit sur la table d'un air de dédain; et depuis le renvoi du cuisinier il avoit, contre son ordinaire, une humeur assez marquée. On avisa cependant aux moyens d'instruire un peu la cuisinière; Hippolyte conta que feue sa mère en avoit formé une avec le livre intitulé *la Cuisinière Bourgeoise*. Laure demande avec empressement ce livre; on le trouve *par hasard* dans la bibliothèque: Laure est enchantée, et le livre à la main, elle descend (pour la première fois de sa vie) dans une cuisine, elle commande plusieurs ragoûts qu'elle fait exécuter sous ses yeux; ensuite elle remonte triomphante, et elle dit à Hippolyte: *Tu auras un bon dîner!*

En effet, le dîner parut avec éclat; il fut dévoré avec autant d'appétit que de gaîté; on jeûnoit depuis quatre jours, et l'on devoit aux soins de Laure cet excellent repas!..... Depuis cette époque Laure, devenue par nécessité une bonne ménagère, ne manqua point de descendre chaque matin dans la cuisine, pour présider quelques momens au dîner, et pour commander celui du lendemain.

A l'égard des deux villageoises picardes, transformées subitement en femmes-de-chambre, elles furent d'autant plus gauches les premiers jours, qu'elles joignoient à leur ignorance une horrible frayeur de leur jeune maîtresse, dont on leur aviot fait le portrait le moins rassurant. Dès qu'elles s'apercevoient qu'elles avoient manqué à quelque chose, elles pâlissoient, tressailloient, ou bien elles se sauvoient à toutes jambes, et communément alors, elles alloient se cacher de manière qu'il falloit s'en passer pendant des heures entières. Hippolyte, qui se trouvoit toujours à la toilette de Laure, ne manquoit pas de la louer à toute mi-

nute sur sa *patience incompréhensible*; et après l'avoir enivrée d'éloges et de caresses, il la faisoit rire aux éclats par ses plaisanteries sur la gaucherie de leurs gens ; de sorte que Laure se fit un véritable amusement de tout ce qui auroit excité sa fureur peu de temps auparavant. Laure, à la vérité, regretta d'abord beaucoup mademoiselle Justine qui coiffoit si bien ; mais Hippolyte, la trouvant tout aussi jolie sans frisure et sans parure, elle finit par convenir qu'il est infiniment plus commode et plus raisonnable, lorsqu'on vit à la campagne, d'abréger les toilettes autant qu'il est possible. Hippolyte lui fit aussi sentir, avec adresse, à propos de la terreur qu'elle inspiroit aux deux Picardes, Perrette et Madeleine, combien il étoit fâcheux de se faire une telle réputation. Les deux nouveaux domestiques, ajouta le comte, me montrent encore plus d'effroi ; car la colère d'un homme de ma force et de ma taille, est bien plus redoutable que celle d'une jolie femme de seize ans. — Ah ! pour cela, oui, dit naïvement Laure. —

Mais, reprit le comte, je me fais un plaisir de les apprivoiser et de les surprendre par une douceur qui, en vérité, ne me coûte presque plus rien à présent. — Et moi aussi, répliqua Laure, je jouis de l'étonnement de Perrette et de Madeleine : ces pauvres filles, elles ont l'air si touchées quand je leur parle avec bonté... Hier, Madeleine fut prête à s'évanouir, parce qu'elle laissa tomber ma boîte à poudre ; jugez de sa surprise, lorsqu'au lieu de la gronder, je l'embrassai ! Elle avoit les larmes aux yeux ; et moi-même, je t'assure, j'en fus attendrie.... — Bonne et charmante Laure ! dit Hippolyte avec émotion, en l'embrassant.... — Ah ! mon ami, reprit Laure, je veux que tout le monde dise *que je suis bonne ;* je veux honorer le nom chéri que je porte ; celle que tu aimes doit être estimée !.... — Et moi, dit Hippolyte, animé par ton exemple, corrigé par l'amour, je dirai avec fierté, avec orgueil : j'étois bizarre, capricieux, extravagant ; j'adorai Laure, et je devins digne d'elle ! Oh ! comme je jouirai de la paix, de la vertu, de la

gloire ; je te devrai ces biens inestimables ! je te devrai le bonheur, et tu m'auras donné le caractère qui peut seul le rendre durable !

Après ce doux entretien, la bonté devint de l'enthousiasme dans le cœur de Laure. Le soir, en se couchant, elle fut, non-seulement indulgente, mais caressante pour Perrette et Madeleine; elle les combla de présens : ces deux filles transportées de joie et de reconnoissance, n'étant plus effrayées, ni même craintives, devinrent zélées, attentives ; Laure fut bientôt servie dans la perfection ; et au bout de quinze jours, elle déclara qu'elle s'attachoit à ces deux femmes-de-chambre, qu'elle aimoit d'autant plus qu'elle les avoit formées ; elle déclara qu'elle vouloit les garder, et elle écrivit au commandeur pour le prier de n'en point amener d'autres.

Les six semaines de tête-à-tête s'écoulèrent délicieusement : chacun jouissoit du plaisir de penser qu'il avoit eu l'art et le bonheur de corriger et de perfectionner l'objet d'un sentiment passionné ;

chacun s'applaudissoit de son ouvrage. De longues promenades, des entretiens pleins de charmes, des lectures agréables et la musique, remplissoient tous leurs momens; les journées passoient avec une magique rapidité !.... Union ravissante, où le devoir, confondu avec le sentiment, fait une vertu de l'amour, où la gloire devient le prix du bonheur ! Union si rare, mais céleste, qui donne le droit de s'enorgueillir de sa félicité, et de compter sur l'admiration publique en se livrant au penchant de son cœur !.... Ah ! ne méprisons pas le monde, il est frivole, il est léger ; mais c'est lui cependant qui dit aux époux : *Soyez fidèles, soyez heureux, vous jouirez de ma vénération et de mes hommages ;* et ce langage n'est point trompeur : le monde, à cet égard, tient tout ce qu'il promet.

Enfin, le commandeur revint de Paris avec cinq ou six personnes. Quelle fut la joie d'Hippolyte, en lui contant tous les détails de *la conversion* de l'aimable Laure ! Avec quelle fierté Laure dit au commandeur : *Hippolyte est corrigé*,

Hippolyte est un ange!.... Le commandeur serra Laure dans ses bras: c'est vous, ma chère enfant, lui dit-il, c'est vous qui êtes un ange! et Laure pleuroit de joie en recevant les tendres embrassemens de son vertueux oncle. — Sais-tu, ma chère amie, dit le comte à sa femme, que tout le monde te trouve embellie? — Ah! que je voudrois l'être à tes yeux!.... — C'est une chose singulière; mais il est certain que depuis que tu n'as plus d'impatiences, tu es infiniment plus jolie. — Réellement? — Ah! cela est certain : la colère gonfle les traits, enlumine le teint, rend les yeux hagards, et doit, à la longue, altérer la physionomie : la tienne est si charmante! la douceur te sied si bien! elle rend ton visage véritablement angélique!

Tous ces discours fortifioient, enflammoient Laure, et la mettoient à l'abri de toute rechute.

Laure, devenue solidement bien douce, bien égale, et, par conséquent, charmante, partit avec son mari, sur la fin de l'automne, pour retourner à Paris, après avoir passé six mois à la campagne.

On l'a déjà dit, Laure n'étoit point coquette; elle aimoit, elle étoit sensible et spirituelle; son mari, sans que jamais elle s'aperçût de ce dessein, ne négligeoit aucun moyen de former son cœur et sa raison, soit par la lecture et la conversation, soit par l'exemple; il choisit, avec soin, toutes ses liaisons, et ne l'entoura que de femmes plus âgées qu'elle, et d'une excellente réputation. Laure se conduisit avec une décence et une pureté irréprochables; mais sa jeunesse et son inexpérience avoient grand besoin d'une bonne leçon d'ordre et d'économie, elle la reçut. Ne comptant point, ne marchandant jamais, n'arrêtant aucun mémoire, ayant beaucoup de fantaisies, elle fut bien surprise et bien effrayée, lorsqu'au bout de trois mois, elle se trouva pour quinze mille francs de dettes. Comment annoncer à Hippolyte une telle folie? Elle connoissoit toute la générosité d'Hippolyte, mais elle sentoit qu'il seroit justement irrité d'une semblable extravagance; et comment supporteroit-elle le mécontentement d'Hippolyte? Ah! pour

une ame généreuse, qu'il est puissant l'empire de la douceur et de l'indulgence! comme le cœur s'enchaîne et s'assujettit aux volontés d'un objet qu'on aime et qui nous admire! quelle crainte on éprouve d'altérer son estime! quand on n'a jamais vu dans ses yeux que l'expression de la tendresse, quelle idée terrible on se fait d'un regard sévère !..... Époux et mères! quel tort vous vous faites en prodiguant les sermons! en multipliant les marques d'improbation, vous blasez sur le malheur de vous déplaire !.....

Cependant Laure, malgré ses craintes, se décida courageusement à tout avouer à son mari; elle aima mieux le fâcher que le tromper. Elle fut un matin le trouver dans son cabinet; et bien rouge, bien tremblante, elle fit sa confession avec une entière sincérité. — En vérité, s'écria le comte quand elle eut fini de parler, c'est unique: la nature en nous formant nous a jetés dans le même moule; c'est unique! c'est unique !..... et à chaque exclamation il embrassoit Laure avec transport. Laure, très-agréablement surprise de toutes

ces manières, le regardoit fixement en le questionnant. — Oui, reprit le comte, c'est une chose véritablement unique ! tu as fait en trois mois quinze mille francs de dettes, et j'ai découvert ce matin que je dois à-peu-près la même somme à mon tailleur, à mon cordonnier, à mon bijoutier, et cela vient sur tout de ma négligence à payer; à examiner les mémoires : quand on ne les reçoit qu'en masse, on n'y connoît plus rien, on est friponné sur les prix, et même sur la quantité. — Tiens, regarde ce mémoire de gilets, crois-tu que j'en aie eu cette énorme quantité? — Ah! c'est impossible! C'est comme ma marchande de modes, qui me porte en compte mille chiffons que je n'ai jamais eus, j'en suis sûre. — Ce n'est pas tout, le cuisinier vient de m'apporter son livre, et le total, pour trois mois, se monte à neuf mille francs. — Quelle folie! — C'est un fait. Pendant le temps que tu formois notre cuisinière de Valrive, tu as appris le prix des comestibles. Par plaisir jette les yeux sur ce livre. Tiens regarde ces articles : qu'en penses-tu? — Ah! quel

fripon ! s'écria Laure en parcourant le livre, qui étoit en effet bien extravagant, car Hippolyte l'avoit composé. — Il faut renvoyer ce coquin-là, dit Laure. — Mon amie, répondit le comte, ce seroit une chose inutile ; ils sont tous comme cela quand on n'examine pas chaque jour leurs mémoires. — Eh bien ! je m'en charge : ne l'ai-je pas fait à Valrive ? — Oui, mais la dissipation de Paris !.... — Elle n'auroit pas dû m'en empêcher ; je reconnois mon tort, je veux le réparer. — Écoute, chère amie ; sans parler du cuisinier, nous avons dépensé tous deux trente mille francs en trois mois ; à moins d'une prompte et stricte économie, il est impossible que nous puissions payer ces dettes ; et en continuant ce train de vie, nous serions ruinés en peu d'années ; mais je ne puis exiger de toi des choses que je serois incapable de faire. Je suis dépensier, je suis paresseux, j'achète tout ce qui me plaît, sans marchander, sans y regarder ; je prends tout à crédit ; je ne demande jamais les mémoires, et c'est ainsi que l'on se ruine. Comme

le ciel a pris plaisir à nous donner les mêmes vertus, les mêmes sentimens et les mêmes défauts, tel est aussi mon caractère. Nous n'avons dans ce moment qu'un parti à prendre; c'est de vendre nos chevaux et nos voitures, et d'aller passer deux ans de suite à Valrive: qu'en penses-tu? — Cher Hippolyte, aimes-tu mieux vivre à la campagne? — Avec toi je serai toujours heureux: mais passer à la campagne six ou sept mois, et le reste de l'année à Paris, voilà quel seroit mon goût. — Eh bien! mon ami, il faut que cela soit ainsi. Je compterai tous les jours avec le cuisinier; je ne ferai plus de dettes..... — Bon! dit Hippolyte en riant, tu sauras te refuser mille fantaisies, et n'achèteras qu'en payant?..... — Je t'en donne ma parole. — Allons donc, c'est impossible! — *Impossible!* d'acquérir de la raison? — On ne refond pas comme cela son caractère. — Et ne nous sommes-nous pas corrigés de la colère? — Oh! cela est bien différent; ce défaut avoit de si funestes conséquences!..... — Et se ruiner, ruiner ses enfans?..... — Nous ne nous

ruinerons point en vivant dans nos terres, là tu te charges de la dépense ; là on n'a rien à faire, et on ne trouve ni tailleur, ni marchande de modes, ni bijoutier. —Hippolyte, ne comptes-tu plus sur ma parole ? — Ah ! je sais que tu peux tout ce que tu veux ; c'est un grand avantage que tu as sur moi. Tu m'as guéri de mes emportemens, mais je te déclare que tu ne me donneras jamais de l'ordre : cela est si mortellement ennuyeux !..... —Je compterai pour toi.—Parles-tu sérieusement ?— Je me charge de tous les achats.—Tu serois capable.....—De tout, pour te montrer comme je t'aime. — Mon incomparable amie !..... à ton âge ! Eh bien ! Je me mets sous ta tutelle ; et comme je dois reconnoître une telle perfection de sentimens et de conduite, je prends l'engagement solennel de renonçer à toute espèce de fantaisies. Tu m'achèteras ce que tu jugeras nécessaire, je ne m'en mêlerai point : tu commanderas, et tu paieras.

Cet accord fait, Laure, comblée de gloire et de joie, prit dès le jour même

les rênes du gouvernement ; et devenue souveraine dans sa maison, elle s'y plut davantage : cet empire est d'autant plus doux, qu'il n'est point une usurpation, la nature le donne aux femmes : elles n'ont de dignité et de véritable considération chez elles, que lorsqu'elles y règnent, c'est-à-dire lorsque tout s'y fait sous leur surveillance et par leurs ordres.

Ce fut ainsi que Laure, perfectionnée par les soins ingénieux de son mari, se corrigea de tous les défauts, et devint le modèle des femmes de son âge et les délices de sa famille. Un père, une mère ont sans doute un grand intérêt à perfectionner le caractère de leur fille, mais ils travaillent pour un autre, et l'*instituteur* de Laure formoit son élève pour lui-même. Faut-il donc s'étonner de tout ce que fit Hippolyte ? et n'est-il pas beaucoup plus surprenant que tant de maris soient assez insensés pour corrompre leurs femmes, en leur laissant former des liaisons dangereuses, en affoiblissant par leurs actions, par leurs discours, et souvent par leurs dérisions, tous les prin-

cipes qu'elles ont reçues? Une mère ne peut en général que commencer l'éducation de sa fille ; c'est le mari qu'elle lui donne qui la finit, et qui par conséquent la perfectionne ou la gâte.

Un événement passionnément desiré acheva de mûrir le caractère de Laure et d'affermir ses vertus ; elle devint mère : et quelle est la jeune personne bien née qu'un tel titre ne rend pas et plus raisonnable et meilleure? Laure nourrit son enfant, et durant tout ce temps vécut à la campagne ; elle ne revint à Paris qu'après dix-huit mois d'absence : elle étoit mariée depuis trois ans.

Un matin en rentrant chez elle (Hippolyte étoit à Versailles), on lui dit que l'abbé Durand l'attendoit dans son salon ; c'étoit un vénérable ecclésiastique qui avoit été précepteur d'Hippolyte. Comme il habitoit la province depuis dix ans, Laure ne l'avoit jamais vu, mais elle avoit plus d'une fois entendu parler de lui ; elle savoit qu'Hippolyte le révéroit et l'aimoit, et c'en étoit assez pour le bien recevoir. L'abbé fut accueilli de la

manière la plus aimable; il conta qu'une petite succession l'attiroit à Paris; qu'il étoit parti inopinément sans avoir pu prévenir de son arrivée. Il parla avec sensibilité d'Hippolyte, auquel il avoit enseigné le latin pendant douze ans. — Ah! monsieur, dit Laure, combien vous le trouverez changé à son avantage! — Il peut avoir acquis de l'instruction, mais son cœur ne sauroit être plus généreux et plus tendre. — Oui, mais son caractère est devenu parfait. — Il en avoit un si aimable!..... — Assurément, et jugez de ce qu'il doit être maintenant; il a de l'ordre, de l'économie, il n'est plus du tout paresseux, et loin d'être colère, emporté comme vous l'avez vu, il est d'une douceur angélique. A ces mots la physionomie de l'abbé exprima la plus grande surprise. Laure se mit à rire. Je conçois votre étonnement, lui dit-elle: cependant je n'exagère pas; Hippolyte est devenu le plus patient des hommes..... — Mais, madame, reprit l'abbé, qui donc a pu vous dire qu'il a été *emporté*? c'est une indigne calomnie.... — Mon cher abbé,

c'est lui-même qui m'a tout avoué......
— Hippolyte violent, déraisonnable! non, madame, jamais; il a reçu de la nature le caractère le plus doux, le plus égal. J'ai passé quinze ans avec lui, et je n'ai jamais vu ce charmant caractère se démentir un moment. — Quoi! dans son enfance il n'égratignoit pas, il ne mordoit pas ses camarades! dans sa première jeunesse il n'avoit pas de violens accès de fureur! — Lui! des accès de fureur!... Mais de grace, madame, qui a pu vous faire de tels contes?.... A cette question, Laure, à son tour saisie d'étonnement, fut un instant sans répondre; ensuite elle s'écria: Bon Dieu! comme il m'a trompée!..... il a toujours été parfait; ah! comme il m'a trompée!..... L'abbé, confondu de cette exclamation, commençoit à croire que Laure avoit un grain de folie, lorsque la porte s'ouvrit, et le comte parut. Les bras ouverts il courut vers l'abbé et l'embrassa tendrement. — Nous parlons de toi, dit Laure; il me contoit toutes les méchancetés de ton enfance...: Le comte rougit comme un coupable; il

étoit véritablement embarrassé : il ne s'attendoit pas à cette brusque découverte de ses stratagêmes ; il n'avoit pu prévoir l'arrivée de l'indiscret abbé, qu'il croyoit fixé pour toujours au fond de la Touraine. — Monstre ! dit Laure en souriant et en se jetant au cou de son mari, comme tu t'es moqué de moi !... crois-tu que je puisse te pardonner ?.... — Mon adorable Laure !.... — Je te croyois mon disciple, et c'est moi qui suis ton élève ! — Oui, l'élève de l'amour !..... — J'ai découvert ton secret, cependant sois tranquille ; je n'ai plus besoin de te craindre ! J'étois flattée, je l'avoue, d'avoir réformé ton caractère ; tu ne me dois rien, mais je te dois tout, et j'aime mieux t'admirer que m'applaudir.

L'APOSTASIE,

OU

LA DÉVOTE.

L'APOSTASIE,

OU

OU LA DÉVOTE.

Non loin du fort de l'Ecluse, sur la route de Lyon à Genève, le jeune et malheureux Delrive, assis tristement sur la pointe d'un rocher, considéroit, d'un air farouche, les cieux parsemés d'étoilles; un torrent impétueux se précipitant avec fracas du sommet des montagnes dans les ondes écumantes du Rhône, formoit à ses côtés cette espèce de cascade que les gens du pays appellent *la chute de l'abîme*. L'air étoit serein et la nuit calme.... Delrive, après un long silence, poussant un profond soupir, jette un œil égaré sur les objets qui l'environnent: « Oui, dit-il, un gouffre est sous mes pieds, et l'enfer est dans mon cœur!.... Cependant nul remords encore ne me poursuit; mais j'ai vu tant d'excès, tant

4

de crimes ! j'ai connu toute la perversité de la race humaine, et j'ai cessé de croire à l'existence d'un Être suprême...... Ils ont raison, ces philosophes dont j'ai si long-temps détesté les maximes, ils ont raison !..... Nulle Providence ne régit ce malheureux univers. Le hasard a tout formé !.... Tout périt avec nous, vivons donc pour jouir.... Je ne répandrai point le sang, ma nature y répugne ; mais je ne combattrai plus mes passions, je surmonterai de tristes préjugés, j'étoufferai de vains scrupules..... Ouvrage fantastique d'une imagination exaltée et d'une ame craintive; imposante, mais trompeuse idole des dupes et des victimes de tous les siècles, ô vertu ! (toi que j'adorai !...) je me dégage de tes fers, je t'abjure !....».

En prononçant ces blasphêmes du désespoir, l'infortuné Delrive répandoit un déluge de pleurs.... Tout-à-coup, ses larmes s'arrêtèrent.... il fixa ses regards sur *la chute de l'abîme.* Les rayons de la lune, réfléchis sur les eaux du torrent, formoient des lames brillantes et de longs

sillons de lumière qui, se prolongeant jusqu'à l'entrée du gouffre, sembloient en éclairer toute la profondeur. Delrive tressaille !.... Cet abîme affreux, dit-il, pourroit être pour moi, dans un instant, l'asyle impénétrable de la mort !.... Que m'offre désormais la vie ?.... J'ai tout perdu, tout, jusqu'à l'espérance ! .... Ces souvenirs désolans qui déchirent mon cœur, s'effaceront pour jamais dans cette onde salutaire, je cesserai de souffrir !.... Le néant est le seul refuge du malheur sans ressource.... Le néant !.... A ces mots il frémit, un mouvement machinal, indépendant de sa volonté, lui fait lever les yeux vers le ciel.... Tout ce qui l'entoure semble être en accord avec lui ; cette onde agitée qui bouillonne, ces flots tumultueux qui se précipitent avec impétuosité, ces rochers menaçans sur le bord des abîmes, ces montagnes escarpées, ce bruit, cette confusion, ce désordre lui présentent un tableau frappant du trouble affreux de son cœur...., Mais, en détachant ses regards de la terre, en les portant vers les cieux, il retrouve la

céleste image de la paix; là, tout est calme, immuable, harmonieux.... Il s'étonne, comme s'il voyoit pour la première fois ce ravissant spectacle; son ame flétrie se relève malgré lui, sa bouche murmure encore, mais sa conscience dément ses discours, et ses pleurs recommencent à couler.... O pouvoir de l'habitude, s'écrie-t-il; pouvoir inconcevable des préjugés inspirés dès l'enfance!... En disant ces paroles, il se lève précipitamment, descend du rocher, et continue sa route.

Delrive se rendit à Lausanne, où il arriva sur la fin du printemps de l'année 1793.... Il se mit en pension dans une maison où logeoit aussi un autre émigré françois; c'étoit un vieillard, parent de feu son père. M. d'Orselin (c'est le nom du vieillard) étoit un homme d'esprit qui avoit adopté, avant la révolution, tous les principes philosophiques, et qui les abhorroit depuis trois ans, car il avoit perdu cent mille livres de rente, une superbe terre, et une maison charmante à Paris. Cependant, le respect humain et l'habitude l'empêchoient de se rétracter

entièrement; d'ailleurs, se jeter dans la dévotion, est un parti bien violent pour un vieux épicurien. M. d'Orselin, avec une incrédulité très-ébranlée, par conséquent avec des remords importuns et beaucoup d'idées noires, n'avoit pas assez de courage pour abjurer la philosophie avec franchise et publiquement. Il ne soutenoit plus *qu'une société d'athées pourroit paisiblement subsister, parce que l'athée, dans son erreur, conserve sa raison qui lui coupe les griffes* (a); il ne disoit plus que *le néant a du bon*, *et que d'habiles gens prétendent que nous en tâterons* (b). Il ne louoit plus le suicide; il n'admiroit plus *le courage qui triomphe de l'instinct qui nous attache à la vie, et qui nous fait sortir d'une maison mal bâtie qu'on désespère de raccommoder* (c). Il ne prétendoit plus *que les reproches qu'on faisoit aux philosophes, ressembloient à ceux*

(a) Volt. Dict. philos. mot *Athée.*

(b) Lettres de Voltaire.

(c) *Ibid.*

que le loup faisoit à l'agneau (a). Sans rien changer à ses mœurs, il avoit pris un langage un peu différent. D'athée il étoit devenu sceptique, c'est toujours une sorte de conversion. Il s'étoit beaucoup moqué, jadis, de l'éducation religieuse que l'on avoit donnée à Delrive; il vit avec plaisir que Delrive n'étoit plus le même; quoique détaché de la philosophie, cependant, par un reste d'habitude, il regardoit ce changement comme une espèce de victoire, et il en aima mieux Delrive. M. d'Orselin étoit excessivement égoïste, et par conséquent avare, depuis qu'il ne possédoit plus une fortune immense. Ne pouvant plus briller par le faste, il affectoit une grande pauvreté; il avoit un logement commode, mais très-modeste, et pour tout domestique une jeune servante. L'ennui et un intérêt secret lui donnèrent le desir de s'attacher Delrive qui, seul, et ayant apporté quelqu'argent, ne pouvoit pas lui être fort à charge. Il lui offrit une cham-

(a) Lettres de Voltaire.

bre à côté de la sienne. Delrive âgé de vingt-six ans, rempli d'esprit, d'une figure charmante, et ayant reçu la plus parfaite éducation, étoit pour tout le monde une société agréable, et surtout pour un vieillard accablé de regrets, d'inquiétudes et d'infirmités. Il invitoit tous les jours Delrive à déjeûner; et un matin, le questionnant plus vivement qu'à l'ordinaire sur sa profonde mélancolie, Delrive consentit enfin à lui conter son histoire, ce qu'il fit à peu-près dans ces termes:

« Vous quittâtes la France dès la seconde année de la révolution. Mon père, alors, se retira en province; je l'y suivis, et lorsque la guerre se déclara, je partis pour les armées. J'y restai jusqu'au mois de février 1793. A cette époque j'eus un congé; j'allai passer quinze jours avec mon père. Ensuite, par son ordre, je fus à Paris pour y terminer quelques affaires. Je logeois ordinairement, dans mes petits voyages à Paris, dans la rue Taranne, chez une femme nommée madame Martin. Je m'y rendis, elle me

dit qu'elle ne pouvoit me donner qu'un cabinet très-propre, au troisième étage, mais qui n'étoit séparé que par une mince cloison de la chambre d'une dame mourante, soignée par sa fille, âgée de dix-huit ans et belle comme un ange. Je fis des questions sur ces infortunées. On m'apprit que la mère (madame d'Armalos), veuve d'un riche banquier espagnol qui venoit de périr sur l'échafaud, étoit tombée dans la plus affreuse misère, et qu'elle se mouroit de la consomption. On les a dépouillées de tout, continua madame Martin. La pauvre jeune demoiselle, qui joue parfaitement du piano, a pris depuis douze jours deux écolières dans le quartier, cela lui vaudra deux louis par mois; c'est-là toute leur ressource; mais je leur ferai crédit tant que je le pourrai. Combien vous doivent-elles? demandai-je. — Pour la nourriture et le logement, cela se monte déjà à cent cinquante livres. — Tenez, les voilà, ayez bien soin d'elles, et gardez-moi bien le secret. — Oh! soyez tranquille: si je leur contois votre générosité, elles n'en

voudroient pas profiter ; elles sont bonnes, mais si fières !... Les pauvres dames, elles ne sont pas encore accoutumées à l'indigence, elles étoient si riches !.... — Ont-elles un domestique? Mon Dieu non, elles n'ont pas même une servante, c'est une des miennes qui les sert. Cependant la mère ne manque de rien, mademoiselle d'Armalos se passe de tout pour elle : hier encore, sa mère ayant eu envie de manger des oranges de Malte, mademoiselle d'Armalos, pour lui en acheter six, fit vendre à son insçu son manteau de taffetas ouatté ; elle ne sort plus qu'avec un simple mouchoir de mousseline par le froid qu'il fait, et avec une robe de toile ; car elle a aussi vendu pour sa mère toutes ses robes d'étoffes. Tout cet argent a passé en vin de Malaga, en confitures, en poulets gras pour madame d'Armalos. C'est un ange que cette fille-là.

« Ce récit me fit d'autant plus d'impression, que madame Martin étoit une femme simple qui n'avoit aucun comérage, et qui étoit incapable d'exagérer...

« Je montai dans ma chambre, avec émotion. J'y entrai doucement... (Il étoit dix heures du soir.) Je m'approchai de la cloison, on parloit d'un ton soutenu; je reconnus qu'on lisoit... Une voix angélique, une voix enchanteresse prononçoit ces paroles : *La vertu tient cela de l'éternité, qu'elle trouve son être en un point... Le monde entier n'est rien, tout ce qui est mesuré par le temps va finir. Que quitte-t-on en quittant la vie ? ce que quitte celui qui, à son réveil, sort d'un songe plein d'inquiétude* (*a*). Ici on arrêta. Un sentiment inexprimable de respect et d'admiration remplit délicieusement mon ame. (Je croyois alors à la vertu.) J'écoutois toujours : au bout de quelques minutes j'entendis la même voix qui récitoit tout haut des prières ; je tombai à genoux.... Jamais ma foi ne fut si vive, il me sembloit que je priois avec les anges, et que toutes les vertus m'environnoient, la religion, la piété filiale, la douce inno-

(*a*) Bossuet

cence, la sainte résignation !.... Après les prières, j'entendis donner et recevoir un baiser maternel. On cessa de parler, je recueillis encore quelques soupirs; enfin un profond silence m'annonça le sommeil de ces deux victimes du malheur. Je jouis de l'idée qu'elles ne souffroient plus. Je restois immobile, dans la crainte de faire le moindre bruit; il seroit si barbare de réveiller l'infortuné qui goûte peut-être l'illusion d'un songe heureux, ou qui du moins a perdu le sentiment et le souvenir de ses peines !... Je devois aller souper chez un ami; il me fut impossible de m'arracher de ma chambre; il me sembloit qu'en y restant, je soignois ces infortunées. J'aimois à veiller sur elles, tandis que la Providence leur accordoit quelques instans de repos !....

« Je me couchai tard, je m'éveillai avec le jour; je m'habillai à la hâte, j'étois pressé de sortir. Je fus acheter une énorme quantité d'oranges de Malte et de grenades, que je portai à mon hôtesse; je la chargeai d'offrir la moitié de cette provision à madame d'Armalós, en lui

disant qu'elle l'avoit reçue en présent d'une dame à laquelle depuis la révolution elle avoit rendu quelques services. Madame Martin fit parfaitement ma commission ; elle étala dans sa chambre toutes les oranges qu'elle gardoit, ce qui ne laissa aucun doute sur la sincérité de son récit ; les oranges furent acceptées avec une vive reconnoissance, surtout de la part de Caliste (on appeloit ainsi mademoiselle d'Armalos) ; car c'étoit le seul aliment que sa mère prît sans dégoût.

« Je n'avois pas oublié que Caliste avoit vendu le seul vêtement qui la pût garantir un peu du froid ; il falloit la tromper pour lui en rendre un autre. J'en trouvai le moyen. Je découvris qu'une femme à laquelle elle avoit donné plusieurs leçons de piano, venoit d'émigrer subitement sans lui payer ses cachets ; j'achetai une pelisse de satin gris très-simple, mais longue, ample et bien fourrée ; j'enveloppai dans un papier l'argent des cachets ; je fis un paquet du tout, sur lequel d'une écriture contrefaite, j'inscrivis ces mots : *de la part de madame de****,

et je le fis remettre à Caliste qui n'eut pas le moindre soupçon de la vérité, d'autant plus que la dame émigrée lui avoit toujours montré un caractère très-généreux et la plus vive amitié.

« Madame Martin qui me connoissoit depuis long-temps, ne pouvoit se défier de la pureté de mes intentions : d'ailleurs pour lui ôter jusqu'à l'ombre d'une crainte à cet égard, je lui déclarai dès le premier moment, que je voulois respecter la solitude de deux personnes qui menoient une vie si retirée; que je ne desirois point faire connoissance avec elles; que je la priois instamment non-seulement de me garder un inviolable secret sur ce que je faisois pour elles, mais encore de ne leur jamais parler de moi. Madame Martin me le promit, et j'y comptai. Elle étoit la femme du monde la moins bavarde et la moins curieuse. J'exigeai de plus qu'elle ne me parlât de madame d'Armalos que pour m'instruire des choses que je pourrois faire pour elle. Quant à Caliste, madame Martin avoit d'elle-même la délicatesse de ne

jamais prononcer son nom sans nécessité;

« Caliste copioit parfaitement de la musique, mais ne trouvoit point d'ouvrage. Madame Martin eut l'air de lui chercher des pratiques, et Caliste bientôt eut une prodigieuse quantité de musique à copier. Sa mère eut un bon médecin qui fit des visites assidues, en disant qu'il ne recevroit de paiement que lorsque la malade seroit parfaitement guérie. Caliste pouvoit d'autant moins soupçonner que je fusse l'auteur de toutes ces choses, que depuis quinze jours que je logeois à côté d'elle, je n'avois pas fait la moindre démarche pour la voir, ou pour me faire remarquer d'elle. Elle savoit seulement qu'un jeune homme couchoit dans le cabinet voisin de sa chambre, mais j'étois si peu bruyant, que souvent je l'écoutois depuis trois heures sans qu'elle m'eût entendu rentrer. Je l'avois rencontrée deux fois sur l'escalier sans m'arrêter et sans lui parler : je n'avois pu voir son visage entièrement caché par un voile épais de mousseline qu'elle portoit toujours ; mais je n'éprouvois pas à cet

égard la curiosité que vous pourriez supposer. Mes sentimens religieux étoient à cette époque au dernier point d'exaltation. L'éducation que j'avois reçue, l'exemple de mon père, ma tendresse pour lui, les forfaits des athées et des déistes, la foi, le courage héroïque des martyrs et des fidèles ministres de la religion, la persécution, et les plus chères affections de mon cœur, tout jusqu'alors avoit non-seulement fortifié, mais porté jusqu'à l'enthousiasme, la venération des principes que je respèctois depuis mòn enfance. J'avois eu le bonheur de trouver dans les armées même quelques jeunes gens de mon âge qui partageoient à cet égard toutes mes opinions. Je n'étois lié qu'avec eux, et surtout avec Sérilly, le compagnon des jeux de mon enfance, et depuis, de mes études !..... Sérilly qui me montroit une amitié si tendre !..... Ah Dieu !.... »

Dans cet endroit de son récit Delrive s'arrêta. Un souvenir douloureux oppressoit son cœur, il mit ses deux mains sur ses yeux, et resta quelques instans dans

cette attitude. Ensuite, reprenant la parole : « Oui, dit-il, la licence grossière, et l'impiété intolérante ne pouvoient que m'attacher davantage à la religion. La trahison, la perfidie, la fausseté des objets que je chérissois, ont seules causé le changement qui vous étonne..... Vous imaginez peut-être qu'une passion romanesque me retenoit dans ce cabinet où j'entendois, où j'écoutois Caliste ? mais à l'époque dont je parle, je n'étois occupé que du bonheur de faire une bonne action ; c'étoit surtout l'extrême piété et l'infortune de ces deux femmes qui m'inspiroient un si vif intérêt ; j'aimois à trouver dans leurs entretiens les preuves les plus touchantes de l'utilité de la religion ; en les écoutant je m'affermissois dans tous mes principes, je me plaisois sans doute à penser que Caliste étoit belle, mais il me suffisoit de le savoir. L'imagination m'offroit d'elle une idée vague et céleste, c'est ainsi qu'on se représente les anges. Tous les soirs je rentrois avec la précaution d'ouvrir doucement ma porte, et de ne pas faire le plus léger bruit, afin

d'écouter la lecture de piété faite par Caliste, et ensuite de prier avec elle.....

Un matin, madame Martin me dit en confidence, que madame d'Armalos étoit décidée à faire l'effort de sortir, sous deux jours, pour aller entendre une messe qui se disoit dans une cave à six heures du matin, tous les dimanches, chez une dame du voisinage. Madame Martin y alloit aussi ; elle me promit d'obtenir la permission de m'y mener. Le jour suivant, madame d'Armalos, pour essayer ses forces, fut avec sa fille, faire une visite dans notre rue. J'ouvris ma fenêtre pour les voir passer. Caliste soutenoit sa mère à laquelle madame Martin donnoit le bras de l'autre côté. Caliste avoit toujours le visage voilé. Je remarquai qu'elle avoit enveloppé sa mère dans sa pelisse..... Quand je les eus perdues de vue, il me prit envie d'entrer dans leur chambre ; je sortis de la mienne, et je vis avec plaisir que leur porte étoit ouverte. Une vieille servante faisoit leurs lits...... J'entrai, sous prétexte de parler à la servante....... Je considérai avec at-

tendrissement cet humble et triste asyle du malheur..... Les deux lits jumeaux, avec des rideaux d'indienne, étoient placés l'un à côté de l'autre; un grand fauteuil, trois chaises de paille, une petite table couverte de musique, et un secrétaire, formoient tout leur ameublement. J'ouvris les livres posés sur le secrétaire; c'étoient l'Évangile, des Heures, et les sermons de Bossuet. Parmi ces livres étoit placé un petit sablier. La servante voyant que je le regardois, me dit que c'étoit mademoiselle d'Armalos qui l'avoit fait, afin de donner à sa mère, aux heures prescrites par le médecin, les potions qu'elle étoit obligée de prendre. Les pauvres dames, ajouta-t-elle, avoient encore une belle montre quand elles sont venues ici, mais il a fallu la vendre avec tout le reste. Tandis que la servante parloit, je considérois avec intérêt ce sablier, ouvrage touchant de la piété filiale, qui n'avoit jamais indiqué l'heure d'une dissipation profane, et qui, sanctifié par son emploi, régloit constamment le cours d'une

journée consacrée à la retraite, au travail et à la vertu... Croyant avoir tout vu, j'allois m'en aller, lorsque j'aperçus, dans un coin de la chambre, un tableau couvert d'une toile verte; je demandai ce que c'étoit : la vieille servante le découvrit, en disant : *c'est le portrait de mademoiselle d'Armalos.* A ces mots j'éprouvai une émotion si extraordinaire, et causée par tant de sentimens différens, qu'il m'est impossible de vous la bien dépeindre. Jamais je n'aurois ouvert le rideau qui cachoit le portrait de celle qui voiloit toujours son visage, de celle que je révérois comme un ange, et dont j'étois le bienfaiteur secret!.... Un mouvement invincible de curiosité fixa mes yeux sur son image; mais il me sembloit que je faisois une mauvaise action en la regardant..... Ému, troublé, et trop séduit par cette dangereuse contemplation, je sortis de la chambre en ordonnant à la servante de ne dire à personne, pas même à madame Martin, que j'y fusse entré. De ce moment l'intérêt que je prenois au sort de Caliste, devint

sans doute plus vif et plus pressant : mais ne m'enorgueillissant plus d'une parfaite pureté d'intention, je ne goûtai plus cette satisfaction intérieure dont le charme étoit si doux, que tout l'enchantement de l'amour ne put m'empêcher de le regretter. En quittant la chambre de Caliste, je me hâtai de sortir, je volai chez un horloger, j'achetai une pendule avec une sonnerie bien éclatante. Je revins chez moi, et n'osant porter cette pendule où j'aurois voulu l'offrir, je la posai contre la cloison qui me séparoit de Caliste. Je ne voulois pas rendre *le sablier* inutile, mais il ne marquoit que des intervalles, que la durée du temps; il ne pouvoit indiquer l'heure. J'étois *incognito* dans ma chambre, c'est-à-dire sans que Caliste soupçonnât que j'y fusse, lorsque pour la première fois elle entendit sonner ma pendule. Oh! quel fut mon ravissement, lorsqu'une exclamation de la mère et de la fille me fit juger de la joie que leur causoit cette nouveauté!...... Avec quel plaisir j'entendis la douce voix de Caliste compter l'heure!

« Le lendemain matin à six heures, je me rendis dans l'appartement de madame Martin, pour aller avec elle dans la maison où nous devions entendre la messe; je trouvai dans sa chambre madame et mademoiselle d'Armalos. Nous n'étions éclairés que par une seule chandelle, car il ne faisoit pas encore jour. Caliste avoit toujours son grand voile de mousseline, rabattu : elle étoit assise à côté de sa mère, elle étoit sans gants. Mes yeux se fixèrent sur ses mains; je n'en ai jamais vu d'aussi éblouissantes et d'aussi parfaites. Madame d'Armalos avoit le visage découvert : quoiqu'elle eût quarante ans et qu'elle fût mourante, elle étoit encore belle; et malgré la différence d'âge, le portrait de sa fille lui ressembloit prodigieusement. Cette ressemblance frappante rendoit à mes yeux son visage si intéressant, que je ne pouvois me lasser de la regarder. Au bout de quelques minutes, madame Martin donna le signal du départ. Madame d'Armalos, soutenue par Caliste, se leva; je m'approchai d'elle, je lui offris mon bras, qu'elle accepta,

et nous partîmes. La maison où nous allions étoit au bout de la rue; une servante vint nous ouvrir, et nous introduisit mystérieusement; on nous fit descendre une cinquantaine de marches, et nous nous trouvâmes dans une cave. J'éprouvai une sorte de saisissement, en entrant dans ce sombre souterrain où la vertu gémissante, opprimée, venoit se réfugier et se recueillir... C'étoit le temple secret et caché de la piété persévérante; c'étoit le dernier sanctuaire de l'espérance... Nous avançons, et nous voyons une douzaine de personnes prosternées devant un autel posé sur une table, et seulement éclairé par deux chandelles. Nous tombâmes à genoux. L'enthousiasme de la dévotion étoit dans tous les cœurs. Oh! comme il animoit le mien!.. Combien me parut respectable la religion proscrite, persécutée, par conséquent dénuée de faste, et à l'abri de tout soupçon d'affectation et d'hypocrisie..... Près de l'autel un prêtre vénérable assis sur une escabelle de bois, prêcha pendant

une demi-heure. Il avoit pris pour texte ces paroles de l'Evangile :

« *Mes frères, regardez comme le sujet d'une grande joie, les diverses afflictions qui vous arrivent, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience....* (*a*).

« Jamais les discours les plus éloquens des plus grands orateurs chrétiens n'ont pu faire une telle impression ; c'étoit un prêtre résigné au martyre qui parloit, un prêtre courageux et fidèle qui, chaque jour, exposoit sa liberté et sa vie pour la religion, et qui déjà lui avoit sacrifié sa fortune et son état. Nous fondions en larmes... Avec quelle attention profonde nous l'écoutions !... Quelle autorité lui donnoient sa foi, ses mœurs et son exemple ! Quoiqu'il ne répétât que ce que mille autres avoient dit avant lui, il nous sembloit que nous entendions prêcher, pour la première fois, les maximes de l'Evangile. Malgré l'extrême simplicité de son exhortation, rien ne

(*a*) Ep. de S. Jacques, ch. I.

nous en parut commun ; chaque mot de son discours avoit pour nous un sens attachant ; et dans sa bouche, la morale évangélique joignoit à sa sublimité tout l'intérêt puissant qu'elle dut avoir dans les premiers siècles de l'Eglise.

« Durant la célébration de la messe, je vis un exemple frappant du pouvoir de la religion. Madame d'Armalos, à l'instant de la communion, parut véritablement recouvrer ses forces et la santé ; elle se leva seule, s'avança d'un pas ferme et précipité vers l'autel ; son visage étoit coloré, la douce confiance, une joie pure et céleste venoient d'en effacer l'empreinte de la souffrance...... Elle se précipita aux genoux du prêtre pour recevoir la communion. Ah ! dans ce moment, son ame exaltée pouvoit braver la persécution et défier les tyrans; elle étoit au-dessus de la crainte et de la douleur.

« Quand le service fut fini, on se pressa d'enlever et de cacher l'autel; alors, par un mouvement unanime, nous nous rapprochâmes tous les uns des autres ;

les hommes se serroient la main, les femmes s'embrassoient; on se félicitoit ainsi tacitement de la consolation qu'on venoit de goûter, et d'avoir remporté une sorte de victoire sur la tyrannie.

« Je reconduisis madame d'Armalos et sa fille jusqu'à la porte de leur chambre. Obligé de sortir pour une affaire, je ne rentrai qu'à huit heures du soir. Madame Martin me dit que madame d'Armalos, au dernier période d'une maladie mortelle, s'étoit trouvée mal plusieurs fois dans la journée, et que le médecin appelé n'avoit pu cacher son effroi.

« Je montai dans ma chambre, et, suivant ma coutume, je fus m'asseoir sans bruit à côté de ma pendule, c'est-à-dire tout-à-fait contre la cloison..... La mère et la fille s'entretenoient ensemble. Je ne perdis pas un mot de leur conversation. Ah! ma fille, disoit madame d'Armalos, que mon ame est calme et satisfaite! j'ai pu remplir ce devoir sacré de la religion; maintenant, je suis tranquille!... Oh! qu'elles sont belles, ces paroles de l'apôtre qu'on nous a citées ce matin!

Regardez comme le sujet d'une grande joie, les diverses afflictions qui vous arrivent. Non, ce n'est point assez d'être résignée, il faut embrasser l'infortune avec joie, il faut reconnoître que, durant cette vie si courte, dans ce passage rapide et dangereux, elle est un bienfait de la providence : c'est elle, ô ma Caliste, qui a mûri ta raison, et qui a développé toutes tes vertus.... Elle me ravit un époux ; mais je vais le rejoindre.... Je te laisse sans appui sur la terre ; mais le suprême Protecteur de l'innocence veillera sur toi. L'Esprit-Saint n'a-t-il pas dit : *Celui qui n'a que le Très-Haut pour appui, recevra des marques constantes de la protection du Dieu du ciel* (*a*) ? Ah ! puis-je m'inquiéter sur ton sort !... A ces mots, j'entendis Caliste soupirer et sangloter ; mes pleurs coulèrent avec les siens... Madame d'Amnalbs, avec une inconcevable fermeté, fit à sa fille une exhortation dont chaque mot sembloit annoncer qu'elle croyoit sa

---

(*a*) Psaume 90.

fin très-prochaine. J'admirois le courage surnaturel de cette femme, de cette mère infortunée ; la religion, pour elle, réparoit tout, consoloit de tout... Convenons-en, nul ami, nul puissance sur la terre n'en pourroient faire autant.

« Quand ma pendule sonna neuf heures, Caliste, d'une voix entrecoupée, commença, comme à l'ordinaire, sa lecture de piété. A dix heures, sa mère lui demanda de l'aider à se mettre à genoux. Eh quoi ! dit Caliste d'un ton plein d'effroi, n'avez-vous plus de forces ?...... — J'en ai eu assez aujourd'hui, répondit madame d'Armalos...... — Ma mére !..... s'écria Caliste. — Mon Dieu ! bénissez-la, reprit d'une voix forte madame d'Armalos. A ces mots, Caliste fit un cri déchirant qui m'apprit que sa mère n'existoit plus..... Pénétré d'attendrissement et d'horreur, je me lève ; je frappe à la cloison, en m'écriant : Je vais vous envoyer des secours dans l'instant, et je vais vous chercher un médecin..... *Ah ! monsieur Delrive !* répondit Caliste d'une voix éteinte, mais avec l'ac-

cent le plus touchant...... Je m'élançai vers ma porte, je sortis en courant, j'appelai les servantes; on vint, et sans m'arrêter, je franchis l'escalier, je traversai la cour, je volai dans la rue, et me jetant dans un fiacre, j'allai chez un chirurgien du voisinage qui vint sur-le-champ avec moi. Il entra chez Caliste, et je restai dans ma chambre. Caliste se flattoit que sa mère n'étoit qu'évanouie. Le chirurgien lui déclara l'affreuse vérité. Les gémissemens de cette infortunée me percèrent le cœur. Madame Martin essaya vainement de l'engager à coucher dans son appartement; Caliste voulut passer la nuit auprès du corps de sa mère. Nous ne pouvons, dit-elle, avoir un prêtre pour veiller, je dois le suppléer et prier ici jusqu'au jour. Une servante resta avec elle.

« Une demi-heure après que madame Martin l'eut quittée, j'entendis qu'elle réveilloit la servante qui déjà s'étoit endormie; je frappai de nouveau à la cloison. A ce signal, Caliste attentive, cessa un instant de gémir, afin d'écouter. Vous

n'êtes point seule, lui criai-je; toute la nuit entière je veillerai, et je prierai avec vous. — Ange consolateur, dit Caliste !..... Ses pleurs qui la suffoquoient, lui coupèrent la parole. Je veillai en effet, et je trouvai dans cette nuit mélancolique un charme indéfinissable que je ne puis maintenant ni dépeindre, ni même concevoir. Loin de craindre, suivant ma coutume, d'être entendu, j'avois soin, au contraire, de faire assez de bruit pour prouver à Caliste que je ne dormois pas; c'étoit une manière de m'entretenir avec elle, et de lui exprimer tout l'intérêt que m'inspiroit une douleur dont j'étois alors l'unique témoin et le seul confident. Je recevois ses soupirs, j'y répondois par les miens. Nous étions l'un avec l'autre, sans nous parler et sans nous voir..... Au milieu de la nuit et des méditations sur la mort, cette sympathie touchante, indépendante des sens, cette correspondance si pure ressembloit à l'union céleste des ames qui, dégagées des illusions et des liens de la vie, se retrouvent, s'unissent et se confondent

ensemble par un sentiment immortel.

« Caliste voulut garder trois jours le corps de sa mère, et je restai tout ce temps dans ma chambre. Lorsqu'elle eut achevé de remplir tous ces tristes devoirs, je lui fis proposer, par madame Martin, de changer de chambre avec elle, la sienne devant lui être devenue odieuse. Elle accepta cette offre avec une extrême reconnoissance, et elle me fit dire qu'elle espéroit me renouveler elle-même ses remercîmens chez madame Martin, aussitôt que ses forces lui permettroient de descendre. Ce message me causa la joie la plus vive ; j'étois transporté de l'idée que j'allois enfin voir celle que je connoissois déjà si bien, et qui m'étoit si chère...... Avant de quitter la chambre que je cédois, j'y fis poser plusieurs jolis meubles et un *piano*. Il ne fut pas possible de persuader à Caliste, que cet instrument appartînt à madame Martin ; mais pour l'engager à le garder, on l'assura qu'un de mes amis, partant pour la province, me l'avoit prêté pour six mois. J'entrai dans ma nouvelle

chambre, avec autant d'émotion que d'attendrissement. Il n'y avoit plus qu'un lit, et c'étoit celui de Caliste. Elle avoit emporté son portrait, et mes yeux se fixoient encore sur cette place vide; j'y voyois toujours cette figure charmante... J'examinai de nouveau tous les meubles qui lui avoient servi; j'ouvrois tous les tiroirs, j'espérois y trouver quelques lignes de son écriture. En faisant cette recherche, quelle fut ma joie de découvrir tout-à-coup, dans un coin, le petit sablier oublié, ou, pour mieux dire, abandonné? Je m'en saisis avec transport; je jurai qu'il ne seroit point profané, qu'il ne seroit employé que pour marquer le temps consacré au sentiment, à la vertu, et que je le conserverois toujours. J'ai tenu ma parole, je le possède encore; je n'y dois plus attacher de prix, et cependant je l'ai gardé... Le lendemain au soir du jour où je fus établi dans ma nouvelle chambre, j'éprouvai la plus douce sensation, Caliste joua du piano. Quand elle n'auroit pas un talent aussi supérieur, je l'aurois écoutée avec

ravissement. Elle jouoit de tête..... Cette harmonie expressive et plaintive n'étoit pas de la musique; c'étoit le langage du cœur, il s'adressoit à moi; Caliste me parloit, elle m'exprimoit ses peines, elle me remercioit, elle se confioit à moi... Elle ne cessa de jouer qu'à dix heures; alors je l'entendis s'approcher de la cloison; je me levai avec saisissement : Caliste étoit devant moi, près de moi; je la voyois, je l'entendois respirer..... Sa mère n'existoit plus; la providence ne lui laissoit plus que moi pour appui; nous n'avions plus de tiers entre nous; j'étois seul avec elle! Oh! combien ces idées me touchoient!..... Caliste se mit à genoux, et nous terminâmes cette soirée comme les autres, en priant ensemble.

« Le jour suivant, un de mes amis vint m'apprendre que Sérilly, dénoncé, étoit arrêté à Chartres. Quoique je fusse au désespoir de quitter Caliste pour quelques jours, je n'hésitai point, et je partis sur-le-champ. Je comptois ne rester à Chartres que deux ou trois jours, et l'affaire de Sérilly me retint

plus d'une semaine. J'eus le bonheur de le servir comme je le desirois, et de le tirer entièrement du danger où il se trouvoit. Je lui confiai mes sentimens pour Caliste, et mon projet d'écrire à mon père pour l'en instruire, aussitôt que j'aurois vu Caliste. Je retournai à cheval, à Paris, afin d'y arriver plus promptement. Mais, quelle affreuse nouvelle m'y attendoit !... Caliste n'étoit plus chez madame Martin. Le surlendemain de mon départ, on fit dans la maison une visite domiciliaire; on fut dans la chambre de Caliste qui, suivant sa coutume et la recommandation de sa mère, avoit toujours, depuis six mois, le visage couvert d'un voile. L'un des satellites de la tyrannie eut l'insolence d'arracher son voile : ce misérable, frappé de sa beauté, revint le lendemain, et osa lui faire une déclaration d'amour, que Caliste reçut avec le dernier mépris, et d'autant plus justement que ce scélérat étoit marié. Outré de fureur, il fut la dénoncer comme *royaliste* et *fanatique*, et il produisit pour preuve un petit cru-

cifix qu'il avoit trouvé dans son secrétaire. L'innocente et malheureuse Caliste fut arrêtée et conduite en prison. J'y volai à l'instant même, elle étoit au secret; il me fut impossible de pénétrer jusqu'à elle : mais je découvris qu'un homme que je connoissois un peu, étoit en prison dans un cachot à côté du sien. Comme les dénonciations contre cet homme paroissoient moins *graves* que celles qui avoient privé Caliste de sa liberté, j'espérai que j'obtiendrois facilement la permission de le voir; je quittai la prison pour aller faire, à cet égard, les sollicitations nécessaires. Ce ne fut qu'au bout de quarante-huit heures que j'obtins cette permission si ardemment desirée : alors, je retournai à la prison, et j'entrai dans le cachot voisin de celui de Caliste. Après avoir promis au prisonnier de lui rendre tous les services qui dépendroient de moi, je le mis dans ma confidence, et m'approchant du mur qui me séparoit de Caliste, j'élevai la voix pour lui dire, *je suis encore avec vous !....*

« Grand Dieu ! s'écria-t-elle, êtes-vous prisonnier ? — Non, répondis-je, mais je voulois vous apprendre mon retour; c'est vous dire que je me dévoue entièrement à vous servir. Le plus sûr moyen est de vous réclamer comme mon épouse, en déclarant que nous sommes secrètement unis depuis cinq semaines ; y consentez-vous ? — Pouvez-vous disposer de votre foi ? — Oui. — Me la donnerez-vous en effet ? — Ah ! c'est avec transport que j'en prends le ciel à témoin. — Je fais à genoux le même serment. — O ma Caliste ! mon épouse !..... — Cher Delrive, je suis à vous. — Demain, ce soir peut-être, vous serez libre ». A ces mots, je m'élançai vers la porte pour sortir ; mais le prisonnier (nommé Durand) m'arrêta : Un moment, me dit-il, je vous déclare que si vous ne me faites pas sortir avant la demoiselle que vous aimez tant, je découvrirai votre stratagême. Ces paroles furent un coup de foudre pour moi ; je restai immobile d'étonnement et de colère. Je sentis cependant combien il m'importoit de ménager

mon égoïste confident. Je dissimulai mon indignation. Eh quoi ! mon cher Durand, repris-je, pouvez-vous avoir la dureté de m'imposer une telle condition ! N'êtes-vous pas sûr de mon zèle !...— Pas du tout, interrompit-il froidement ; vous me connoissez à peine, je trouve une occasion unique de vous engager à mettre en œuvre pour moi tout votre crédit, souffrez que j'en profite. — Puis-je du moins, à ce prix, compter sur votre parfaite discrétion ? — Jamais je ne fais le mal de gaîté de cœur. Faites-moi sortir, et je soutiendrai, de toute mon ame, que j'ai été un des témoins de votre mariage. — Il seroit bien plus généreux de vous confier à ma reconnoissance. — Il est bien plus sûr de ne m'en reposer que sur votre intérêt le plus cher.

« Je n'eus rien à répondre ; je promis tout ce que ce maudit homme exigea. Il me fallut subir l'ennui d'entendre tous les détails de son affaire ; il fallut même l'écouter avec la plus grande attention, afin de me mettre en état de le mieux servir. Je le quittai, outré contre lui,

mais décidé à risquer ma vie, s'il le falloit, pour lui rendre la liberté, puisque l'existence de Caliste en dépendoit. Ce qui surtout me désespéroit, c'est que je ne pouvois faire la moindre démarche en faveur de Caliste, avant d'avoir obtenu l'élargissement de Durand; car il auroit tout déclaré, si, par hasard, on m'eût accordé sur-le-champ la liberté de Caliste. Il falloit donc d'abord, n'agir uniquement que pour lui. Je courus tout le reste du jour, et jusqu'à minuit, pour cette affaire. On me donna des espérances, mais je ne terminai rien. J'étonnai beaucoup tous ceux auxquels je m'adressai, par l'ardeur de mon zéle et par la véhémence de mes sollicitations pour Durand : en effet, on ne pouvoit montrer un intérêt plus passionné. Le lendemain matin, je retournai à la prison; j'avois, au fond de l'ame, une humeur affreuse contre Durand. Malgré les efforts que je faisois pour la dissimuler, je vis bien, à son sourire malin, qu'il la pénétroit. Je lui dis, sans aucun détail, que j'avois déjà fait beaucoup de démarches pour

lui. Je m'en rapporte à vous, répondit-il; je suis sans inquiétude. Pour vous récompenser, ajouta-t-il en riant, je vais m'acquitter d'un message qui vous sera agréable. Vous voyez bien à ce mur cette profonde lézarde; eh bien à travers cette fente, on m'a passé un billet pour vous.... — Ah! donnez, m'écriai-je.... — Lisez-le, reprit-il, je ferai passer votre réponse; mais ne parlez plus à travers ce mur, il faut crier trop haut, cela est dangereux; on pourroit vous entendre, si par hasard le porte-clefs venoit ici subitement, ce qu'il fait quelquefois. J'ouvris, d'une main tremblante, le précieux billet, écrit avec un curedent et le sang de Caliste, sur le revers d'une vieille lettre; il contenoit ces mots:

« Dans cet instant, je bénis la tyrannie qui me refuse les choses nécessaires pour écrire, puisqu'elle me force à signer de mon sang le serment sacré de vous aimer toujours... Jugez de mes sentimens pour vous... Dans votre absence, madame Martin, cédant à mes

« instantes prières, et lisant dans mon
« cœur, m'a tout avoué avec détail. Je
« sais tout ce que je vous dois, j'en avois
« quelques soupçons depuis le don du
« piano. O mon généreux, mon ver-
« tueux bienfaiteur ! je vous appartiens,
« je suis à vous !...... Quel que soit mon
« sort, je porterai au tombeau cette ami-
« tié chaste et sainte, formée par la ver-
« tu, par la reconnoissance... Mon uni-
« que protecteur, vous seul pouvez me
« rattacher à la vie, et je ne desire la
« conserver que pour vous.

« CALISTE D'ARMALOS ».

« Je l'ai conservé ce billet qui contenoit un serment si solemnel ! ce billet tracé de son sang, et qui fut si souvent arrosé de mes larmes !... Mais je ne veux point anticiper sur les événemens, et je vais rassembler toutes mes forces, afin de terminer avec sang-froid, s'il est possible, cette étrange et triste narration.

« N'osant plus, d'après l'observation de Durand, parler à Caliste, je répon-

dis à l'instant même par quelques lignes tracées aussi avec mon sang, et nous fîmes passer mon billet à travers la lézarde du mur, après nous être assurés qu'elle étoit seule; ce que nous fîmes en frappant sur le mur, certains qu'elle ne répondroit point à ce signal, si par hasard le geôlier étoit avec elle. Caliste frappa trois coups; je mis un genou en terre. Durand, en me regardant, éclata de rire : Mais elle ne nous voit pas, me dit-il : — Non, repris-je; mais elle me devine. Ne pouvant parler à Caliste, je sortis promptement de la prison, afin de recommencer mes courses pour Durand. Après plusieurs démarches nouvelles, je vis clairement qu'il seroit très-facile de le faire sortir avec de l'argent; je n'en avois point, j'en empruntai. Je donnai cinq cents louis, et j'obtins, à dix heures du soir, l'ordre signé en bonne forme qui délivroit Durand ».

Ici M. d'Orselin interrompant Delrive : Ce Durand, dit-il, n'avoit pas tort, il prit un excellent parti; c'étoit,

à coup sûr, un homme d'esprit. — Oui, reprit Delrive, je suis à présent de votre avis : voilà l'esprit, ou, pour mieux dire, le caractère qu'il faut avoir ; la délicatesse n'est qu'une duperie, et la générosité qu'une sottise...... Après ces réflexions, M. d'Orselin pressant Delrive de reprendre son récit, il continua de la sorte :

« Voulant alors sur-le-champ agir pour Caliste, j'envoyai à Durand l'ordre que je venois d'obtenir, et je fus dans l'instant faire une déclaration, et réclamer Caliste comme mon épouse. Je dis que, m'étant marié sans le consentement de mon père, j'avois différé cette démarche jusqu'au moment où je l'avois obtenu. On me crut, et je me couchai avec l'espérance de voir Caliste bientôt libre. J'avois des amis et de puissans protecteurs ; on me promit de me rendre ma femme ; mais, pour hâter l'ordre, il auroit fallu aussi donner encore de l'argent à quelques personnes subalternes, et j'avois épuisé pour Durand tout mon crédit. Dans cette conjoncture, Sérilly

arriva à Paris ; je l'informai de ma situation et de mon embarras, et il me promit formellement de me trouver quinze mille francs sous deux jours. Je commençois à respirer, lorsque je reçus une lettre accablante qui m'apprit que mon père, à cent cinquante lieues de moi, étoit dangereusement malade, et qu'il me demandoit. Malgré le désespoir que j'éprouvai de quitter Caliste, enfermée encore, je ne pouvois balancer. J'envoyai chercher Sérilly, je comptois sur lui comme sur moi-même ; je le chargeai d'une lettre pour Caliste, il me donna sa parole de se consacrer entièrement à cette affaire ; je n'en doutois pas, mais je partis la mort dans le cœur. Je trouvai mon père mourant, quoiqu'il eût toute sa tête. Je lui fis l'aveu de tout ce qui m'étoit arrivé, et en approuvant mon attachement pour Caliste, il me la rendit plus chère encore. Dévoré d'inquiétudes déchirantes, j'étois depuis six jours chez mon père, quand je reçus une lettre de Sérilly ; il me mandoit que le scélérat qui avoit dénoncé Caliste faisoit de plaisans

efforts pour nous nuire ; que, sans lui, Caliste seroit déjà en liberté : cependant Sérilly me protestoit qu'il étoit sûr du succès ; que déjà Caliste, mieux logée dans la prison, n'étoit plus enfermée au secret ; qu'il avoit eu la permission de la voir : il me parloit avec enthousiasme de ses graces, de sa beauté.... et m'envoyoit d'elle la lettre la plus touchante.

« Cependant l'état de mon père empirant chaque jour, ne me permit plus de conserver l'ombre même de l'espérance. Vous connoissiez ma tendresse pour lui, vous pouvez vous représenter ma douleur. Il lutta contre la mort pendant trente-trois jours, et durant tout ce temps, je ne reçus de Sérilly que la lettre dont j'ai parlé. Au bout de quinze jours, j'envoyai un courrier à Paris. Divers accidens retardèrent son retour, il ne revint que le jour de la mort de mon père ; mais, du moins, il m'apprit que Caliste étoit sortie de prison trois semaines après mon départ, qu'elle avoit quitté Paris, ainsi que Sérilly, et que l'on ignoroit où l'un et l'autre pouvoient

être. C'étoit tout pour moi d'être rassuré sur le sort de Caliste; je ne doutai point qu'elle ne m'eût écrit: j'imaginai que ses lettres et celles de Sérilly avoient été ou perdues, ou remises entre des mains négligentes. Je ne concevois rien à ce prompt départ de Paris; mais, comptant sur la parfaite fidélité de deux personnes qui possédoient toute mon estime et ma plus vive tendresse, je ne formois pas le moindre soupçon, et j'étois sans inquiétude. Des affaires de la plus grande importance me retinrent encore malgré moi à ****, environ douze jours, au bout desquels je retournai à Paris. Après quelques informations, j'appris que Sérilly, en effet, étoit parti avec Caliste, et qu'on le croyoit à L***, dans sa terre auprès de Châlons-sur-Saône. Je pris un cheval de poste; et je partis sans délai, en courant nuit et jour. Nous étions au mois de mai. Arrivé à huit heures du matin à la poste avant L***, je descendis dans l'auberge, pour en interroger le maître que je connoissois, ayant fait plusieurs voyages à L***. J'entrai dans une salle basse,

où je trouvai l'aubergiste, tout seul assis devant une table, et fumant. Il ne se leva point en me voyant, pour ne pas porter d'atteinte au système d'*égalité*. Je lui demandai d'abord si Sérilly étoit à L***. « Non, me répondit-il; à son grand regret, il a été forcé de partir subitement pour l'armée, par ordre exprès, il y a huit jours. Quand on vient d'épouser une jolie femme, cela est dur. — Comment? repris-je, avec une émotion de pressentiment; comment, Sérilly est marié? — Eh quoi! vous l'ignorez? répliqua l'aubergiste en posant sa pipe sur la table, et charmé d'avoir une histoire à me conter. Il a tiré de prison une jeune et charmante citoyenne qui est aujourd'hui sa femme. » A ces mots, je fus obligé de m'appuyer sur la table, mes jambes ne me soutenoient plus.... « Vous êtes fatigué, reprit l'aubergiste, asseyez-vous donc. Je tombai sur une chaise. Comme je vous le disois, continua-t-il, la citoyenne Sérilly est belle *comme les amours*. Son père s'appeloit d'Armalos, c'étoit un riche banquier..... ». Ici, l'au-

bergiste me voyant pâlir, appela à grands cris sa servante, pour me faire donner un verre d'eau-de-vie, en assurant que rien n'étoit meilleur pour la lassitude. Pendant ce temps, l'idée me vint que ce mariage n'étoit peut-être qu'une feinte que Sérilly avoit jugée nécessaire. Quand la servante fut partie, je demandai où Sérilly s'étoit marié. D'abord, à la municipalité de Châlons, répondit l'aubergiste. Mais la citoyenne Sérilly ne s'est pas contentée de cela (car, entre nous, elle est dévote); elle a fait chercher un prêtre qu'on a eu bien de la peine à trouver, et elle s'est remariée dans le château; j'en puis parler savamment, car j'ai été l'un des témoins, c'est moi qui ai tenu le poêle. — Et... l'épouse de Sérilly est-elle restée à L***? — Vraiment oui, la pauvre femme est bien affligée, car elle aime tant son mari!... — Je veux la voir, m'écriai-je. En disant ces paroles, je me levai brusquement, je fus chercher un cheval, et, dans un état impossible à décrire, je continuai ma route. Je n'avois que deux

lieues à faire. J'entrai dans le village de L*** à neuf heures et demie. Je laissai mon cheval dans le premier cabaret que je rencontrai, et je m'acheminai à pied vers le château. Je rencontrai dans l'avenue une servante, et l'arrêtant pour la questionner, j'appris que madame de Sérilly se promenoit avec une femme-de-chambre dans un bois voisin. Je m'y rendis..... Je marchois au hasard, avec un battement de cœur qui m'ôtoit la respiration. Le moindre bruit me faisoit frissonner; je croyois toujours entendre la perfide que je cherchois.... En approchant d'un petit pavillon chinois, dont les fenêtres étoient fermées et la porte entr'ouverte, je fus prêt à m'évanouir, car j'entendis véritablement la voix de Caliste.... Cette voix n'avoit plus, à mon oreille, la même douceur, mais je ne pus la méconnoître..... Je m'arrêtai à la porte pour écouter. Dans ce moment, la femme-de-chambre parloit.... Vous le reverrez, madame, disoit-elle, pourquoi vous affliger ainsi?... Pourquoi! reprit Caliste en pleurant, grand Dieu!..... ô

mon cher Sérilly ! que ne m'as-tu permis de te suivre? avec quelle joie j'aurois partagé tes dangers !...— Mais, madame, il faut espérer en la bonté de Dieu. — Ah ! sans doute, j'ose y compter; sans la religion, que deviendrois-je ?.... Ces dernières paroles achevèrent de soulever mon ame indignée. Hypocrite ! m'écriai-je; et j'entrai dans le pavillon..... Ce fut ainsi que, pour la première fois, je vis sans voile celle que j'adorois..... Sa ressemblance frappante avec sa mère et avec son portrait si bien gravé dans mon souvenir, auroit suffi pour me la faire reconnoître au milieu de mille personnes. Elle fit un cri perçant à ma vue.... Je m'avançai vers elle avec fureur : Frémissez, lui dis-je, en voyant l'ennemi mortel de votre indigne époux; non, ce n'est point par une mort glorieuse qu'il doit périr, c'est cette main vengeresse qui terminera son infidèle vie.... A ces mots, Caliste éperdue, s'évanouit. Secourez-la, dis-je à la femme-de-chambre épouvantée. Dites-lui qu'elle ne craigne rien d'un premier mouve-

ment que je désavoue; le plus profond mépris sera ma seule vengeance. En disant ces paroles, je m'élançai hors du pavillon, je sortis précipitamment du bois, j'allai reprendre mon cheval, et je m'éloignai avec rapidité de ce funeste lieu. Je retournai en hâte à Paris; j'y recueillis une trentaine de mille francs; ensuite, muni de faux certificats, et déguisé en marchand de chevaux, je partis sous un nom supposé. J'abandonnai une patrie infortunée que les crimes des tyrans, depuis long-temps me rendoient odieuse. Trahi de la manière la plus inconcevable, par les objets de ma tendresse, je renonçai à l'amour et à l'amitié; c'étoit pour moi abjurer la vertu... La lâche inconstance et la perfidie de Caliste me firent connoître que la religion n'ajoute rien à la morale, et n'influe en rien sur nos caractères et sur nos actions. Caliste est encore *dévote*.... et elle m'a indignement trompé, sacrifié, et sans le moindre remords!... Si la religion est inutile, elle n'est qu'une imposture.... Caliste m'a trahi, Caliste est ingrate....

Sérilly est un monstre, et cependant ce couple infidèle et parjure est heureux, et moi je suis abandonné, fugitif, désespéré.... Il n'y a point de Providence. — Ajoutez à cela, dit M. d'Orselin, que les assassins et les spoliateurs sont triomphans en France.... — Ah! reprit Delrive, je me dédommagerai d'avoir été dupe et crédule si long-temps ».

Delrive, pour se distraire de sa mélancolie, voyagea dans la Suisse pendant un mois. Il revint ensuite à Lausanne, et il reprit son logement chez M. d'Orselin. Il passa ainsi tout l'automne et une partie de l'hiver. M. d'Orselin lui témoignoit beaucoup d'amitié; Delrive lui montra sa surprise, qu'il n'eût pas fait venir près de lui son neveu qui avoit émigré depuis plusieurs années. Ce neveu qui s'appeloit aussi d'Orselin, étoit un jeune homme intéressant, mais il avoit une femme, des enfans, et le vieux d'Orselin, trop personnel pour se charger d'une famille entière, prétendoit que sa pauvreté ne lui permettoit pas de secourir son malheureux neveu, qui,

relégué au fond de l'Espagne, languissoit dans la misère. Néanmoins, il assura Delrive, qu'il avoit la plus vive tendresse pour le jeune d'Orselin. J'ai été jadis son bienfaiteur, dit-il, et mon plus grand chagrin est de ne pouvoir l'être aujourd'hui. Cependant Delrive, malgré tous ses efforts, ne pouvoit bannir Caliste de son souvenir; quand il se rappeloit les détails de sa liaison avec elle, il ne pouvoit concevoir un changement si prompt, une trahison si audacieuse. Quelquefois il relisoit ses lettres, et alors il reprenoit toute la violence de son premier ressentiment. Il s'emportoit, il déclamoit contre la religion; mais la passion et la colère ne lui ôtant pas entièrement le jugement, il ne pouvoit s'empêcher de convenir avec lui-même, que la dévotion avoit jadis épuré ses mœurs, exalté toutes ses vertus; que ce même sentiment avoit adouci jusqu'au tombeau toute l'infortune de madame d'Armalos: enfin il se rappeloit encore la mort douce et pieuse de son père; et tous ces souvenirs, sans le ramener à la

vertu, le troubloient et le tourmentoient. Il étoit si aigri, si révolté des crimes qui se commettoient en France, et de la prospérité des tyrans ; il éprouvoit surtout une indignation si profonde de la trahison inouïe de sa maîtresse et de son ami, qu'il auroit passionnément desiré pouvoir s'affermir dans son incrédulité. Le scepticisme de M. d'Orselin ne lui convenoit nullement ; outre qu'il lui paroissoit absurde de secouer le joug de la religion, sans en rejeter positivement la croyance, il falloit à sa rage insensée, un parti plus tranchant, il vouloit être matérialiste, athée ; il en avoit déjà l'affreux langage ; c'étoit en lui, non une opinion, mais une vengeance. Il entreprit de lire Hobbes, Spinosa, et les philosophes modernes, leurs disciples. Il abandonna bientôt cette lecture ; car jadis son père l'avoit armé contre ces méprisables sophistes, en lui faisant remarquer la subtilité de leurs plus spécieux raisonnemens, et surtout en lui donnant une connoissance approfondie de la religion. Ces livres, di-

soit-il à M. d'Orselin ; sont tellement remplis de mensonges et de contradictions, les argumens en ont si peu de solidité, qu'ils ne peuvent faire d'impression que sur les gens de la plus extrême ignorance, ou sur les esprits faux. Se livrer aux plaisirs et aux passions, est l'unique moyen de se débarrasser d'importuns préjugés ; et pour moi, le seul argument sans réplique contre la religion, est la dévotion et l'éducation parfaite et religieuse de la plus perfide de toutes les femmes. — Oui ; reprenoit M. d'Orselin ; car si votre Caliste, avec le temps, se fût laissée entraîner par la séduction des mauvais exemples, et qu'elle eût cessé d'être dévote, on pourroit dire qu'elle n'a cessé d'être vertueuse, qu'en abandonnant la religion, et en se laissant corrompre par degrés ; mais changer si subitement après de tels sermens, trahir si promptement un amant, un bienfaiteur, et d'une manière si outrageante, sans éprouver le moindre remords, et en conservant sa croyance religieuse ! voilà, sans doute, un

exemple qui doit convaincre que le seul respect humain est mille fois plus utile que ne sauroient jamais l'être la religion et la piété. Delrive applaudit beaucoup à cette réflexion qui lui paroissoit, en effet, aussi juste que frappante.

Delrive cherchant tous les moyens de dissipation, alloit beaucoup dans la société, et surtout chez un riche négociant, marié depuis dix-huit mois à une jeune et jolie Françoise émigrée, nommée Delphine. Quoiqu'il lui fût impossible d'oublier Caliste, il ne remarqua pas sans émotion la grace avec laquelle Delphine le recevoit; elle étoit piquante et remplie d'esprit et de talens. Elle donna plusieurs bals, elle dansoit à ravir; Delrive, après avoir valsé avec elle, se crut amoureux, et il écrivit une déclaration d'amour qu'il remit à Delphine un soir après souper. Elle reçut ce billet donné clandestinement; c'étoit d'avance s'engager. Cependant six jours se passèrent sans que Delrive pût obtenir une réponse. Durant ce temps, l'accueil plein de bonhomie et de cordialité de M. Belmer

(le mari de Delphine) fit plus d'une fois éprouver à Delrive de désagréables sensations. Le mot *adultère*, ce mot si dur et si peu *délicat*, l'effarouchoit encore... Mais lorsqu'on a secoué le joug de la religion, il est si facile de trouver des raisons pour justifier les foiblesses de l'amour! et les beaux yeux de Delphine en fournissoient de si bonnes!...

M. Bolmer partit pour Berne; il devoit y rester huit jours: Delrive, plus empressé que jamais auprès de Delphine, reçut enfin d'elle une réponse dans laquelle on lui donnoit un rendez-vous pour le soir même à huit heures.

Delrive obtenoit ce qu'il desiroit, ce qu'il sollicitoit depuis deux mois. Mais les faveurs d'une femme n'ont de prix que lorsqu'elles sont arrachées; l'amour n'en jouit qu'en les dérobant; les annoncer, c'est en détruire tout le charme. Un premier *tête-à-tête* ne s'indique point, ne s'accorde point; c'est un peu de violence et le hasard qui doivent le procurer. Delrive se sentit refroidi: cependant il attendit l'heure du rendez-vous avec

impatience. Il se rendit chez Delphine à sept heures et demie. En entrant chez elle, il fut désagréablement surpris d'y trouver quatre graves personnages, parens de M. Bolmer. Au bout d'un moment, Delphine sonna pour demander du thé; et tandis qu'on le posoit sur une table, elle se leva, s'approcha de Delrive, et lui dit tout bas, qu'il s'agissoit d'une affaire imprévue et importante pour M. Bolmer, et que cette conférence pourroit durer encore une heure. Mais, poursuivit-elle, feignez de vous en aller, et passez dans mon cabinet. Attendez-moi là. J'irai vous rejoindre aussitôt que je serai libre. Delrive obéit; il fut se renfermer dans le cabinet de Delphine. Il vit que c'étoit là qu'elle avoit eu le projet de le recevoir. Ce lieu étoit éclairé, paré, parfumé, rempli de fleurs.... Delrive s'assit sur un canapé, entouré de jacinthes et de narcisses à côté d'une athénienne sur laquelle brûloient des parfums délicieux..., Des vases et une lampe d'albâtre renfermant les lumières, répandoient autour de lui la plus douce clarté..

Toute cette élégance fit sur Delrive une impression absolument contraire à celle que les objets de ce genre produisent ordinairement..... Le malheur en égarant sa raison, n'avoit ni corrompu son cœur, ni détruit sa délicatesse...... La volupté pouvoit l'entraîner; mais il falloit qu'elle eût quelque ressemblance avec l'amour; il falloit qu'elle empruntât, sinon le voile de la pudeur, du moins celui des graces, et qu'elle se montrât *sans apprêts !*...... Delrive se rappela les sensations délicieuses qu'il avoit éprouvées en contemplant la chambre de Caliste, en jetant les yeux sur son lit d'indienne, sur sa table de bois de noyer, sur ses livres, sur son sablier.... Ce souvenir fit couler ses larmes, et le lieu où il étoit ne lui parut plus que *le boudoir* d'une courtisane. Il se leva, et s'approchant de la cheminée, il regarda une superbe pendule, dont le cadran étoit soutenu par le Temps; sur le socle on lisoit ce vers :

Tout le consume, et l'amour seul l'emploie (*a*).

(*a*) Voltaire.

O sablier de Caliste ! s'écria Delrive ; combien vous prouviez la fausseté de cette maxime, faite pour être recueillie par une courtisane !.... *Tout (excepté l'amour) consume le temps !*...... Et la piété filiale, et Caliste soignant sa mère, et l'amitié, et la bienfaisance !....... En disant ces paroles, Delrive apercevant un livre sur la cheminée, le prit, l'ouvrit, en lut quelques lignes, et le rejeta avec dégoût : c'étoit un roman licencieux..... Quelle est mon inconséquence ! dit-il, quel dessein m'amenoit ici? Eh ! quoi donc ! y suis-je venu chercher la vertu ! Non sans doute ; mais que deviendrai-je désormais, puisque tout ce qui paroît opposé à sa trompeuse image me blesse et me déplaît !

Dans le moment où Delrive faisoit cette fâcheuse réflexion, la porte s'ouvrit, et Delphine parut. Elle s'avança d'un air riant et dégagé, fit des plaisanteries sur *les ennuyeux* dont elle venoit enfin de se débarrasser ; et ensuite elle s'assit sur le canapé. Ce ton léger, ce maintien qui n'offroit pas la moindre

trace de trouble et d'embarras, achevèrent de glacer Delrive; depuis sa première jeunesse, les idées les plus délicates sur la pudeur, sur la modestie, étoient tellement réunies dans son imagination à celles de la grace, de la beauté et du sentiment, qu'il n'étoit plus en son pouvoir de les séparer. Non-seulement Delphine avoit perdu tous ses charmes à ses yeux, mais il n'éprouvoit plus pour elle qu'un invincible dégoût. Cependant l'amour-propre combattant ce mouvement secret, il voulut déguiser cette subite aversion et même la vaincre: mais si de certaines femmes peuvent ne pas remarquer le mépris qu'elles inspirent, quelle est celle qui n'apercevroit pas une froideur insurmontable? Le ton et les manières de Delrive avoient, contre son intention, quelque chose de si choquant, que Delphine en fut vivement irritée; elle le témoigna avec aigreur, Delrive ne se justifia que par un persifflage insultant: Delphine, outrée, lui ordonna impérieusement de sortir; il obéit avec précipitation. Lorsqu'il fut à la porte,

il entendit gémir; il retourna la tête, et vit Delphine en pleurs : il y auroit eu de la férocité à la quitter dans cet instant; il revint sur ses pas d'un air humble et touché, il se mit aux genoux de Delphine et lui témoigna un regret sincère de l'avoir offensée; mais il ne montra point d'amour, et Delphine fut inexorable. C'étoit bien ce que desiroit Delrive; il la prit au mot sur son *inflexibilité* : il s'en plaignit, et surtout il s'y soumit, en lui disant adieu, avec la ferme résolution de ne jamais profiter de sa *clémence*, si, par hasard, elle s'avisoit de lui offrir son pardon.

En réfléchissant à cette aventure, Delrive s'étonna que la route facile du vice eût si peu d'attrait : il lui sembloit que le seul bon goût suffisoit pour en éloigner. Hélas! disoit-il, cette chimère des cœurs délicats, la vertu, fut sans doute l'ouvrage du sentiment; ce fut une ame exaltée par la sensibilité, qui, dans son enthousiasme, inventa ces lois sévères, afin de sanctifier ses affections et de déifier son objet...... L'amour même, en

les suivant, s'entoura d'illusions sublimes, et seulement alors il devint la première de toutes les passions ! et la beauté, unie aux graces les plus touchantes, obtint et mérita des autels : car en effet, qu'est-ce qu'une femme dépouillée du charme ravissant de l'innocence et de la pudeur ?......... Quoi ! ce profond attendrissement, cette admiration, ces émotions délicieuses que j'éprouvai jadis, tous ces plaisirs si purs sont perdus pour moi sans retour !...... La vertu ne me guide plus, ne me console plus ; je ne veux plus ni la suivre, ni la chercher ; mais son souvenir ineffaçable me poursuit, et je la regrette comme un rêve enchanteur, et comme la seule volupté desirable !!.....

Depuis ce jour, Delrive eut beaucoup moins de succès dans la société de Lausanne ; Delphine y étoit aimée : et devenue l'ennemie de Delrive, elle lui nuisit auprès des femmes qu'elle prévint presque toutes contre lui. Il chercha à s'en consoler, en se livrant entièrement à des projets de fortune et d'ambition. Il pens

soit, avec raison, que lorsqu'on méprise tous les principes, qu'il avoit suivis jusqu'à cette époque ; il est très-facile de faire un chemin rapide, et que cela seul peut tenir lieu d'intelligence et de talens. Dans ces nouveaux desseins, il comptoit pour beaucoup l'amitié de M. d'Orselin ; il ne doutoit pas qu'il ne fût infiniment plus riche qu'il ne prétendoit l'être ; et il espéroit pouvoir prendre assez d'ascendant sur lui, pour l'engager à lui assurer tout son bien, au préjudice des héritiers naturels que M. d'Orselin avoit en Espagne.

Delrive habitoit Lausanne depuis près d'un an, lorsqu'un soir, en rentrant chez lui, on lui annonça que M. d'Orselin venoit de tomber en apoplexie : il envoya chercher un médecin. On saigna plusieurs fois le malade, qui ne reprit sa connoissance que le lendemain matin, mais non l'usage libre de la parole ; il ne pouvoit que bégayer quelques mots à peine intelligibles. Il montroit une extrême agitation. Delrive ne quitta point le chevet de son lit. Sur le soir, M. d'Or-

selin parut être beaucoup plus mal ; il fit entendre, par ses signes et quelques monosyllabes mal articulés, qu'il desiroit un prêtre. Delrive en envoya chercher un ; la servante sortit un moment après. M. d'Orselin, plus agité que jamais, se trouvant seul avec Delrive, se souleva avec effort pour prendre sous son chevet un gilet, de la poche duquel il tira deux clefs qu'il présenta à Delrive, en lui montrant une petite armoire à deux pas de son lit. D'après cette indication, Delrive ouvrit l'armoire avec la plus grosse clef..... Le moribond lui indiqua du doigt une cassette ; Delrive referma l'armoire, y laissa la clef et apporta la cassette qui étoit excessivement lourde. M. d'Orselin eut l'air de vouloir parler ; mais tout-à-coup ses yeux égarés se fermèrent, et une affreuse convulsion termina sa vie..... Delrive resta stupéfait. Sans doute, se dit-il, ce vieillard qui m'aimoit, m'a fait présent de cette cassette ; je puis légitimement accepter un don de l'amitié..... Le temps n'est plus où j'aurois eu la sottise d'éprou-

ver, à cet égard, quelques scrupules; mais ne perdons point de temps. En disant ces paroles, Delrive porta la cassette dans sa chambre à côté de celle de M. d'Orselin; il l'enferma dans son secrétaire; et revenant promptement dans l'appartement de M. d'Orselin, il sonna, et appela tous les gens de la maison. On accourut; mais tous les secours furent inutiles, M. d'Orselin étoit mort. La justice vint mettre les scellés chez le défunt. Il étoit neuf heures du soir; on condamna la porte de l'appartement de Delrive qui donnoit dans la chambre de M. d'Orselin; et Delrive, qui avoit une autre porte de dégagement, se renferma chez lui. A minuit, tout étant calme dans la maison, Delrive agité et pensif, ouvrit la mystérieuse cassette..... Il y trouva cinq mille louis en or, et quatre gros diamans d'un très-grand prix..... Quoi! dit-il, ce vieillard qui se disoit si pauvre, possédoit un tel trésor! Me voilà donc, par ce bienfait, à l'abri de l'infortune!..... M. d'Orselin n'a point fait de testament, il me l'a dit, et d'ailleurs il

avoit peur de la mort, il étoit épicurien et philosophe bien égoïste; ces gens-là ne s'embarrassent guère de ce qui peut arriver après eux... A cette réflexion succéda celle qu'il étoit bien singulier que M. d'Orselin, dans ses derniers momens, précisément à l'instant où les idées religieuses paroissoient le tourmenter, eût été si occcupé du desir de faire, à un étranger, un présent si considérable.... Il avoit un neveu dans la misère...... N'avoit-il pas craint que cette cassette ne fût volée par la servante qui le gardoit? N'étoit-ce pas un dépôt qu'il avoit voulu confier à Delrive, pour le faire remettre à son héritier naturel?.... Delrive cherchoit en vain à repousser ces idées, il en étoit poursuivi. Au reste, qu'importe? dit-il. N'ai-je pas secoué, pour toujours, le joug ridicule d'une morale qui ne fait que des victimes!...... Rien ne nous survit. A quoi bon se sacrifier soi-même pour un inconnu? Qui me récompensera d'un tel effort? le témoignage de ma conscience?... La conscience n'est qu'un mot vide de sens pour celui qui ne voit

dans l'univers que l'ouvrage du hasard, pour celui qui n'a rien à craindre et rien à espérer après cette vie..... Quelle folie d'immoler sans espoir et sans but, son propre intérêt à celui d'un autre qu'on n'aime point! Après ces raisonnemens, Delrive remit la cassette dans son secrétaire, et il se coucha. Mais ce fut en vain qu'il invoqua le sommeil, un remords invincible éloignoit de lui le repos. Il eut beau se promettre de ne point laisser dans la misère le jeune d'Orselin, et de lui faire passer, par une main inconnue, une partie des cinq mille louis; cet accommodement avec sa conscience ne fit qu'augmenter ses remords. Se décider à cette action, c'étoit s'avouer qu'il ne pourroit pas jouir avec tranquillité de la somme entière, et que, par conséquent, ce qu'il s'en réservoit ne le rendroit point heureux. Son agitation augmentant toujours, il se releva à deux heures. Il prit sa lampe de nuit, et ralluma sa chandelle. Maudite soit, dit-il, l'éducation que j'ai reçue, je ne serai jamais qu'un sot..... L'habitude est plus

forte en moi que ma raison.... En disant ces paroles, il r'ouvrit son secrétaire. L'or, dit-il, est beaucoup moins précieux que le sommeil, je rendrai tout... En prononçant ces mots, il prit la cassette, et la mettant sur une table : Aussitôt qu'il fera jour, continua-t-il, je la porterai chez le magistrat; il faut attendre encore trois heures..... En parlant ainsi, de douces larmes humectoient ses paupières, un calme délicieux renaissoit dans son cœur..... Son secrétaire étoit encore ouvert; ses regards se portèrent sur le petit sablier de Caliste qu'il avoit conservé et placé là; il s'attendrit en le regardant : J'ai juré, dit-il en le prenant, que tu ne marquerois que les heures consacrées à la vertu.... tu dois marquer celles-ci.... A ces mots, il posa le sablier sur un guéridon, il s'assit dans un fauteuil, ses pleurs coulèrent doucement..... Avec quel délice il pensa à la famille infortunée du jeune d'Orselin! quel plaisir il goûtoit à se représenter sa surprise et sa joie!..... Il ne s'endormit point, le sommeil l'eût privé d'une rê-

verie ravissante.... Aussitôt que parut le jour, Delrive s'habilla ; il envoya chercher une voiture, il prit la cassette, et se rendit chez le premier magistrat de la ville. Là, il déclara que feu M. d'Orselin, privé de la parole, mais ayant sa connoissance, lui avoit donné ses clefs, indiqué la cassette ; Delrive ajouta que M. d'Orselin avoit un neveu en Espagne, et qu'il pensoit qu'on devoit lui envoyer ce dépôt.

La corruption générale est telle, que ce procédé de Delrive parut une belle action. Le magistrat qui étoit un homme vertueux, prit pour lui la plus vive amitié, et s'informant de sa situation, il lui conseilla d'aller lui-même en Espagne, et de s'y mettre dans le négoce. J'ai à Cadix, poursuivit-il, une liaison intime avec un banquier nommé Mellos, je lui manderai les détails de votre action ; il vous recevra à bras ouverts ; il est d'une richesse immense, et en vous livrant au travail, vous pouvez faire là votre fortune. Delrive accepta cette propposition, et deux mois après il partit pour

l'Espagne; mais, pour éviter de passer la mer, il se décida à traverser la France avec un marchand génevois qui alloit à Madrid, qu'il devoit trouver à Berne, et auquel il fut recommandé comme un dessinateur italien qui cherchoit un compagnon de voyage. Delrive, muni des passe-ports et des papiers nécessaires, parlant parfaitement l'italien, et en imitant bien l'accent, teignit ses cheveux blonds en noir, se peignit les sourcils, se rembourra les jambes et le corps, et sous ce travestissement qui le faisoit paroître beaucoup moins jeune, et qui fournissoit un signalement très-peu d'accord avec sa véritable figure, il se présenta au marchand génévois, qui n'eut aucun soupçon de la vérité. Nos voyageurs, en partant de Berne par la diligence, trouvèrent dans cette voiture une jeune personne extrêmément jolie, dont la naïveté et la timidité intéressèrent surtout Delrive. C'étoit une émigrée qui alloit, ainsi qu'eux, à Bâle, en passant par Zurich, où le marchand vouloit séjourner quarante-huit heures.

Delrive s'occupoit beaucoup d'Euphémie, c'étoit le nom de la jeune françoise ; mais elle étoit si craintive et si farouche, que l'on ne pouvoit obtenir d'elle que les réponses les plus laconiques, accompagnées d'une vive rougeur, quelque simple que fût la question. Cependant Delrive s'aperçut que souvent elle le regardoit à la dérobée, et qu'elle lui répondoit avec un peu moins de brièveté qu'aux autres. Il la trouvoit charmante, il s'ennuyoit beaucoup avec des marchands suisses qui dormoient ou qui fumoient ; il résolut d'apprivoiser la jeune et sauvage Euphémie. On s'arrêta pour dîner. Pendant qu'on préparoit les tables, Euphémie entra dans un verger où Delrive la suivit. Euphémie parut épouvantée de se trouver seule avec un homme, sous un berceau de verdure. Delrive lui parla avec tant de douceur et si *consrment*, qu'elle se rassura un peu. Alors il hasarda quelques questions sur sa situation et ses projets ; Euphémie leva les yeux au ciel, rougit et soupira. Delrive lui protesta qu'elle auroit de la

confiance en lui, si elle le connoissoit. Euphémie laissa entrevoir qu'elle le trouvoit un peu jeune. Delrive jura qu'il avoit quarante-cinq ans. Cette déclaration, qui surprit infiniment Euphémie, calma toutes ses craintes confuses, et elle n'hésita plus à convenir qu'elle étoit religieuse nouvellement échappée de France et de Lyon, où elle avoit couru des dangers inouïs. « Ah! ma chère sœur, répondit Delrive, en quittant son accent italien, je méritois cette confidence!..... Vous m'avez dit votre secret; je vais vous apprendre le mien; je suis un père de la Trappe. — De la Trappe! est-il possible? — Ne me trahissez pas. — Ah! mon révérend Père, j'aimerois mieux mourir.... ». Un des voyageurs vint interrompre cette conversation; mais de ce moment, Euphémie eut pour Delrive autant de confiance que de vénération; il lui paroissoit si bon, si respectable, et même si beau; car Euphémie lui trouvoit la physionomie angélique *d'un saint.*

On arriva le soir à Zurich. L'auberge

où s'arrêta la diligence étoit si pleine, que tous les voyageurs furent obligés de chercher d'autres gîtes. Le marchand, compagnon de voyage de Delrive, logeoit chez un ami, et Delrive se séparant de lui pour deux jours, se chargea de la craintive Euphémie qui redoutoit, par-dessus toute chose, les nuits passées dans les auberges; mais, sous la garde du *révérend Père*, elle se croyoit aussi en sûreté qu'elle avoit pu l'être jadis dans la cellule de son couvent. Delrive, chargé de choisir le logement, établit la crédule Euphémie à côté de lui, dans un petit cabinet qui n'avoit d'issue que dans sa chambre.

Delrive et Euphémie soupèrent tête-à-tête. Euphémie fut sensiblement touchée de la bonté du *révérend Père*, et de l'amitié qu'il lui témoignoit : en se retirant, elle lui dit que pour la première fois, depuis bien long-temps, elle alloit s'endormir sans inquiétude. Delrive la prévint qu'il se lèveroit avant le jour, parce qu'il étoit obligé, pour affaire, de sortir de grand matin. Euphé-

mie ne voulant pas rester seule endormie dans ce cabaret, le pria de la réveiller, en frappant à sa porte avant de s'en aller; Delrive le promit. A deux heures du matin, Delrive entra doucement, avec de très-mauvais desseins, dans la chambre d'Euphémie; il s'approcha sans bruit de son lit.... Une chandelle de nuit, posée sur la cheminée, éclairoit parfaitement l'imprudente et douce Euphémie.... Elle dormoit du plus profond sommeil.... Delrive s'arrêta pour la contempler.... Elle étoit embellie par le calme, le repos et surtout par l'innocence. Elle avoit conservé une partie de ses vêtemens, un jupon et un grand mouchoir qui couvroit entièrement son sein. La décence de son attitude, l'aimable sérénité répandue sur ses traits, frappèrent Delrive, et lui causèrent un attendrissement qui ressembloit à la vertu.... Tout en elle annonçoit l'habitude de la pudeur et d'une piété touchante; ses deux mains étoient croisées sur sa poitrine, et tenoient encore un long chapelet à gros grains noirs, entortillé

comme un bracelet autour d'un de ses bras.... Innocente créature ! dit tout bas Delrive, tu ne peux inspirer que le desir de te protéger !.... Que ta pureté, que ta crédulité soient ta sauve-garde !... En disant ces paroles, Delrive, en soupirant, s'éloigna promptement. Il rentra dans sa chambre, il se coucha ; et, s'il ne s'endormit pas sur-le-champ, du moins, quand ses yeux appesantis se fermèrent, il goûta, ainsi qu'Euphémie, le charme d'un sommeil tranquille.

Le lendemain, Delrive revit Euphémie avec une émotion délicieuse et le plus tendre intérêt. Que j'ai bien dormi cette nuit, lui dit-elle, on dort si tranquillement près de vous ! Delrive sourit, et le soir il trouva un prétexte pour changer de logement ; il fit coucher Euphémie dans la chambre d'une servante. On reprit la route de Bâle. Arrivé dans cette ville, Delrive se sépara d'Euphémie. Il la força d'accepter comme un don paternel, une bourse qui contenoit vingt louis, et il l'exhorta à se fier avec moins de sécurité aux *Pères de la Trappe* en

habits séculiers, qu'elle pourroit rencontrer dans ses voyages. Euphémie, pénétrée de reconnoissance, promit à Delrive de prier Dieu pour lui tous les jours de sa vie. « Je vous demande, ma chère sœur, répondit-il, de dire de temps en temps, à mon intention, un certain chapelet à gros grains noirs, que vous portez la nuit autour du bras.... — Comment savez-vous cela? mon révérend Père! — C'est une chose qui m'a été révélée dans une très-agréable vision..... — O saint homme!... s'écria la naïve Euphémie transportée d'admiration..... ». Cet entretien mystique fut interrompu par le marchand, compagnon de voyage de Delrive, qui, sans entrer dans la chambre, l'appeloit, à grands cris, du corridor. Adieu, ma chère Euphémie, dit Delrive en s'éloignant; adieu, soyez toujours heureuse et pure, adieu.... Pour toute réponse, Euphémie en larmes tire de sa poche son chapelet, joint les mains et tombe à genoux... Delrive troublé la regarde un instant avec émotion, et ensuite s'arrachant d'auprès d'elle, va pré-

cipitamment rejoindre les autres voyageurs.

Delrive, sans passer par Paris, traversa heureusement la France, et n'éprouva pas le moindre accident. Malgré ce bonheur, il fut charmé de se trouver en Espagne. Il se rendit, sans s'arrêter, à Cadix, où il arriva sur la fin du mois de juin. On lui dit que le banquier Mellos étoit dans sa maison de campagne, à Chiclane, charmant village à quatre lieues de Cadix; on s'embarque pour y aller. Delrive fit cette petite traversée en moins de deux heures. Introduit chez Mellos, il lui présenta ses lettres de recommandation, et reçut l'accueil le plus cordial; car le magistrat de Lausanne, ami de Mellos, lui mandoit, avec détail, toute l'histoire de la restitution de la riche cassette que feu M. d'Orselin avoit remise, en mourant, à Delrive. Ce trait acquit sur-le-champ à Delrive la confiance et l'amitié du vertueux et bon Mellos qui, dès le même jour, lui donna chez lui un joli logement, s'informa de sa situation, prit l'argent qui lui restoit

pour le faire valoir dans son commerce, et lui promit de lui donner de l'occupation, avec des appointemens beaucoup plus considérables que Delrive n'eût osé les demander. Quant au jeune d'Orselin, dit Mellos à Delrive, personne, mieux que moi, ne peut vous donner des renseignemens sur cet infortuné. Il vint ici, il y a plus de deux ans; je fus assez heureux pour lui rendre quelques services. Il est établi à Algésiras, à quatorze lieues d'ici. Je vous conseille de lui porter vous-même l'heureuse nouvelle qui change son sort; il est juste que vous ayiez le plaisir de la lui annoncer; pendant ce temps, j'irai faire une course rapide à Madrid, où je suis appelé par une affaire de famille; ainsi, vous pourrez rester trois semaines à Algésiras. Delrive consentit avec joie à faire ce petit voyage, et il fut convenu qu'il partiroit sous trois jours.

Mellos, l'un des plus riches négocians de Cadix, étoit veuf, et n'avoit qu'une fille, âgée de dix-sept ans, nommée Zeïma, seule héritière de sa fortune. Zeïma,

vive, étourdie, et même un peu coquette, avoit le plus joli visage du monde, une taille svelte, une tournure piquante, et des manières remplies de graces. Elle étoit sous la garde, très-peu vigilante, d'une vieille duègne qui s'occupoit beaucoup plus du projet de lui plaire que du soin de la surveiller. Zeïma fut très-frappée des agrémens de Delrive, et elle lui laissa pénétrer cette impression, sinon avec ingénuité, du moins avec franchise. Delrive qui commençoit à oublier Caliste, ne fut nullement insensible aux agaceries de Zeïma. Mais il partit pour Algésiras, avant d'avoir pu réfléchir à l'espèce de sentiment qu'il inspiroit, et à celui qu'il pouvoit accorder encore.

Algésiras est un bourg agréablement situé sur le bord de la mer qui le sépare de l'Afrique par un trajet de cinq lieues. Ce fut dans cette solitude que Delrive trouva le jeune d'Orselin dans une chaumière, avec une femme belle comme un ange, et quatre enfans charmans. Grand Dieu! s'écria-t-il à l'aspect de cette fa-

mille intéressante, comment feu M. d'Orselin a-t-il pu, volontairement, se priver du bonheur si pur que la nature lui offroit!..... Que lui a valu son égoïsme? il n'a pas joui de sa fortune, il a vécu isolé, et il est mort dans les plus cruelles angoisses du repentir.....

Ce fut avec ravissement que Delrive s'acquitta de sa commission; il partagea la joie qu'il causoit, il jouit de la reconnoissance si vive qu'on lui témoigna.

D'Orselin et sa famille partirent pour Cadix le surlendemain. Delrive voyagea dans les environs intéressans d'Algésiras; il visita la petite île pittoresque des *Palamos*, le bourg de Saint-Roch, la montagne de Gibraltar; enfin, passant la mer, il se trouva, en cinq ou six heures, dans une autre partie du monde. Il toucha les côtes de l'Afrique; il vit Ceuta: et au bout de trois semaines, il retourna à Cadix, où il retrouva Mellos, revenu la surveille de Madrid.

Zeïma parut charmée de revoir Delrive qui, de son côté, ne reçut pas sans émotion un accueil aussi flatteur. Zeïma

étoit si séduisante, que Delrive se promit bien de profiter des sentimens qu'elle lui montroit. J'ai eu pitié de l'innocence et de la simplicité d'une pauvre religieuse, se disoit-il; mais la vive et brillante Zeïma n'est nullement une Agnès, elle ne s'abuse point sur ce qu'elle éprouve, elle n'est ni crédule, ni dévote; pour triompher d'elle, il ne faudra point la tromper.... Elle est fille de mon bienfaiteur; ceci m'engage seulement à me conduire avec prudence et discrétion; pourvu que cette intrigue soit à jamais ignorée du monde et de Mellos, qu'aurai-je à me reprocher? Quel remords pourrois-je avoir de céder au penchant le plus doux et le plus naturel, qui ne produira dans la société, ni désordre, ni scandale, et qui ne causera de chagrin à qui que ce soit au monde?..... Pour cette fois, je n'aurai pas la sottise de sacrifier mon bonheur à d'importunes réminiscences de vieux préjugés que je n'ai plus, et qui, dans ce cas surtout, sont absurdes. Ce seroit une trop grande duperie d'être constamment vertueux sans vertu, et de

laisser à l'habitude un pouvoir si tyrannique sur moi. Jusqu'ici, je n'ai eu l'esprit fort qu'en projets, et par une fatalité que je ne conçois pas, dès qu'il s'agit de vaincre des préjugés que je méprise, je les retrouve tous; alors, toutes les idées qu'on a gravées dans ma tête dès mon enfance, viennent en foule me troubler et changer mes dispositions.... Mais les charmes de Zeïma triompheront de cette foiblesse, et ce premier pas fait, j'espère que je serai enfin d'accord avec moi-même.

En conséquence de cette résolution, Delrive fit une déclaration très-passionnée à Zeïma, et il obtint l'aveu qu'il sollicitoit. Il ne fut plus question que de chercher les moyens de se voir en liberté et sans aucune crainte; et après y avoir mûrement réfléchi, Delrive n'en trouva point d'autre que de se rendre la nuit dans un petit jardin particulier, dépendant du logement de Zeïma, et dont elle seule avoit la clef. Zeïma fut d'abord épouvantée de cette demande; elle vouloit bien accorder un rendez-vous, mais

dans le jour, et en présence de la duègne qu'elle se promettoit de gagner. Delrive exigea positivement que personne ne seroit dans cette confidence ; il insista sur la proposition du rendez-vous nocturne ; suivant l'usage, il protesta que ses intentions étoient aussi pures que sa passion. Zeïma finit par céder, et un matin elle remit à Delrive la fatale clef. Mais le jour même, Mellos, en sortant de table, emmena sa fille dans son cabinet, et l'y retint deux heures. Zeïma en sortit tout en larmes, et fut se renfermer dans son appartement. Mellos monta à cheval pour aller faire une course aux environs. Alors Zeïma fit dire à Delrive de se rendre dans un bois voisin ; il y fut. Zeïma s'y trouva sans la duègne ; et là, elle apprit à Delrive que son père venoit de lui annoncer qu'il avoit disposé de sa main, donné sa parole, et qu'elle seroit mariée sous huit jours. Elle avoua qu'elle n'avoit pas eu le courage de résister à son père ; en même temps, elle montra à Delrive beaucoup de douleur et d'amour, et lui redemanda la clef de son

jardin. Delrive n'avoit point de passion pour Zeïma; mais il la trouvoit charmante : et, loin de renoncer au rendez-vous promis, il mit en œuvre, pour l'obtenir, toute l'adresse et tous les artifices qui pouvoient séduire une jeune personne très-légère et sans expérience. Il promit un *respect inviolable*; il joua le désespoir, demanda cette grace comme une preuve de confiance et comme une sorte de consolation; il menaça, il pria, pleura; et l'imprudente et foible Zeïma, pour éviter des scènes qu'il n'avoit nulle envie de faire, et même pour lui *sauver la vie*, consentit à lui laisser la clef, et à le recevoir à une heure après minuit.

Tout le reste de la journée, Zeïma, triste, rêveuse, agitée, parut à Delrive plus jolie que jamais; il se persuada même qu'il en étoit éperdument amoureux, et il se répétoit : *l'amour excuse tout*; car, malgré toute sa philosophie, il avoit encore besoin de se chercher une excuse, surtout lorsqu'il pensoit à Mellos. Ce dernier ne rentra que fort tard; sa vue

fit de la peine à Delrive; mais un tendre regard de Zeïma dissipa ce premier remords.

Suivant la coutume de la maison, chacun, le soir, se retira, pour se coucher, à onze heures. Delrive, renfermé dans sa chambre, éprouva une sorte d'effroi en se retrouvant seul avec lui-même; il craignit ses propres réflexions; en vain cherchoit-il à se représenter Zeïma avec tous ses charmes, son imagination ne lui retraçoit que la figure vénérable de Mellos... Il vouloit penser au bonheur qu'il se promettoit, une voix importune murmuroit au fond de son cœur; malgré lui, il l'entendoit répéter: *On ne trouve point le bonheur avec le crime.... Tu vas violer tous les droits de la sainte hospitalité, tu n'échapperas point au repentir..* Delrive honteux, irrité de se trouver si peu de courage, jura de surmonter ses scrupules: quel empire, disoit-il, peuvent avoir sur toute la vie, les idées reçues dès le premier âge! je suis comme ces gens qui, ne croyant plus aux revenans, ont peur encore au milieu des ténèbres, parcequ'ils se

rappellent alors tous les contes qui les ont effrayés durant leur enfance.... Mellos en sera-t-il moins heureux, parce que je répondrai aux sentimens secrets de Zeïma? Je ne veux ni lui enlever sa fille, ni même l'engager à lui désobéir..... J'aime, je suis aimé, je cède au penchant inspiré par la nature, mon bonheur ne fera point verser de larmes; pourquoi donc en ferois-je le sacrifice? qui m'en tiendroit compte?.... En disant ces paroles, Delrive un peu raffermi dans sa nouvelle doctrine, s'assied devant une tablette chargée de livres et fixant ses yeux sur *la Nouvelle Héloïse*, il en prit le premier volume, c'étoit choisir l'ouvrage qui pouvoit le mieux dissiper ses remords. L'exemple de *Saint Preux* fit sur lui un effet merveilleux, tous ses scrupules s'évanouirent, et il attendit l'heure du rendez-vous avec autant d'intrépidité que d'impatience. Il étoit dans cette disposition, et sa montre marquoit onze heures trois quarts, lorsqu'il entendit frapper doucement à sa porte : très-surpris, il se lève, va ouvrir, et son trouble est extrême en voyant Mel-

los... Je me suis douté, dit Mellos en souriant, que vous n'étiez pas encore couché; car je sais que l'étude vous fait souvent veiller. Mon ami, continua Mellos, je n'ai pu me refuser le plaisir de vous annoncer une nouvelle qui me comble de joie.... J'avois fait à Madrid des démarches pour vous, dont je ne vous ai point parlé; je viens de recevoir un courrier qui m'apprend que tout a réussi selon mes desirs: le ministre qui a de la bonté pour moi, et auquel j'ai conté votre histoire, vous accorde une place honorable et lucrative qui vous fixe à Cadix, et dont voici le brevet; en outre, j'ai placé, d'une manière si heureuse, les vingt mille francs que vous m'avez confiés, que vos fonds sont triplés; mon caissier vous comptera demain soixante mille francs. A ces mots, Delrive, avec la contenance d'un criminel qui reçoit sa sentence, resta debout, pâle, immobile, sans proférer une parole. Mellos prit l'état où il le voyoit, pour le saisissement de la joie et de la reconnoissance; il s'attendrit, embrassa Delrive, et il le quitta à l'instant où il entendit

sonner minuit. Aussitôt qu'il fut sorti; Delrive tombant sur une chaise, fondit en larmes. Ah! s'écria-t-il, que serois-je devenu, si cet homme respectable eût différé de me parler jusqu'à demain!...... Comment aurois-je supporté le poids accablant d'un tel bienfait!... Je me serois poignardé à ses pieds.... En prononçant ces mots, Delrive tira de sa poche la clef du jardin, il l'enferma dans un papier qu'il cacheta; je la rendrai demain, dit-il: ah! que ne donnerois-je pas, pour ne l'avoir jamais ni reçue, ni desirée!....

Delrive se promenant à grands pas dans sa chambre, entendit sonner une heure après minuit, sans aucune tentation, mais non sans trouble; il s'émut en pensant que Zeïma l'attendoit; il resta debout tant qu'il put supposer que Zeïma conservoit l'espoir ou la crainte de le voir arriver, il ne se coucha qu'au grand jour; on étoit au mois d'août. Il rendit la clef. Il eut une explication touchante avec Zeïma; il lui avoua l'impression qu'avoient produites sur son cœur les bienfaits du vertueux Mellos; il rappela dans

l'ame de Zeïma les principes que l'amour en avoit bannis, il lui parla comme un sage et comme un véritable ami. Zeïma pleura, le remercia, et jura de consacrer sa vie à la piété filiale et à la vertu.

Deux jours après cette conversation, Mellos, un matin, demanda à Delrive, si dans ses courses, aux environs de Chiclane, il avoit remarqué une maison placée sur la hauteur qui dominoit la vallée; Delrive répondit qu'il n'avoit pu entrer dans cette maison qu'on venoit de vendre, parce que les nouveaux propriétaires n'y étoient point encore, et qu'on y travailloit. J'y fus hier, dit Mellos, les travaux sont finis, les jardins en sont admirables, je vous conseille d'aller vous y promener. Delrive suivit ce conseil. Cette maison, isolée sur le sommet d'une montagne, étoit en effet remarquable par son élégance et la beauté de sa situation. De là, on embrasse d'un coup d'œil, l'île de Léon, Cadix, la baie, tous les lieux qui la bordent, et la mer qui est au-delà; on suit le cours de la rivière Santi-Pietri, et son embouchure dans la mer de

l'Ouest. En se tournant vers l'Orient, on aperçoit Medina-Sidonia ; et les vastes plaines de l'Andalousie méridionale. Heureux, dit Delrive, le possesseur de cette délicieuse habitation ; si ses principes, sa croyance et ses opinions sont d'accord avec les sentimens de son cœur !... Il demanda à voir les jardins ; on l'y conduisit. En côtoyant la partie de la maison qui donnoit sur un vaste parterre, il passa devant les fenêtres d'un appartement au rez-de-chaussée, dont les jalousies étoient fermées, et il entendit jouer du piano. Il s'arrêta pour écouter, et il admira un talent supérieur qui lui rappeloit celui de Caliste. Questionnant à ce sujet son conducteur, c'est, lui répondit-on, la maîtresse de la maison, mademoiselle Lucella. Est-elle jeune ? demanda Delrive. — Oh ! très-jeune, elle a tout au plus vingt ans. — Elle est donc ici avec ses parens ? — Non, dans ce moment elle est toute seule.

Comme on ne jouoit plus du piano, Delrive alloit s'éloigner, lorsque tout-à-coup la jalousie se leva, et Delrive vit

paroître à la fenêtre, tout près de lui, la plus belle et la plus charmante jeune personne qu'il eût jamais vue... c'étoit Lucella; elle pâlit en l'apercevant, et fit un pas en arrière. Delrive, frappé d'étonnement, la salua, et Lucella, se rapprochant de la fenêtre, l'invita, en françois, à venir se reposer dans le salon! Delrive tressaille, une nouvelle surprise le fixe à sa place... En écoutant Lucella, il avoit cru entendre Caliste, c'étoit exactement le même son de voix... D'ailleurs, la figure de Lucella n'avoit pas le moindre rapport avec celle de Caliste; Lucella étoit infiniment plus régulière, et d'un genre de beauté plus touchant; elle avoit un éclat éblouissant, des traits parfaits, et une physionomie céleste. Delrive, un peu remis de son trouble, profita avec empressement de l'invitation de la charmante Lucella. Il entra dans un beau salon, où il trouva Lucella assise à côté d'une espèce de duègne qui brodoit au métier avec elle. Lucella accueillit Delrive, avec autant de grace que de politesse, et un air de sentiment dont il fut

pénétré. Le son de sa voix retentissoit jusqu'au fond de son cœur, et lui rappeloit un souvenir déchirant, dont il ne pouvoit se distraire qu'en fixant les yeux sur le visage ravissant de Lucella. On apporta des glaces et des fruits, et au bout d'une heure, Delrive faisant un véritable effort sur lui-même, prit congé de Lucella, en lui demandant la permission de revenir quelquefois. Oui, monsieur, dit Lucella en rougissant, je serai charmée d'avoir l'honneur de vous recevoir; depuis long-temps j'entends parler de vous, et je suis chargée, pour vous, d'une commission délicate dont je dois m'acquitter promptement. Ces paroles excitèrent en Delrive la plus vive curiosité; il en sollicita vainement l'explication; mais Lucella promit de lui révéler ce secret le lendemain. Delrive, rempli d'étonnement, de trouble et d'inquiétudes, retourna chez Mellos; il compta toutes les heures du reste du jour et de la nuit; il ne pensa qu'à Lucella; cette idée effaça de son imagination toutes les autres, et même celle de Caliste. Il avoit eu pour

Caliste un attachement vertueux, vif et profond, mais qu'on ne pouvoit pas appeler de l'amour, et il étoit passionnément amoureux de Lucella. Quelle étoit cette incomparable beauté, si jeune, si modeste, si solitaire, et qui paroissoit jouir d'une si grande indépendance? comment le connoissoit-elle? que pouvoit-elle avoir à lui confier?..... Delrive se perdoit dans ses conjectures, ou pour mieux dire, il lui étoit impossible d'en former une seule qui pût l'approcher de la vérité. Avec quel plaisir il vit naître le jour suivant!..... Lucella l'avoit invité à revenir à cinq heures du soir, et à quatre Delrive étoit déjà sur la montagne; mais, n'osant encore se présenter dans la maison; il fut attendre l'heure parmi les ruines d'un vieux château maure, voisin de l'habitation de Lucella. Il s'assit sur une pierre, et là, sa montre à la main, il comptoit les minutes, lorsqu'il entendit marcher près de lui; c'étoit Lucella qui se promenoit sur le côté de la montagne par lequel il devoit arriver.. Comme l'esprit est prompt à saisir les rapports qui

nous flattent! que la réflexion alors est rapide! Delrive pensa dans l'instant, que Lucella partageant son impatience, avoit dirigé sa promenade dans ce lieu avec l'intention d'aller au-devant de lui, et de le revoir plutôt.... Il s'élança vers elle; Lucella rougit; mais ses regards, pleins de douceur, exprimoient la joie d'une agréable surprise; elle étoit avec sa duègne dont elle quitta le bras pour s'avancer vers Delrive. Puisque nous sommes auprès des ruines de ce beau château, dit-elle, arrêtons-nous-y; il est impossible de choisir, pour se reposer, un lieu plus charmant. En effet, Lucella entrant dans le château, conduisit Delrive dans une cour ovale entourée d'arcades élégantes, et au milieu de laquelle se trouvoit un quinconce de palmiers, de citronniers et d'orangers couverts de fleurs. Lucella se plaça près de Delrive, sur les débris d'une colonne de marbre. La duègne, tirant un livre de sa poche, s'assit à quelque distance d'eux. Elle ne savoit pas le françois; ainsi, elle ne pouvoit être un tiers incommode.

Lucella, après un moment de silence, regardant Delrive d'un air attentif et touché : « Souffrez d'abord, monsieur, dit-elle, que je vous demande si vous avez oublié les amis que vous laissâtes à Paris.... — J'oublie tout dans ce moment, répondit Delrive.... Mais d'ailleurs, j'ai dû en effet bannir de mon souvenir des ingrats monstrueux, dignes de toute ma haine..... — Je crois, interrompit Lucella, que vous êtes dans l'erreur.... — Dans l'erreur ! s'écria Delrive, ah ! c'est vous, mademoiselle, qui êtes mal informée ; c'est vous seule que je veux pour juge, votre suffrage est tout pour moi.....Qui donc a pu vous conter l'histoire de mes malheurs ? quelqu'émigré, sans doute, mal intentionné.... — Non, monsieur. — Daignez me nommer la personne de qui vous tenez ces détails...... — De Caliste elle-même. — Grand Dieu !..... madame de Sérilly est en Espagne ? — Oui, elle est à Madrid ; elle s'est sauvée de France avec son mari il y a peu de mois : elle est revenue dans sa patrie (vous savez qu'elle naquit en

Espagne)..... — Et vous la connoissez? — Je suis son amie intime. — Ainsi donc, mademoiselle, vous la croyez innocente? — Oui, monsieur — Juste ciel!.... elle vous a donc fait le récit le plus infidèle?.... — Eh bien! monsieur, si vous avez assez de confiance en moi pour me conter votre histoire, je suis prête à vous écouter ». A ces mots, Delrive prit la parole, et conta brièvement, mais avec exactitude, les principaux traits de sa liaison avec Caliste. Pendant cette narration, les pleurs de Lucella coulèrent plus d'une fois; il tira d'un porte feuille les lettres de Caliste, et les fit lire à Lucella; et lorsqu'il eut fini de parler, Lucella fixant sur lui des yeux baignés de larmes: Je conviens, dit-elle, que Caliste et Sérilly ont dû vous paroître coupables;... mais doit-on condamner, sans les entendre, des personnes si chères? — Et n'ai-je pas vu Caliste, l'épouse de Sérilly? Ne l'ai-je pas entendue parler de son amour pour lui?..... — Ecoutez, interrompit Lucella, je dois vous apprendre une chose que

vous ignorez ; c'est que madame de Sérilly est parente de Mellos, votre généreux bienfaiteur.... et qu'elle doit venir incessamment à Chiclane pour les noces de la jeune Zeïma... — Caliste! ô ciel !... — L'aimez-vous toujours ? — On ne peut aimer ce qu'on méprise.... — Peut-être avez-vous pris un autre engagement? — Non.... et mon cœur hier matin... étoit libre encore....

Ici, Lucella rougit et baissa les yeux. « Enfin, dit-elle, aurez-vous le courage de revoir madame de Sérilly et son mari sans faire de scène? — Je voyagerai pendant qu'ils seront ici, répondit Delrive. — Eh quoi! reprit Lucella en souriant, le ressentiment a donc plus de pouvoir sur vous que l'amitié ; vous vous éloignerez de vos amis, afin de fuir ceux que vous haïssez.... — Ah ! si vous m'ordonniez de rester.... — Eh bien ! je vous en prie. — Je vous obéirai. Mais se peut-il que le couple perfide que vous protégez, puisse supporter ma présence sans mourir de honte ! — Il m'est impossible dans ce moment de les justifier à

vos yeux, et vous me questionneriez en vain à cet égard; mais lorsqu'ils seront ici, je vous promets de m'expliquer entièrement: au reste, vous n'attendrez pas long-temps, ils arrivent ce soir.... — Ce soir!... — Oui, et je vous invite à souper avec Mellos.... — Comment? — Oui, Mellos soupera chez moi. Puis-je compter sur vous? — Ah! pour la vie. — Il suffit, dit Lucella en se levant, je vous attendrai; il est près de huit heures, revenez à dix; j'ai plusieurs ordres à donner, il faut que je vous quitte. Adieu, Delrive, ajouta-t-elle d'un air attendri, adieu, j'ose espérer que ce soir vous bénirez la Providence ». En disant ces paroles, elle s'éloigna précipitamment. Ce mot de *Providence*, prononcé par une si belle bouche, et avec le son de voix de Caliste, fit tressaillir Delrive, et rappela dans son esprit toutes les idées religieuses qui jadis avoient eu tant de pouvoir sur lui.... Ses yeux se remplirent de larmes: il s'assit sur la place que Lucella venoit de quitter... Le jour finissoit; les premiers rayons de la lune per-

çoient à travers les branches fleuries des orangers, l'air étoit parfumé. Le calme de la nuit, le silence de cette solitude, tout disposoit à l'attendrissement le cœur sensible de Delrive.... La *Providence !* répéta-t-il en soupirant, avec quelle bonne foi j'en respectois les décrets !... Hélas ! qu'ai-je gagné à rejeter cette croyance salutaire ? d'horribles tentations, de vils projets ont souillé mon cœur ; j'ai perdu le goût et les récompenses de la vertu, sans pouvoir me familiariser avec le vice !..... Ah ! Lucella pourroit seule me rendre à moi-même. Mon ame, flétrie par le désespoir, en reprenant sa sensibilité, reprendroit tous ses principes..... Mais, grand Dieu ! que me dira-t-on ce soir ? que signifie ce mystère ?.... et cet intérêt si pressant que paroît y prendre Lucella ?..... Pourquoi Mellos qu'elle connoît ne m'a-t-il jamais parlé d'elle ?...... Caliste arrive ce soir, sera-t-elle présente à cette explication ?.....

Chaque réflexion augmentoit l'étonnement et la curiosité de Delrive ; il fai-

soit sonner la répétition de sa montre tous les quarts-d'heure. Enfin, à neuf heures trois quarts, il sortit avec transport du vieux château, et vola vers la maison de Lucella. Il l'aperçut de loin; car toute la façade en étoit magnifiquement illuminée: cet aspect accrut sa surprise et son émotion.... Il avance; deux domestiques l'attendoient à la porte, et se chargent de le conduire. On lui dit que le souper est préparé dans un pavillon à l'extrémité des jardins. Delrive, tremblant d'inquiétude et d'espérance, s'abandonne à ceux qui le guident. On le mène dans les jardins dont tous les arbres étoient ornés de festons de fleurs et de lampions; il passe sous un long berceau de myrtes qui le conduit à un canal couvert de barques légères, remplies d'arbustes odoriférans, contenus dans des caisses, et éclairés par des lanternes de couleurs.... Au bout du canal, on apercevoit en perspective un superbe pavillon illuminé. On invite Delrive à s'embarquer; on le fait entrer dans une nacelle chargée de rosiers, de

myrtes et d'immortelles. Aussitôt qu'il est assis dans la barque, tout ce parterre flottant forme un demi-cercle derrière lui. Au même instant, une musique délicieuse se fait entendre, et de douces et jeunes voix de femmes chantent en chœur ces paroles :

> Vogue sans redouter l'orage ;
> Le ciel qui veille sur ton sort,
> Sut t'attirer vers ce rivage
> Pour te conduire enfin au port.

Delrive, transporté, croyoit rêver, et ne concevoit rien à cet enchantement.... Au bout du canal, on débarque, et Delrive voit son chiffre et son nom tracés, en lettres de feu, sur toutes les colonnes du pavillon.... Il monte six marches ; et, après avoir traversé deux antichambres, il s'arrête vis-à-vis une porte que ses guides lui disent d'ouvrir, et il entre dans un cabinet où Lucella seule l'attendoit. L'éclat de sa parure et surtout de sa beauté, l'expression touchante de sa figure, la joie douce et pure qui brilloit dans ses yeux, achevèrent d'eni-

vrer Delvire ; il mit un genou en terre devant elle : « Oh ! dites-moi, s'écria-t-il, que tous ces prestiges qui m'entourent ne sont point des illusions ; dites-moi qu'il m'est permis d'adorer la divinité de ce séjour ravissant....—Suivez-moi, Delvire », interrompit Lucella, en s'avançant vers une porte. Delrive obéit. Après avoir fait quelques pas, Lucella s'arrête, en disant : « Armez-vous de courage, je vous préviens que vous allez voir madame de Sérilly et son mari...» A ces mots, Delrive pâlit. « Delrive, reprit Lucella, j'exige qu'en leur présence vous écoutiez ce que j'ai à vous révéler....—Je ne vous conçois pas, s'écria Delrive, vous bouleversez toutes mes idées, et vous exigez de moi l'effort le plus pénible et le plus douloureux : mais je me soumets à tout, quand c'est vous qui me commandez. Vous ne vous en repentirez pas, répondit Lucella ». A ces mots, elle ouvre une porte, et prenant Delrive par la main, entre avec lui dans un beau salon, où Delrive aperçoit sur un canapé Mellos assis entre Sérilly et

sa femme... A cet aspect, Delrive recule et chancelle; Sérilly se lève les bras ouverts, en s'avançant vers Delrive, qui fait deux pas en arrière, en lançant sur Sérilly un regard plein d'indignation. « Sérilly, dit Lucella, retournez à votre place, vous m'aviez promis d'y rester immobile; et vous, Delrive, continua-t-elle, venez écouter la justification de Caliste. — Rien ne peut la justifier, interrompit Delrive. — Asseyez-vous là, reprit Lucella en le faisant placer à côté d'elle, vis-à-vis une table, en face du canapé ». Il y eut un moment de silence, pendant lequel le tremblant Delrive, jetant les yeux sur madame de Sérilly, fut aussi surpris qu'indigné du calme de son maintien et de sa physionomie, et du sourire qu'il aperçut sur ses lèvres. Lucella reprenant la parole: « Delrive, dit-elle, c'est par écrit que je veux justifier Caliste, afin que vous puissiez conserver toujours ce témoignage de son innocence. En disant ces paroles, elle prend sur la table une écritoire et une feuille de papier; après avoir écrit, elle

donne le papier à Mellos, qui lit tout haut ce qui suit :

« Oh ! Delrive ! je n'ai jamais aimé
« que vous.... je n'ai jamais trahi le ser-
« ment si cher à mon cœur ; cessez donc
« de méconnoître Caliste Lucella ».

Dieu ! s'écria Delrive hors de lui.....
Caliste Lucella....—Tenez, reprit Mellos en lui donnant le papier, regardez. Delrive éperdu prend le billet, et reconnoît en effet l'écriture de Caliste.... Oui, mon ami, dit Sérilly, Caliste est Lucella ; le portrait qui causa ton erreur chez madame d'Armalos est celui de ma femme, sœur cadette de Caliste.... — Bonté divine et suprême ! s'écria Delrive en se jetant à ses genoux, et en levant ses yeux et ses bras vers le ciel : ô souverain Arbitre de nos destinées, vois ma reconnoissance, et pardonne à mon repentir !.... A ces mots, Delrive ne pouvant supporter l'excès d'un bonheur si surprenant, et la violence de tous les sentimens qui remplissoient son ame, se retourne vers Caliste, et tombe évanoui à ses pieds.... En reprenant l'usage de ses

sens, il retrouve tout son bonheur; il étoit entre les bras de Caliste en pleurs et de Sérilly. Quoi! s'écria-t-il, c'est Caliste que j'adorois sous le nom de Lucella! par un prodige inouï, le ciel daigne me rendre à-la-fois mon épouse et mon ami.... Caliste est fidèle, et Sérilly est devenu mon frère!.... En parlant ainsi, il essuyoit ses yeux obscurcis de larmes pour contempler Caliste, et il répétoit en la regardant: Ah! j'aurois dû la reconnoître; Caliste seule pouvoit avoir ce visage angélique, cette physionomie céleste et touchante.... . . . .

Delrive, au comble de la félicité, n'avoit nul empressement d'entendre l'explication de cette étrange aventure: certain que Lucella étoit sa Caliste, que lui importoit le reste!

Cependant Mellos pria Caliste de conter son histoire, et Caliste adressant la parole à Delrive: « Ne vous ayant jamais dit que quelques mots à travers une cloison, dit-elle, je n'avois pu vous apprendre que j'avois une sœur, confiée par ma mère, à l'époque de nos désastres, à ma-

dame de C*** qui l'emmena en province, mais qui désira que l'on ne sût pas qu'elle se chargeoit de la fille d'un malheureux proscrit. Ma sœur ne fut point élevée avec moi ; on l'avoit mise dans un couvent de province, voisin de la terre de madame de C***, amie de ma mère, qui la voyoit souvent, et prit pour elle une tendre amitié. Madame de C*** vendit cette terre, peu de temps après la révolution; elle en acheta une autre auprès de Châlons, et ce fut là qu'elle emmena ma sœur qui, parfaitement inconnue dans cette province, passa pendant longtemps pour une orpheline, parente de madame de C***. Avant notre établissement chez madame Martin, madame de C*** envoya à ma mère le portrait en pastel de ma sœur ; et ma mère d'après le desir qu'avoit témoigné madame de C***, ne voulant point parler de ma sœur, couvrit ce portrait d'un rideau, afin d'éviter toute question à cet égard. Madame Martin venoit rarement chez nous ; elle étoit distraite, peu curieuse, et jamais elle ne fit attention à ce ta-

bleau, couvert d'un taffetas. Mais je me rappelle que plusieurs fois ma mère recommanda à la servante de prendre garde d'en casser la glace, en employant cette expression pour désigner le tableau: *le portrait de ma fille.* Ainsi la servante en conclut tout naturellement que ce portrait étoit le mien, et ce fut ainsi qu'elle vous induisit en erreur.

« Vous savez quelle étoit en France, dans ce temps, l'insolence, non-seulement des tyrans, mais des agens subalternes employés par le gouvernement; on devoit craindre, avec de la jeunesse et une figure passable, les insultes d'une licence effrenée, ou l'ignominie d'être choisie pour jouer un rôle dans des fêtes aussi ridicules qu'impies. Ce fut ce qui engagea ma mère à me prescrire de ne jamais sortir de sa chambre sans un voile épais, rabattu sur mon visage. Je ne me trouvai avec vous dans un appartement qu'une seule fois, chez madame Martin, la nuit où nous fûmes ensemble à la messe, célébrée dans une cave. Je l'avouerai, j'eus la tentation de me montrer

à vous, à visage découvert, non dans l'espoir de vous intéresser davantage, mais pour jouir du plaisir de vous donner une preuve de confiance.... Je fus retenue par la crainte que cette action ne déplût à ma mère, et surtout par un sentiment religieux. Nous avions consacré cette nuit à la piété; ma mère étoit mourante, j'allois prier pour elle, et remplir le devoir le plus auguste de la réligion, et dans une telle situation, je repoussai comme une pensée condamnable le desir de fixer les regards d'un jeune homme...

« Je ne vous peindrai point tout ce que j'éprouvai dans l'une des plus douloureuses situations de ma vie.... Nous nous entendions si bien alors, que votre cœur dut vous instruire de tout ce qui se passoit dans le mien. La pitié généreuse dont vous me donnâtes de si touchans témoignages, devint pour moi, non-seulement la plus douce de toutes les consolations, mais un lien puissant qui me fit chérir encore mon existence. Votre souvenir que tout me retraçoit dans la chambre que vous me cédâtes,

effaça toute l'horreur de ma profonde et triste solitude. Quoique invisible à vos yeux, et séparée de vous, je n'existois plus que par vous et pour vous. Quel étoit mon bonheur, quand je pouvois saisir un son fugitif de votre voix !... seulement vous entendre marcher, étoit un plaisir pour moi.... Mais quelle fut ma douleur, quand la nouvelle du danger que couroit Sérilly vous obligea de me quitter !.... Vous partîtes au milieu de la nuit; hélas ! je dormois. Que mon réveil fut affreux !.... Je me levois ordinairement avec le jour : mon premier mouvement étoit d'aller prier contre la cloison; vous répondiez toujours à cette espèce de signal, je vous entendois, ou vous rapprocher précipitamment de moi, ou vous lever et tomber à genoux; nous invoquions ensemble l'Être éternel, réunis alors par nos vœux, par nos sentimens et par un même espoir !..... O prières ferventes et délicieuses, où nos ames exaltées ne sembloient se chercher et se confondre que pour offrir à la Divinité le double hommage d'un amour infini

comme elle !..... Mais, dans cette matinée fatale, le silence profond qui régnoit dans votre chambre, ne m'annonça que trop que vous n'y étiez plus.... O mon Dieu ! m'écriai-je, il est parti !....... et un déluge de pleurs inonda mon visage..... Madame Martin monta chez moi, elle m'apprit que vous l'aviez réveillée pour lui parler, et lui recommander expressément de venir souvent me voir, de vous donner de mes nouvelles, et de monter régulièrement *votre pendule*.... Il m'a chargée encore d'une commission, ajouta madame Martin en souriant ; mais c'est un secret. Je la questionnai en vain à cet égard ; elle refusa positivement de répondre. Que le reste du jour me parut long !.... Que tout étoit morne autour de moi !..... En pleurant ma mère avec plus d'amertume que jamais, je pensai, pour la première fois, qu'elle m'avoit laissée seule dans l'univers.... La nuit joignit à mes peines une sorte de terreur invincible, que je n'avois point encore éprouvée. Je me couchai avec effroi, certaine de ne trouver ni le sommeil, ni le repos...

J'étois depuis une demi-heure dans mon lit, lorsque tout-à-coup j'entendis dans votre chambre, les sons célestes d'un harmonica !... Mon saisissement et mon attendrissement furent extrêmes. Il ne me fut pas difficile de deviner qu'une si douce surprise étoit cette commission secrète que vous aviez donnée à madame Martin, et dont elle m'avoit fait un mystère. Ah ! c'est lui encore, m'écriai-je, son ame est encore là... Elle parle à la mienne... Cette musique ravissante calma toutes mes douleurs ; c'étoit vous qui me consoliez ; chaque son pénétroit jusqu'au fond de mon cœur ; je vous retrouvois dans ces sons si délicats et si tendres qui me déguisoient votre absence ; c'étoit vous que j'écoutois, et je m'endormois en vous bénissant. Le lendemain matin, à l'heure accoutumée où je faisois ma prière, l'harmonica se fit entendre ; il ne joua que le chant des hymnes et des psaumes de l'église, c'étoit pour moi le concert céleste des anges : avec quelle ardeur je priai pour vous, pour votre ami, et pour implorer votre retour !... Tous les jours, soir

et matin, suivant vos ordres, je fus endormie et réveillée par cet instrument divin, que je n'entendrai jamais sans éprouver les émotions délicieuses des plus purs sentimens, la piété, la reconnoissance, la fidèle et sainte amitié.

« Cependant, madame Martin venant beaucoup plus souvent chez moi, obtint bientôt toute ma confiance; j'avois un tel besoin de parler de vous.... Connoissant mes sentimens, elle m'avoua enfin tout ce que vous aviez fait pour ma mère et pour moi. Combien il me fut doux d'unir votre souvenir à celui d'une mère révérée! de pouvoir me répéter sans cesse : *Il fut le bienfaiteur de ma mère !.....*, et de trouver dans la tendresse filiale, ainsi que dans la religion, une raison puissante de vous aimer davantage. Vous savez comment je fus conduite en prison. Dans ce temps où l'on faisoit un crime de tous les sentimens humains, et surtout de la pitié pour les infortunés, madame Martin, dans la crainte de se compromettre, n'osa vous mander cet événement, et même elle cessa tout à fait de vous

écrire. Pour moi, dans mon cachot, je me soumettois paisiblement à mon sort : je ne m'attendrissois point sur ma jeunesse, car la religion m'apprenoit qu'il n'est point de mort funeste et prématurée lorsqu'on porte l'innocence au tombeau. Mais mon courage s'ébranloit quand je me représentois vos regrets; je sentois ma force, et je ne connoissois pas la vôtre; j'aurois voulu, du moins, vous voir et vous parler avant de mourir; il me sembloit qu'il n'appartenoit qu'à moi de vous fortifier, de vous consoler; vous m'aviez accoutumée à penser que je pouvois, sans effort, vous communiquer mes impressions, et faire passer dans votre ame tous les sentimens de la mienne.

« Oh! qui pourroit exprimer ce que j'éprouvai, lorsqu'à travers les murs de ma prison, je vous entendis parler! Le seul son de votre voix me rendoit l'espérance, et me promettoit la liberté; je me retrouvois sous votre garde, je ne craignois plus rien...... Votre départ subit me replongea dans une douleur qui fut augmentée de toutes les inquiétudes que vous

causoit l'état de votre père.... Mais bientôt Sérilly m'obtint un logement moins sinistre; il vint me voir, et enfin me tirer de prison. Ce même jour, madame Martin m'envoya des lettres deChâlons, qui m'apprenoient les plus tristes nouvelles. Les tyrans avoient plongé dans des cachots ma sœur et sa bienfaitrice; cette dernière venoit de périr sur un échafaud, et l'on craignoit pour ma sœur le même sort. Je confiai tout à Sérilly, qui, ayant une terre et beaucoup d'amis dans cette province, m'offrit de partir sur-le-champ, et de voler au secours de ma malheureuse sœur. Nous vous écrivîmes en partant, par une occasion qui nous parut parfaitement sûre. Arrivés à Châlons, nous eûmes le bonheur d'arracher ma sœur aux dangers affreux qui la menaçoient. Sérilly prit pour elle un attachement qu'elle partagea, et s'unir à la sœur de votre épouse, parut à Sérilly un bonheur de plus.

« Cependant nous apprîmes, par les papiers publics, que l'homme qui s'étoit chargé de nos lettres pour vous, avoit

été arrêté à vingt lieues de Paris. Nous prîmes le parti de vous envoyer un courrier, par lequel nous vous mandions tous les détails du mariage de *Sérilly* avec ma sœur. Peu de jours après, Sérilly eut ordre de partir, sans aucun délai, pour l'armée.

« Notre courrier ne revenant point, et ne recevant aucune nouvelle de vous, je me décidai à vous en envoyer un autre, mais ce fut trop tard, vous étiez déja à Paris, et ce dernier message se croisa avec vous. Lorsque vous vîntes au château de ma sœur, j'étois à Châlons ; je ne fus informée de cette étrange scène que le lendemain. Votre apparition qui causa tant de frayeur à ma sœur, ne nous parut d'abord, à l'une et à l'autre, qu'un acte de démence de quelqu'infortuné que les malheurs du temps avoient privé de la raison ; mais bientôt, le rapport du maître de poste qui vous avoit parlé, me fit connoître la vérité entière. J'imaginai bien que vous n'aviez reçu aucune de nos lettres ; je sentis qu'ignorant que j'eusse une sœur, le nom d'Armalos, et

la ressemblance du son de voix de ma sœur avec le mien, avoient dû vous abuser ; cependant, j'avoue qu'au fond du cœur, je ne pensois pas que ces apparences fussent assez convaincantes pour ne vous laisser aucun doute, quand il s'agissoit de prononcer que Caliste et Sérilly étoient les êtres les plus vils et les plus coupables. J'ignorois la circonstance du portrait de ma sœur, que vous aviez vu chez ma mère, en croyant que c'étoit le mien. Quand vous m'avez conté votre histoire, aujourd'hui, ce détail m'a fait le plus grand plaisir : il justifioit votre erreur. J'écrivis et j'envoyai à Paris, il n'étoit plus temps, vous en étiez parti. A cette époque, notre premier courrier revint avec nos lettres; une chute de cheval, et divers accidens, avoient retardé de telle manière son voyage, qu'il n'avoit pu vous rencontrer. Accablée de douleur, je fis de vaines perquisitions pour savoir où vous étiez, et ce ne fut qu'au bout de trois mois que j'appris que vous aviez émigré ; mais sans pouvoir découvrir dans quel pays vous vous étiez réfu-

gié. Cependant quelques faux renseignemens que je recueillis, me persuadèrent que vous aviez passé en Espagne, ce qui redoubla le desir que j'éprouvois d'y aller. Mais, seule, manquant d'argent, et ne vivant que des bienfaits de ma sœur, il m'étoit impossible d'entreprendre un aussi long voyage. En conséquence de la fausse déclaration par laquelle vous m'aviez sauvé la vie, je passois à Paris pour être votre femme; Sérilly l'avoit même dit à la municipalité de Châlons, en ajoutant que je ne portois pas votre nom, parce que j'attendois le consentement de votre père que vous sollicitiez. Le scélérat qui m'avoit dénoncée à Paris, vint me persécuter à Châlons. Me croyant votre femme, il m'accusa de correspondre avec vous. On vint m'avertir en secret que je n'avois d'autre moyen d'éviter la captivité et peut-être la mort, qu'en demandant le divorce; quoique je ne dusse pas avoir un véritable scrupule à cet égard, puisque je n'étois point mariée, il me parut que renoncer ainsi publiquement à vous, seroit à la fois un

parjure et une lâcheté. Je m'étois donnée à vous, j'étois la seule cause de votre fuite ; enfin, j'aimois à braver pour vous ces mêmes dangers dont votre tendresse avoit su me tirer. Je fus obligée de comparoître à l'un de ces tribunaux iniques, d'où communément l'on ne sortoit que pour aller en prison ou à l'échafaud. Comme on ne révoquoit point en doute mon mariage, on ne m'interrogea pas à cet égard; mais on eut assez peu de bienséance pour oser me demander pourquoi je ne divorçois pas ; je répondis que ma mort seule pourroit rompre le nœud qui m'unissoit à vous. Cette réponse excita les plus grands murmures; on alloit sans doute prononcer contre moi le jugement le plus sinistre, lorsqu'un homme qui m'étoit totalement inconnu, prit la parole pour me défendre, et avec tant de chaleur et de succès, qu'après son discours, toutes les voix me furent favorables. En sortant du tribunal, j'appris que mon défenseur s'appeloit Durand; c'étoit ce prisonnier qui nous facilita les moyens de nous parler à travers le mur

mitoyen de son cachot et du mien, et qui, notre confident malgré nous, vous força d'employer tout votre crédit pour le faire sortir avant moi. Ce même homme, peu de temps avant mon départ, vint me remettre douze mille francs, somme que vous aviez dépensée afin de hâter sa délivrance; il le découvrit et me chargea de vous faire passer cet argent. D'ailleurs, Durand me rendit encore, ainsi qu'à ma sœur, une infinité de services importans, et il s'exposa même plus d'une fois pour nous servir. Ceci prouve qu'il ne faut pas juger d'un caractère sur une seule action; car cet homme qui abusa si effrontément de notre situation, est naturellement bon et généreux.

« Enfin, Sérilly revint après un an d'absence; il sollicita et obtint d'être envoyé en Espagne pour une commission secrète. Nous partîmes, bien décidés à ne revenir en France qu'après la chute des tyrans; leurs crimes la promettent; attendre leur châtiment et le rétablissement de la religion et de la paix, c'est croire à la Providence.

« Mon premier soin, en arrivant en Espagne, fut de m'adresser au généreux Mellos; il n'étoit que parent éloigné de feu mon père : mais nos malheurs nous donnèrent sur son cœur des droits plus puissans encore que ceux du sang. Nous recueillîmes, par ses soins, des débris assez considérables de la fortune de mon père. J'étois insensible à tous ces événemens heureux, je ne vous retrouvois point, rien ne me paroissoit changé dans ma situation. Quels furent les transports de ma joie, lorsque Mellos, arrivant à Madrid, conta devant moi l'histoire d'un jeune et vertueux François, qui venoit de restituer à une famille infortunée le don d'un vieillard mourant.... Tout mon cœur s'émut à ce récit; et quand votre nom fut prononcé, je m'écriai, en bénissant le ciel : *Je l'avois deviné!*...... Je confiai toute mon histoire à Mellos. Aussitôt il fit pour vous les démarches qui vous ont procuré la place que le ministre vient de vous accorder. Mellos me prescrivit ma conduite avec vous. Sérilly et moi, nous donnâmes notre parole de suivre exacte-

ment le plan qu'il nous traçoit. Une inquiétude cruelle oppressoit mon cœur; il étoit possible que vous eussiez pris un autre engagement, puisque vous me croyiez ingrate et parjure...... Et c'est ce que je voulois savoir avant de me découvrir. Cependant, l'ingénieuse générosité de Mellos nous préparoit, à Chiclane, une agréable surprise. Il acheta pour ma sœur et pour moi, la maison charmante où nous sommes maintenant. Alors il me fit venir; je m'établis ici sous le nom de *Lucella* : vous savez le reste..... ».

Qui pourroit décrire tout ce qu'éprouva l'heureux et repentant Delrive, durant ce récit! Lui-même étoit hors d'état d'exprimer ce qu'il ressentoit; toujours saisi, toujours tremblant, il ne pouvoit que soupirer, lever les yeux au ciel, ou serrer les mains de Mellos et de Sérilly, et regarder Caliste. Mellos annonça aux deux amans, qu'il avoit, pour leur mariage, toutes les dispenses nécessaires, et qu'ils seroient unis le lendemain matin dans la chapelle du château. Mellos ajouta qu'il se chargeoit de tous les pré-

paratifs de la noce. Lorsqu'on se sépara le soir, Delrive conjura Sérilly de venir passer la nuit dans sa chambre, afin de veiller avec lui, car il avoit besoin de parler, de questionner, de répéter mille fois les mêmes choses, et surtout de prononcer à chaque instant le nom chéri de Caliste. Pour rien au monde, il n'auroit voulu dormir une minute, c'eût été perdre l'idée de son bonheur...... Le lendemain, à dix heures, il se rendit avec Sérilly dans l'appartement de Caliste, qu'ils trouvèrent toute habillée, ainsi que sa sœur. Mellos vint les rejoindre à onze heures, pour leur annoncer qu'il falloit se rendre dans la chapelle à midi. Il sortit pour aller donner quelques ordres. Alors Delrive tirant de sa poche le petit sablier de Caliste, le posa sur une table, en disant : « Ouvrage sacré de la vertu, c'est toi qui marqueras l'heure fortunée de mon union indissoluble avec elle... ». Il ne fut pas nécessaire d'expliquer cette action à Caliste ; elle reconnut avec attendrissement le sablier, et elle fut profondément touchée que Delrive, malgré

son erreur, l'eût toujours conservé..... A midi précis, le son d'un harmonica se fit entendre. Caliste tressaille; les plus douces larmes inondent son aimable visage, que le coloris de la pudeur embellit encore..... Delrive, à ses genoux, reçoit sa main tremblante. La porte s'ouvre, Mellos paroît, et conduit à l'autel ce couple heureux....... Qu'il fut touchant et solennel, le serment religieux, prononcé par la pieuse et sensible Caliste, quelle confiance il dut inspirer!... Ces époux, dont l'union fut formée, non par l'ivresse de l'amour, mais par l'enthousiasme de la vertu, jouissent, après sept ans de mariage, d'un bonheur dont le temps ne sauroit diminuer le charme, et qu'il a rendu plus intéressant et plus respectable. Delrive est père d'une fille charmante. Il ne forme qu'un seul vœu pour cette enfant chérie : Puisse-t-elle, dit-il, avoir un jour la piété de sa mère »!

LA NOUVELLE POÉTIQUE,

OU

LES DEUX AMANS RIVAUX DE GLOIRE.

LA NOUVELLE POÉTIQUE,

OU

LES DEUX AMANS RIVAUX DE GLOIRE.

C'EST une belle invention que les diligences, surtout depuis que tous nos chevaux sont à l'armée, et que toutes nos voitures sont vendues ! Cependant la meilleure diligence, par exemple celle de Lyon, ne va guère *diligemment* en hiver, lorsqu'il faut, dans le cours de la route, soutenir au moins un *combat* contre des brigands, verser ou s'embourber assez régulièrement chaque nuit, et s'arrêter dix ou douze fois par jour dans les cabarets ou chez les charrons ! Quelle manière de voyager pour un amant qui, après deux ans d'absence, va retrouver sa maîtresse à Paris, pour l'épouser !... Ainsi parloit Clarville, dans la diligence de Lyon, quoiqu'il ne fût plus qu'à six lieues de Paris ; mais plus on est près de jouir d'un bonheur long-temps désiré,

plus l'impatience s'accroît avec la vive émotion qui la cause.

Cependant on arrive à Paris à midi, Clarville se précipite hors de la diligence, prend un fiacre en criant : *rue de la Loi n°. 30, et grand train !* Après avoir bien maudit les embarras, les charrettes, les cabriolets, Clarville se trouve enfin à la porte de sa maîtresse. Mademoiselle Eulalie de Fierval y est-elle ? demanda-t-il au portier. — Non citoyen, mais elle rentrera pour dîner avec le citoyen son tuteur. — Je m'appelle Clarville. — Oh, oh ! nous vous attendions : entrez, citoyen : Clarville donne un louis au *citoyen* portier, qui, par reconnoissance, s'empresse de le conduire à l'appartement de sa jeune maîtresse, et le laisse entre les mains de la femme-de-chambre d'Eulalie, qui, en apercevant Clarville, fait un cri de joie et lui saute au cou. Oh ! que ma maîtresse sera contente ! dit-elle. — Ma chère Sophie, elle m'aime donc toujours ? — De tout son cœur. — Où est-elle ? — Au Lycée. — Voilà son fauteuil, voilà son écritoire. . . Mais

je ne vois ni sa harpe, ni son chevalet... Cultive-t-elle ses talens, peint-elle toujours ? — Pas trop : elle écrit ou elle lit. Tout le monde, à présent, aime tant la lecture! on a tant de livres nouveaux ! Tenez, moi-même je lisois quand vous êtes entré. — Comment! un roman ? — On ne lit plus que cela ; regardez ces tablettes de mademoiselle de Fierval, vous n'y trouverez que des romans et des comédies. Voulez-vous promptement vous mettre au fait de toutes les nouveautés ? lisez seulement les titres de ces ouvrages.... Ah! en voilà un charmant : *Ennequin Bredouille*... et celui-ci : *Nigaudinet* et *Codindine* ; il n'y a pas là de prétentions à l'esprit, mais c'est bien drôle. Et puis, *le Mariage de la sœur du Diable*, *le Pied de Fanchette*, *la Cachette de mon oncle*.... Oh! ce que vous tenez-là, c'est le recueil des comédies qui ont eu le plus brillant succès : *Cadet Roussel*, *Cri-Cri*, *Mesdames Angot*, *le Diable rose*, *le Duel de Bambin*, *Deux et deux font quatre*, *la Pomme de Rambour* ; *la Martingale*

Canardin, *etc*... Mais n'entends-je pas une voiture qui arrête ?... A ces mots, Clarville jette sur une table le volume des chefs-d'œuvre dramatiques, et vole au-devant d'Eulalie ; la présence d'un tuteur ne gêne point deux amans dont le mariage a été projeté par leurs familles depuis plusieurs années ; ainsi Eulalie et Clarville ne dissimulèrent pas la joie qu'ils éprouvoient de se revoir après une si longue séparation. Eulalie regardoit Clarville avec un plaisir inexprimable ; il avoit passé aux armées presque tout le temps de son absence, il s'y étoit distingué, et rien n'embellit un amant aux yeux de sa maîtresse, comme des succès à la guerre. Le tuteur laissa les deux amans tête-à-tête dans le cabinet d'Eulalie. Clarville remarqua avec attendrissement qu'Eulalie avoit un peu perdu de sa fraîcheur, preuve non équivoque de constance et d'amour ! Eulalie avoit souffert, avoit gémi de son absence, rien n'avoit pu la distraire de sa douleur ; en pouvoit-il douter, elle étoit maigrie ! tandis que lui, plus d'une fois... Quels remords se mê-

loient à sa reconnoissance !... Il est bien vrai que les veilles, les bals, les soupers, les fêtes, contribuoient beaucoup à ce changement; mais tout fut mis sur le compte de l'amour, et sans fausseté, l'amour même n'a-t-il pas été cause du genre de vie qu'on a mené ? Quand on est mortellement affligé, ne doit-on pas s'arracher à la solitude ? ne faut-il pas se dissiper, faire des visites, donner des concerts, aller aux spectacles, afin de ne pas succomber à sa mélancolie, et de se conserver à ce qu'on aime ? Hélas ! on chante, on rit, on danse, mais avec la mort dans le cœur, et par un effort sublime de sentiment et de raison. Voilà comment les amans, les époux, les amis de nos jours que le sort sépare, échappent à la consomption. Comme on n'avoit jadis qu'une sensibilité commune, toutes ces distractions n'étoient pas nécessaires; mais avec la manière actuelle de sentir, que deviendroit-on, si, lorsqu'on éprouve un chagrin de cœur, on quittoit le grand monde, on se retiroit à la campagne, on se confinoit dans un château ? On n'y

tiendroit pas huit jours, on y mourroit. Voilà ce qui s'appelle aimer !...

Après un entretien plein de tendresse et de charmes, après avoir fait une multitude de questions auxquelles il étoit inutile ou impossible de répondre, et mille petits mensonges sans lesquels l'amour n'existeroit pas deux minutes, nos amans enchantés de la candeur l'un de l'autre, et comme tous les amans bien trompeurs et bien dupes, commencèrent à parler avec plus de calme, et de choses moins intéressantes. A propos, dit Eulalie, j'ai une grande confidence à vous faire... —Comment ! et elle n'est pas déjà faite ?—Cela demande des préparations. — Des *préparations* avec moi !...—Mais oui... vous allez être bien étonné.—Vous m'inquiétez... — Je suis auteur. —Vous avez composé un ouvrage?—Oui, et il est imprimé.—Je vous avoue naturellement que...—Cher Clarville, épargnez-vous la peine de me répéter tout ce qu'on peut dire contre les femmes auteurs, je sais tout cela ; d'ailleurs, songez qu'il n'est plus question de m'empêcher de publier

mes productions; le mal est fait. — La modeste Eulalie rechercher la célébrité!... — Moi! point du tout, je vous assure. Quand nous sommes jeunes et jolies, ce ne sont pas nos ouvrages qui nous rendent célèbres, c'est nous qui faisons la réputation de nos livres. Si, dans la société, on trouve une femme spirituelle, on demande: *quel roman a-t-elle fait?* Un ami donne le nom du libraire, les partisans de l'auteur font acheter l'ouvrage, on en parle deux jours dans cinq ou six maisons, et puis le livre est oublié pour l'éternité; mais l'auteur reste inscrit sur la liste des femmes d'esprit; liste immense! Il n'est pas très-flatteur, j'en conviens, de s'y trouver; mais il est honteux de n'y pas voir son nom. Ainsi, ce n'est point par *amour de la gloire* que je me suis fait imprimer, c'est tout simplement pour ne pas me singulariser. — Et vous avez mis votre nom à la tête de votre ouvrage? — L'usage est de mettre seulement son nom de baptême avec trois étoiles. — Pourquoi ne pas se déclarer franchement l'auteur de l'ouvrage qu'on donne au pu-

blic? Rousseau n'a-t-il pas dit qu'un *honnête homme doit répondre de son livre*? — *Les honnêtes femmes* ne répondent de rien ; cela n'est-il pas plus prudent ? — Le pensez-vous ? — Je parle en général. Mais je veux que vous lisiez mon roman. — Je serai le plus mauvais de tous vos juges, car j'en serai le plus séduit.... Avez-vous ici ce roman ? — Oui, il est là sur ces tablettes. — Grand Dieu ! seroit-ce un de ceux dont je viens de lire les titres !.... Juste ciel seriez-vous l'auteur de *Nigaudinet* et *Codindine* ? — Rassurez-vous, je n'écris que dans le genre héroïque. Écoutez-moi. Clarville, vous ne savez pas tout encore. — Vous êtes poëte ? vous avez fait un poëme épique ? — Il ne s'agit plus de moi, mais de vous. — Comment ? — Il faut aussi que vous fassiez un ouvrage. — Moi !..... — Oui, je l'exige absolument. — Y pensez-vous ? — Ce désir est le résultat d'une mûre réflexion. — L'étrange fantaisie !... Pourriez-vous du moins me dire pourquoi vous voulez que je devienne auteur? — Afin que mutuellement nous n'ayions

rien à nous reprocher. — Ah! je vous proteste que d'avance je suis sûr d'aimer à la folie votre roman, et que je ne vous en parlerai jamais qu'avec enthousiasme. — Langage d'amant, je ne m'y fie pas. Je vous connois, Clarville, vous êtes quelquefois moqueur et malin, je veux être en fonds pour vous rendre vos épigrammes, si vous vous avisez d'en faire. — Ainsi donc, vous souhaitez que j'écrive, comme on desire *un complice*? — Précisément. Vos ouvrages auront autant de volumes que les miens... Nous les ferons relier ensemble; et, en parlant de nos productions, nous pourrons dire *nos œuvres*. — Phrase en effet très-convenable pour des gens mariés. Cependant, d'après les loix que vous imposez, je vous avoue que je craindrai horriblement votre fécondité; si vous vous avisez par exemple de faire des *in-folio*. — Non, je je me borne au *modeste in*-12. — A présent, dites-moi, je vous prie, combien vous avez fait de volumes, afin que je puisse travailler en conséquence. — Mon roman n'est qu'en un volume.... — Ah! je

respire.... — Oui, mais celui que je fais maintenant en aura quatre.... — Quatre! bon Dieu!... — Je n'en puis rien rabattre; mais je vous promets que ce sera le dernier. — Quoi! ne pourriez-vous pas retrancher quelque chose? — Impossible. C'est l'histoire de nos amours que j'écris. — Notre histoire! mais je l'écrirois, moi, en quatre lignes. Dès notre première entrevue, je devins éperdument amoureux; vous m'autorisâtes à solliciter le consentement de vos parens, ils l'accordèrent, à condition que je ne vous épouserois qu'à mon retour de l'armée; je partis, me voilà.... Comment pouvez-vous faire quatre volumes sur ce sujet? — Par les réflexions, les développemens, les conversations. — Ce roman sera ravissant pour moi, puisque j'ai le bonheur d'en être le héros; mais les lecteurs indifférens veulent un peu d'imagination, quelques idées neuves.... — Eh bien! mon dénoûment? — Quoi! quel dénoûment? — Ce qui se passe maintenant entre nous, l'entretien que nous venons d'avoir ensemble, et que je placerai à la fin de mon quatrième volu-

me ; cela n'est-il pas très-neuf ? — Ah ! fort bien ; depuis une heure que nous sommes réunis, vous composez votre quatrième volume ! — En amour, toutes les femmes, auteurs ou non, sont surtout occupées de l'idée de faire un roman. — Mais ne pourriez-vous pas, sans rien changer au vôtre, me dispenser d'écrire cinq volumes ? — Non, je ne veux pas mentir, et l'ouvrage est intitulé : *l'Auteur par amour*. Il faut donc que vous le deveniez. — Cela est clair. Le pauvre Clarville eut beau s'en défendre, il fut condamné à fabriquer, tant bien que mal, deux ouvrages d'imagination, formant *cinq volumes*, et livrés à l'impression avant son mariage. Il plaisanta, se moqua, se fâcha ; mais Eulalie fut inflexible, et déclara nettement qu'elle ne l'épouseroit qu'à cette condition. Elle avoit du caractère et de l'obstination, elle étoit d'ailleurs aimable, piquante, riche et jolie ; Clarville l'aimoit, il prit le parti de se soumettre à cette étrange volonté. Cependant, ne sachant par où commencer, il s'avisa d'aller consulter un homme

de lettres de ses amis, nommé Dymas. Il fut un matin chez lui, et après lui avoir conté toute son histoire: Vous voyez, lui dit-il, qu'on ne me prescrit que de barbouiller une certaine quantité de papier, on ne me demande ni un chef-d'œuvre, ni même un bon ouvrage; on ne veut que se mettre à l'abri des sarcasmes qu'on redoute sur le métier et le talent d'auteur; on ne seroit même pas fâché que je fisse un ouvrage détestable; on auroit alors sur moi une sorte de supériorité bien marquée. Tout cela pique un peu mon amour-propre. Si, par hasard, je pouvois faire un ouvrage agréable et très-supérieur à celui d'Eulalie, ce seroit une jolie vengeance. J'ai peut-être du talent, que sait-on? Ce qui surtout me manque, c'est l'instruction, je n'ai point assez de littérature; j'ai envie d'aller au Lycée de M. de la Harpe, qu'en pensez-vous? — Bon! répondit Dymas, vous ne prendriez-là que des principes et des idées gothiques, *nous avons changé tout cela*. La Harpe écrit comme du temps de Louis XIV: ce style-là est un peu suranné. Mais tran-

quillisez-vous, j'ai ce qu'il vous faut : je viens de finir un ouvrage qui nous manquoit, et qui vous donnera en quelques heures tout ce que vous desirez. Il n'est pas encore imprimé, mais je vous prêterai mon manuscrit. — En *quelques heures*.... cela est surprenant. Et quel est le titre de cet ouvrage? — *La Nouvelle Poétique du dix-neuvième siècle*. Elle n'aura pas quinze pages d'impression, et quiconque l'aura lue une seule fois, sera, j'ose en répondre, tout aussi grand littérateur que moi. — Cela est incroyable. — Point du tout, quand on songe que, depuis la révolution, on a très-sagement aboli, dans les divers genres de littérature, toutes les anciennes règles. — Comment! toutes? Et les vers? — Il est vrai qu'il y a encore un petit nombre de gens de lettres qui n'a pu se défaire à cet égard de la vieille routine; l'abbé de Lille, la Harpe, Fontane, Boisjoslin, Colin d'Harleville, Pieyre, Lebrun, Chénier, et cinq ou six autres, ont encore la fureur de faire des vers à l'ancienne manière; mais vous sentez bien que

cette petite faction ne l'emportera pas sur une multitude de poëtes, qui ne fait au vrai que de la prose négligemment rimée : enfin, nous sommes débarrassés de tous ces asservissemens puérils, nous n'avons plus de chaînes, et maintenant que l'esprit et le génie sont parfaitement libres, les chefs-d'œuvre se multiplient comme vous voyez. — A présent, je suis surpris que votre poétique ait quinze pages ; il me semble que vous pouviez la faire en deux lignes, puisqu'il suffiroit de dire qu'il n'y a plus de règles, et que chacun peut, sans nulle étude, contribuer, suivant son goût, à la *multiplication* des nouveaux *chefs-d'œuvre*. — Pardonnez-moi, il faut encore donner quelqu'instruction sur le goût du public, et sur la manière de composer. Voulez-vous que je vous lise quelques articles de ma poétique ? — J'en serai charmé. A ces mots, Dymas ouvre un tiroir, en tire un petit cahier de papier, et le montrant à Clarville : Voilà ce que c'est, lui dit-il, *quinze pages !* il n'y a pas de verbiages là-dedans, mais le plan m'a pro-

digieusement coûté. Vous le trouverez bien conçu, et vous serez étonné de la précision et de l'énergie du style. Après ce préambule, Dymas toussa, se recueillit en silence un moment, ensuite il lut pesamment ce qui suit :

De l'utilité de l'ouvrage, et du but de l'Auteur.

Lorsqu'il se trouve, dans une capitale, vingt-deux spectacles, et presqu'autant d'écrivains que d'habitans, il faut nécessairement simplifier l'art devenu vulgaire, afin qu'on puisse le cultiver facilement dans toutes les professions ; tel est mon but, et je déclare que toutes les *poétiques* faites avant celle-ci n'étoient bonnes que pour nos pères qui, comme on sait, n'avoient point d'*idées libérales*. La Poétique d'Aristote, celle de Marmontel, l'Art poétique de Boileau, peuvent encore servir à des esclaves ; mais moi, j'écris pour des esprits libres, j'écris dans le *dix-neuvième siècle* ! Ainsi, loin de vouloir donner des entraves au génie, je ne veux que l'af-

franchir, et lui rendre cette sublime indépendance de la nature qui peut seule développer toute l'étendue des talens.

Du style en général.

Il n'y en a plus qu'un. On écrit exactement de même l'histoire, un conte, un voyage, une lettre. Il est reconnu que ce que l'on appeloit jadis *harmonie*, n'étoit au vrai qu'une puérilité ; ce n'est pas à l'*oreille*, c'est à l'esprit qu'il faut plaire : enfin, c'est une petitesse de s'assujétir aux règles du langage ; ce sont des hommes comme nous qui ont fait ces règles ; nous avons le droit de les rejeter quand elles nous gênent, et cette heureuse licence produit une admirable variété dans les ouvrages, chaque écrivain se composant pour ainsi dire une langue particulière, suivant son goût et son génie. Il faut être *profond* et *sensible* ; ce qui n'est pas aussi difficile qu'on le croyoit jadis ; puisque tous les auteurs modernes ont ce mérite. Une idée profonde est une idée qui *donne à penser*,

et l'on peut dire, sans flatter nos moralistes, que souvent leurs idées donnent tellement à penser, qu'on y penseroit toute la vie, sans parvenir à les approfondir entièrement.

De la manière d'écrire des Voyages.

On ne fait plus de description des villes, des monumens, des collections de tableaux, etc.; mais il faut que le voyageur ne voye jamais une ruine ou un tombeau, sans faire des réflexions mélancoliques sur le néant des grandeurs, sur la fragilité de la vie; il faut que, dans chaque forêt, il ait *une horreur religieuse*, *des extases* sur toutes les montagnes, sur les coteaux et dans les prairies, *des souvenirs de sa jeunesse*, s'il a quarante ans, ou de *sa maîtresse*, s'il n'en a que trente; il doit tous les matins, au lever du soleil, s'animer et s'enthousiasmer, et s'attendrir tous les soirs: il ne peindra ni les lieux ni les mœurs, mais il rendra compte de toutes ses sensations.

Des Romans.

Quand l'intrigue, les plaisirs et la dissipation ne permettent ni de réfléchir, ni de travailler une heure par jour, on a un moyen très-facile de faire un roman fort agréable en trois semaines tout au plus : c'est de feuilleter les vieux romans, et d'en composer une jolie petite compilation Il y a même des esprits hardis qui ne craignent point de mettre ainsi à contribution des ouvrages nouveaux ; cette manière est très-commode pour ceux qui manquent de temps et d'imagination ; mais quand on veut travailler dans le grand genre, il faut faire *un château.* Ce genre, nouvellement inventé en Angleterre, est très à la mode parmi nous. On croyoit autrefois que la terreur ne produisoit des effets sublimes que lorsqu'elle naissoit d'un grand intérêt, ou qu'elle y étoit unie ; telle est la terreur qu'inspire dans Macbeth l'assassinat du roi, et dans Mahomet le meurtre de Zopire. Mais nous avons pris un

tel goût pour la terreur, que nous l'aimons pour elle-même; goût plein d'innocence, car c'est celui de tous les enfans; le conte qui les effraie le plus, est toujours pour eux le plus attachant. Pour composer, dans le nouveau genre anglois, un roman qui fasse frissonner pendant trois ou quatre volumes, il ne faut pas *faire un plan* au figuré, il ne s'agit que d'en savoir réellement lever un comme un ingénieur. Il faut que le château soit grand et délabré, ce qui est facile à trouver en France aujourd'hui; c'est un avantage que nous avons sur les romanciers anglois. Le littérateur se transporte dans le *château* qu'il a choisi, il en trace exactement le plan, et voilà les trois quarts de son roman faits; cette opération terminée, il n'a plus qu'à promener son héroïne dans ce château, depuis la cave jusqu'au grenier; il la conduit, la nuit, de chambre en chambre, dans les galeries, dans de vieilles chapelles, dans des ruines, et tout cela fait dresser les cheveux à la tête du lecteur le plus intrépide. Le littérateur,

comme l'architecte, varie à l'infini *les plans* de ses romans, en variant la distribution des appartemens de son château. Ce genre est d'une simplicité si sublime, que l'auteur le moins exercé peut, dès ses premiers essais, *s'égaler aux plus grands maîtres.*

Ici Dymas s'arrêtant: Je crois, dit-il, qu'en voilà bien assez pour vous donner une idée de l'ouvrage. — Assurément, reprit Clarville : mais une chose m'étonne; c'est qu'un ancien encyclopédiste tel que vous, n'ait pas, dans cette nouvelle poétique, dit un seul mot de la philosophie? — Mon ami, répondit Dymas, les beaux jours de la philosophie sont passés, et ne renaîtront jamais. Maintenant le seul bon goût ne permet pas d'en faire l'éloge; ses disciples les plus célèbres ont abandonné sa cause, qui, dans le vrai, n'est plus soutenable. Que pouvons-nous faire, quand nul libraire ne veut réimprimer Rousseau, Voltaire et Diderot; et quand les nouvelles éditions de Bossuet, de Fénélon et des autres se multiplient, et sont accueillies du public

avec transport? — Cela est, en effet, bien fâcheux pour la secte : car on adopte les idées nouvelles par enthousiasme, par légèreté; mais c'est la vérité seule, guidée par l'expérience, qui peut ramener aux anciennes opinions; et quand on y revient, on s'y fixe. — C'est ce que je vous dis, notre règne est passé; aujourd'hui, un livre impie tomberoit dans la boue, et y resteroit. — Quoi! tous les efforts des plus beaux esprits de la France, tous leurs volumineux ouvrages, toutes leurs cabales pendant soixante ans, n'ont enfin abouti qu'à flétrir leur mémoire, et à rendre la religion plus respectable! Leurs succès ont causé leur perte; leur triomphe même a démontré le danger terrible de leur système! Ne voyez-vous pas une Providence dans tout cela? — Je vous avoue qu'au fond du cœur, j'ai depuis plus d'un jour abjuré la philosophie. — Eh bien! pourquoi vous en cacher? — Se rétracter, se ranger du côté de ceux qu'on a combattus, convenir que les ouvrages qu'on a écrits pendant trente ans sont remplis

d'erreurs, cela est dur! — Mais cela seroit si généreux, si grand, si digne d'admiration!.... — D'ailleurs, le public n'est plus engoué de la philosophie; mais elle a encore des partisans: ces philosophes sans chefs et sans considération ont de l'humeur; ce seroient des ennemis bien dangereux!..... Mais revenons à ma poétique. Tenez, emportez ce manuscrit, lisez-le tout entier, méditez-le bien, et sous peu de jours vous serez fort en état de devenir en littérature le rival de votre maîtresse. Clarville, très-satisfait, remercia son ami; et mettant dans sa poche la *Nouvelle Poétique*, il prit congé de Dymas, et fut s'enfermer chez lui, afin de se livrer tout entier au travail qui devoit lui procurer la main d'Eulalie.

Clarville suivit presque tous les conseils de Dymas; et comme il avoit de l'esprit, il en mit beaucoup dans son roman. Il fit un ouvrage irrégulier, dénué de vérité, et par conséquent d'intérêt; mais il l'écrivit dans un *style coupé*, dont chaque phrase formoit une épigramme

ou une sentence, sinon très-juste, du moins nouvelle par le choix singulier des expressions. Aussitôt qu'il fut imprimé, il s'empressa d'en porter le premier exemplaire à sa maîtresse. Eulalie, charmée d'une telle obéissance, reçut ce présent avec l'espèce de supériorité que s'arroge un auteur qui croit avoir déja fait ses preuves de talent, sur un auteur novice qui débute. Comment, dit-elle en souriant avec une légère nuance de moquerie, deux volumes, et en si peu de temps! — Je travaillois par votre ordre! — De quel genre est l'ouvrage? — Mais j'ai tâché d'y mettre de la variété; il y a du sentiment, et quelquefois de la gaîté. — Fort bien; mais, cher Clarville, je suis un peu fâchée que vous ne m'ayiez pas consultée; j'ai plus que vous l'habitude d'écrire : j'espérois qu'avant de le livrer à l'impression, vous viendriez me le lire. — Je voulois vous surprendre. — Allons, demain je vous en dirai mon avis.

En effet, aussitôt que Clarville fut sorti, Eulalie se mit à lire le roman;

elle s'attendoit à le trouver très-inférieur au sien, et elle ne put se dissimuler qu'il étoit infiniment plus brillant: l'extrême surprise qu'elle éprouva ressembloit beaucoup au dépit. Elle lut pendant une grande partie de la nuit; le lendemain, elle avoit la migraine et de l'humeur. Lorsque Clarville revint la voir, elle éprouva un léger embarras en lui parlant de son ouvrage; cependant elle le loua extrêmement, mais elle fit plusieurs critiques. Clarville ne fut pas de son avis, et Eulalie, intérieurement, lui trouva un orgueil révoltant. Néanmoins la tendresse et la galanterie de Clarville dissipèrent ces fâcheuses impressions. L'amour satisfait étouffa pour quelques momens la jalousie naissante d'auteur. Eulalie, d'ailleurs, se répéta que cet ouvrage, composé par son ordre et pour obtenir sa main, seroit à jamais un monument glorieux pour elle de la passion de Clarville, et qu'enfin les succès de son amant devoient aussi flatter son amour-propre. Elle se mit à travailler avec plus d'ardeur que jamais à son

second roman, intitulé *l'Auteur par amour*; c'étoit, comme on l'a dit, sa propre histoire, dont son mariage avec Clarville devoit faire le dénoûment. Eulalie se flatta que cet ouvrage surpasseroit infiniment celui de Clarville, et cette idée lui donnoit un desir passionné de le finir.

Le roman de Clarville fut, par la protection de Dymas, élevé aux nues dans tous les journaux, et il eut un grand succès. L'étonnement d'Eulalie fut extrême; son roman n'avoit pas fait la moindre sensation, et tout le monde parloit de celui de Clarville! Eulalie ne pouvoit écarter cette réflexion de son imagination.... Elle ne put s'empêcher de dire à Clarville qu'elle étoit fâchée de *l'exagération* des éloges que lui donnoient les journalistes, parce que l'on pourroit croire que des amis maladroits avoient fait ces extraits. Bon! dit Clarville, les envieux seuls diront cela. Cette réponse faite avec simplicité, parut à la mauvaise conscience de la jalouse Eulalie, une épigramme grossière et san-

glante ; elle dissimula son ressentiment, mais son ame fut profondément blessée.

Quelques jours après, les deux amans soupèrent ensemble dans une maison où se trouvoit rassemblée une nombreuse et brillante société. Toutes les femmes accablèrent Clarville de louanges. Dans ce nombre étoit une jeune veuve, belle comme un ange, qui ne fut occupée toute la soirée que de Clarville. Ce dernier triomphoit avec une joie franche et naïve qui parut insultante et ridicule aux yeux d'Eulalie. Clarville s'apercevant très-bien qu'elle étoit piquée de ses succès, fut choqué de ce sentiment ; il se permit quelques plaisanteries, qu'Eulalie reçut avec aigreur. Alors, à son tour, il bouda : Eulalie affecta l'indifférence et le mépris, et Clarville, dans l'intention de la braver, se mit à table à côté de la jolie veuve. Pour deux amans les brouilleries ne sont rien, mais le refroidissement est bien plus dangereux. Eulalie étoit outrée, et néanmoins elle pouvoit encore revenir à ses premiers sentimens. Clarville avoit pénétré son dépit secret,

il connoissoit toute la puérilité de son amour-propre, il n'estimoit plus son caractère, il la voyoit sans illusion, il étoit presque entièrement guéri : d'ailleurs, très-piqué de n'obtenir d'elle que des louanges sèches et forcées, il écoutoit avec ravissement celles que lui donnoit de si bonne foi une femme charmante sans coquetterie, et spirituelle sans prétention. La vanité d'auteur qui le détachoit de son ancienne maîtresse, l'enchaînoit à sa nouvelle conquête. Eulalie feignit de ne rien remarquer; mais en sortant de table, elle se plaignit d'un violent mal de tête, et elle se retira. Le roman que composoit Eulalie (*l'Auteur par amour*), prenoit une mauvaise tournure; car *l'Auteur par amour* revit sa maîtresse sans demander et sans desirer une explication. Eulalie le traita avec la froideur affectée du dédain; la double jalousie d'amour et de gloire acheva d'aigrir son caractère, et de la rendre insupportable : les deux amans rompirent tout-à-fait. Clarville épousa la jeune veuve. Le publicc y perdit le se-

cond roman d'Eulalie, qui, faute de dénoûment, est resté dans son portefeuille.

LES HERMITES

DES MARAIS PONTINS.

LES HERMITES DES MARAIS PONTINS.

ANECDOTE (*a*).

LA duchesse de*** (*b*), après avoir traversé toute l'Italie, revenoit de Naples, pour retourner en France sa patrie ; sa voiture de suite étoit restée fort en arrière. Cette jeune princesse parcouroit avec intérêt cette route fameuse qui retrace tant de souvenirs et de faits mémorables de l'histoire ancienne et moderne. En passant en bac le Lyris, dont les roseaux cachèrent le célèbre vainqueur des Cimbres (*c*), elle se rappela, avec horreur, les crimes et les proscriptions de Sylla : Grace au ciel ; dit-elle, ces temps

(*a*) On a tiré ce trait du journal manusctit d'un voyage d'Italie, fait en 1776. L'auteur avoit laissé ce journal à Paris, en 1791, et ne l'a recouvré que cette Année.

(*b*) Madame d'Orléans, alors duchesse de Chartres.

(*c*) Marius.

affreux de factions sanguinaires, de cruautés et de persécutions atroces, ne renaîtront jamais en Europe!...En côtoyant les murs de Gayette, dont le château contient les restes du malheureux connétable de Bourbon, elle s'attendrit sur le sort de cet illustre proscrit. Eh! quelle ame sensible ne plaindroit pas l'infortuné, qui loin de son pays et des siens, a terminé sa vie dans une terre étrangère! En approchant de Formies, elle aperçut, avec un sentiment de respect, la tour antique à trois étages, qui fut, dit-on, la tombe de Cicéron, de ce grand homme, noble victime de son amour pour la liberté, et de l'ambition des oppresseurs de sa patrie.. La petite ville de Fondi retrace des souvenirs d'un autre genre. A la vue des ruines de son château-fort, on se rappelle avec plaisir les aventures romanesques de la belle et vertueuse Julie de Gonzagues. Après Fondi, on entre dans les Marais Pontins. Cette route, jusqu'à Vellétri, est toujours parsemée de ruines intéressantes; mais les vapeurs malfaisantes qui

s'exhalent des marais, rendent ce long trajet aussi dangereux que désagréable. On y rencontre quelques villages dont les infortunés habitans, pâles et livides, ressemblent à des fantômes ; on n'y trouve pas un seul vieillard : dans ces tristes lieux, l'enfance et la jeunesse, privées de force et de fraîcheur, semblables aux plantes jetées sur un sol ingrat, se flétrissent et se dessèchent sans avoir pu mûrir ; la nature même y paroît languissante ; les fleurs n'y croissent point ; leurs semences sont corrompues par des eaux croupissantes, chargées de principes destructeurs ; des ruisseaux d'une blancheur éclatante s'échappent des marais, et, filtrant à travers les rochers, empoisonnent tout ce qui respire, et brûlent tout ce qui végète. En quittant la voie Appienne, la princesse découvrit Piperno (*a*), ville illustrée par une héroïne dont Virgile a chanté les exploits ; ce fut la patrie de la vaillante Camille, reine des Volsques. A deux cents pas de la ville, la voiture de

(*a*) Jadis *Pivernum*.

la duchesse cassa, et l'une des roues brisée, fit verser la berline. La princesse et les personnes qui l'accompagnoient, ne furent point blessées; mais ne pouvant se résoudre à coucher à Piperno, ou même à y attendre la voiture de suite, la duchesse prit dans la ville une mauvaise calèche de louage; elle laissa ses gens à Piperno, et n'emmenant qu'un seul domestique, elle continua sa route.

On approchoit de Sermonetta, l'ancienne *Sulmo* des Wolsques, lorsqu'un cercle de fer, se détachant d'une des roues de la voiture, la duchesse fit arrêter, et descendit avec les trois personnes qui étoient avec elle. On aperçoit un hermitage posé sur le haut d'un rocher, à droite du chemin; la princesse veut aller s'y reposer, tandis qu'on raccommode, avec des cordes, la voiture délabrée: on gravit un chemin tortueux taillé dans le roc. Dans ce moment, deux hermites paroissent; l'un étoit un vieillard vénérable, et l'autre au printemps de l'âge, avoit la figure la plus intéressante. La duchesse tressaillit en les entendant parler

françois. Ah! ce sont des compatriotes! s'écria-t-elle. La sensation qu'elle éprouvoit étoit si douce alors! rien n'avoit pu l'affoiblir ou la pervertir... On entra dans l'hermitage, on s'assit sur un banc de bois; la duchesse, séparée de sa suite, n'en imposoit pas aux hermites, bien éloignés de penser qu'ils recevoient une princesse du sang royal de France. Hélas! dit le jeune homme en soupirant, nous ne pouvons rien vous offrir, pas même un simple verre d'eau; on n'étanche sa soif ici qu'aux dépens de sa santé; un peu de pain noir, c'est tout ce que nous possédons. — Depuis combien de temps êtes-vous dans ce triste séjour? — Depuis huit mois. Après avoir fait le pélerinage de Rome, nous voulûmes aller à Naples; en passant sur cette route, nous tombâmes malades; le religieux qui avoit habité cet hermitage, venoit de mourir, on nous permit d'occuper sa demeure, et le manque d'argent nous força d'y rester. C'est un asyle où l'on est sûr, du moins, de trouver en peu de temps le terme des chagrins et du malheur. En

prononçant ces paroles, le jeune hermite baissa les yeux, et ses paupières se mouillèrent de pleurs. — Etes-vous engagé dans les ordres ? lui demanda la duchesse. — Non, répondit-il, je suis libre. — Dans quelle province êtes-vous né ? — Je naquis à Béziers, dans le plus beau pays de la France. — Et pourquoi l'avez-vous quitté ? A cette question, le jeune homme poussa un profond soupir, et le vieillard, beaucoup moins abattu et moins languissant que lui, prenant la parole : Il a vingt ans, dit-il ; il aimoit, il étoit aimé ; mais il manquoit de fortune... Le désespoir l'a conduit en Italie ; je le rencontrai dans la ville d'Avignon ; nous nous sommes attachés l'un à l'autre, et fixés ici par la nécessité, nous avons perdu l'espérance de pouvoir jamais en sortir. Je puis me résigner sans effort, j'ai soixante-dix ans ; mais lui, si jeune !...... — Ah ! mon père ! reprit le jeune hermite, comment pourrois-je regretter la vie !..... — Celle que vous aimez est donc mariée ? — Elle ne l'étoit pas quand je partis. — N'éprouvez-vous donc plus le desir de re-

tourner dans notre patrie? — O madame! s'écrièrent à la fois les deux hermites, c'est un souhait superflu, mais il n'en est que plus ardent. — Ah! je le conçois, dit la princesse; oui, je sens que rien ne sauroit tenir lieu de son pays, et que même, sous le plus beau climat du monde, on ne peut vivre sans le regretter amèrement...... Tenez, mes amis, poursuivit-elle, voilà trente sequins, retournez en France; j'ai le pressentiment que vous y retrouverez le bonheur... A ces mots, les deux hermites baignés de larmes, tombent aux genoux de la bienfaisante princesse, et le vieillard (sans doute inspiré dans ce moment), élevant ses deux mains tremblantes vers le ciel : Grand Dieu! dit-il, souverain arbitre des destinées, c'est à toi de récompenser notre angélique libératrice! Oh! si jamais des événemens imprévus la forçoient à s'exiler de son pays, fais qu'elle y soit rappelée par la justice et la vertu, et qu'après avoir joui des bienfaits d'une généreuse hospitalité, elle soit rendue à sa patrie!... La princesse écoutoit le vieillard avec

attendrissement ; cependant, cette étrange supposition la fit sourire... Hélas ! elle sourit avec toute la sécurité de la douce innocence. Un voile impénétrable couvroit alors le sombre avenir.... Les deux hermites voulurent savoir le nom de leur bienfaitrice, qui refusa de se nommer. Je serai en France avant vous, leur dit-elle, allez tous les deux à Paris, rendez-vous au Palais-Royal, et là, demandez madame la comtesse de ***; elle vous conduira chez moi, et vous me connoîtrez alors.

Dans ce moment on vint avertir que la calèche étoit prête et raccommodée. Et nous aussi, nous allons partir ! s'écrièrent les hermites. En effet, ils prirent un livre d'heures et d'évangiles, avec un bissac, leurs seules possessions sur la terre, ils s'agenouillèrent devant un crucifix de plâtre, et après une courte, mais fervente prière, ils s'embrassèrent avec transport, et sortant à la suite de la princesse, ils fermèrent la porte de l'hermitage dont ils devoient rendre la clef aux magistrats de Sermonetta. Au bas du rocher, ils se retournèrent pour jeter un dernier coup

d'œil sur leur triste demeure. Avec quel plaisir ils la regardèrent, en songeant qu'ils la quittoient pour toujours, et qu'ils alloient bientôt respirer l'air embaumé de la Provence et du Languedoc!.... La duchesse, en recevant leurs adieux, leur fit encore plusieurs questions; elle écrivit leurs noms sur son souvenir : le jeune homme s'appeloit Isidore, et le vieillard, Timothée.

La duchesse arriva le soir à Vellétri; elle y attendit ses voitures et sa suite, et poursuivant rapidement son voyage, en retournant dans les lieux qu'elle avoit déja parcourus, elle passa le Mont-Cénis, elle traversa la Savoie, et son cœur palpita de joie, en approchant du pont de Beauvoisin..... A peine la voiture eut-elle franchi la borne qui marquoit alors les limites des deux États, que la duchesse se jeta dans les bras de la dame qui l'accompagnoit, en s'écriant : *Me voilà donc en France!* et elle fondit en larmes. Elle revenoit après une absence courte et volontaire..... Mais c'est ainsi qu'elle aimoit son pays.....

Les deux hermites arrivèrent à Paris sur la fin de l'automne (deux mois après le retour de la princesse), toujours sans se douter que leur bienfaitrice fût la duchesse de ***. Ils se rendirent au Palais-Royal, chez la comtesse de***, qui leur donna rendez-vous pour le soir à sept heures. Tous les deux portoient encore leur habit d'hermite ; le jeune Isidore avoit déja repris la carnation de la jeunesse, mais l'air salutaire de la patrie, en lui rendant la force et la santé, n'avoit pu guérir la profonde blessure de son cœur : il conservoit toujours la même mélancolie. Interrogé par la comtesse, il répondit qu'il avoit appris à Béziers que le père de sa maîtresse, riche marchand de cette ville, avoit fait banqueroute ; qu'il étoit mort de chagrin ; que trois mois après cet événement, sa fille avoit tout-à-coup quitté Béziers, et qu'on ignoroit absolument ce qu'elle étoit devenue. En finissant ce récit, Isidore ne put retenir ses larmes. Ne vous laissez point abattre, lui dit la comtesse, confiez-vous à la Providence ; elle vous a tiré des Ma-

rais Pontins, ne peut-elle pas vous réunir à celle que vous aimez? Isidore secoua tristement la tête en soupirant. Il prit congé de la comtesse, et suivant l'invitation qu'il avoit reçue, il revint avec son compagnon à sept heures précises. On les attendoit avec impatience. Suivez-moi, leur dit la comtesse. En prononçant ces paroles, elle sort de son appartement, elle traverse un long corridor, descend un petit escalier, ouvre une porte, et elle entre dans un vaste et magnifique salon..... Où sommes-nous? dit Isidore avec émotion. — Chez la maîtresse de ce palais, répondit la comtesse. — O ciel!.... quoi! c'est la princesse... — Oui, la princesse est votre bienfaitrice, et si vous n'aviez pas toujours vécu si loin d'elle, vous auriez pu le deviner. Au premier trait d'une bonté touchante, vous auriez dit: *c'est peut-être elle!* et en voyant les résultats d'une bonté délicate, ingénieuse et persévérante, vous diriez maintenant: *ah! sûrement c'est elle!*... Dans cet instant, une porte de glace s'ouvrit, la princesse parut: elle conduisoit et sou-

tenoit une jeune et jolie personne, dont le visage étoit baigné de larmes..... Que devint Isidore, en retrouvant sa maîtresse dans les bras de sa bienfaitrice! Il s'élance et se précipite à leurs pieds; la reconnoissance et l'amour se disputent son cœur, ou plutôt s'y confondent; il adore sa maîtresse, il adore celle qui la lui rend; l'ivresse de la passion et de la joie lui fait oublier, non le respect (il rend un culte), mais tout le froid cérémonial de l'étiquette; il voit deux divinités, elles sont égales à ses yeux, il leur doit son bonheur : il se prosterne devant elles, il saisit leurs mains qu'il unit, qu'il arrose de larmes et qu'il presse contre son cœur...... Ah! quels tributs exigés par l'orgueil pourroient valoir ce pur hommage rendu par l'enthousiasme et par le sentiment!...

Quand ces premiers transports furent un peu calmés, la duchesse prenant la parole et s'adressant au jeune Isidore : Celle qui vous est si chère, dit-elle, est libre et vous aime. Je lui écrivis en revenant d'Italie, elle m'instruisit de ses malheurs, et consentit à venir à Paris.

Elle a perdu sa fortune, mais j'ai acheté pour vous une jolie petite maison située sur la lisière de la forêt de Villers-Cotterets; votre habitation est meublée, je l'ai visitée, j'en ai dirigé moi-même l'arrangement; vous aurez un grand jardin, une prairie, des bestiaux, et je me charge des frais de votre noce.

Isidore et la jeune fille ne répondirent qu'en versant un déluge de pleurs, et la princesse, se tournant vers le vieil hermite qui jouissoit avec délices de cette scène touchante: Et vous, vénérable Timothée, lui dit-elle, que puis-je faire pour vous? Parlez avec assurance: à quel genre de vie voulez-vous désormais vous consacrer? Prier dieu et cultiver la terre, voilà ma vocation, répondit le vieillard; un hermitage et un petit jardin dans la forêt de Villers-Cotterets me rendroient le plus heureux des hommes. — Vous aurez ce que vous desirez, reprit la duchesse: en attendant, vous vivrez avec votre jeune ami, et je vous promets que votre hermitage sera voisin de son habitation. En effet, l'heureux

Isidore, peu de jours après, épousa sa maîtresse; et il partit aussitôt pour Villers-Cotterets, avec sa femme et Timothée. L'hermitage fut bâti sous l'ombrage de la forêt, à trois cents pas de la maison d'Isidore. Ce dernier unit sa maison à l'hermitage, par un berceau couvert de pampres, de lierre et de roses sauvages. Isidore, heureux par l'amour et par l'amitié, adorant sa femme, chérissant l'hermite comme un tendre père, goûta pendant treize ans, toute la félicité que peuvent procurer de si doux sentimens; il eut des enfans qui mirent le comble à son bonheur. La princesse, durant les beaux jours de l'été, alloit visiter Isidore et Timothée: souvent elle trouvoit le bon vieillard dans son hermitage, avec un enfant d'Isidore dans ses bras; et souvent aussi, pendant ce temps, Isidore cultivoit le jardin de l'hermite. Le ciel, favorisant le pieux Timothée jusqu'au bout de sa longue carrière, termina sa vie dans les derniers jours du mois de juin de l'année 1789.... Peu de minutes avant d'expirer, il se fit

conduire dans son jardin, il s'assit sur un banc de gazon, Isidore se mit à ses pieds; le temps étoit sombre, et la nature morne et silencieuse: on n'entendoit ni le ramage des oiseaux effrayés, qui fuyoient en se heurtant, ni le murmure des ruisseaux qu'une longue sécheresse avoit taris; des nuages ondoyans, d'un pourpre foncé, s'amoncèloient à l'horizon, et des éclairs multipliés d'un feu brûlant et rapide, décéloient la foudre prête à tomber.... Le vieillard, les yeux fixés vers le ciel, resta quelques instans absorbé dans une contemplation attentive et muette; ensuite, tressaillant tout-à-coup: O mon fils, s'écria-t-il, quel orage affreux se prépare !.... Comme il disoit ces mots, deux larmes s'échappèrent de ses paupières appesanties, coulèrent lentement sur ses joues vénérables et sillonées.... Il rassembla ses forces, il bénit Isidore, il invoqua le ciel pour sa bienfaitrice; et se penchant doucement sur le sein d'Isidore, l'heureux vieillard rendit le dernier soupir sur sa terre natale, à l'ombre des arbres

qu'il avoit plantés, et dans les bras d'un ami. Douze ans se sont écoulés depuis sa mort. Sa tombe obscure contient encore sa dépouille mortelle. Si elle eût été de marbre elle seroit détruite ; mais ce tertre de gazon qui la forme, subsiste toujours ; et les roses champêtres qui la couvrent, ont fleuri malgré les tempêtes, et forment pour elle un ornement plus durable que le bronze.

Isidore, fugitif, abandonna sa retraite chérie : helas ! sa modeste maison, le berceau de vignes, l'hermitage, n'existent plus !.... Mais les vœux de la reconnoissance, déposés chaque jour durant tant d'années, aux pieds de l'Être suprême, ces vœux touchans furent écoutés ; ils sont gravés dans le livre éternel !.... Il en est un qu'on forme encore ; ah ! puisse-t-il être exaucé !

LE JUPON VERT.

5

LE JUPON VERT.

ANECDOTE (a).

VALCOUR, jeune homme très-distingué par son esprit et par ses sentimens, voyageoit dans le Nord, durant l'automne de 1789. Il s'arrêta quelques jours à Breslau. Il avoit une lettre de recommandation pour un riche négociant de cette ville, nommé M. Molten; il se rendit chez lui, et lui remit sa lettre. M. Molten étoit un homme de quarante-deux ans, qui joignoit à beaucoup d'esprit naturel une grande originalité de caractère, une extrême bonhomie, et une âme sensible et généreuse. Il avoit rencontré dans sa vie beaucoup de fourbes et de fripons; il avoit aussi connu des gens véritablement honnêtes; il n'estimoit pas la multitude, mais il n'étoit point misanthrope, il croyoit à la vertu. Son

(a) Le fond en est vrai; l'héroïne est Allemande, et jeune encore.

antipathie pour toute espèce d'affectation, influoit beaucoup sur son extérieur qui pouvoit déplaire et repousser ; au premier coup d'œil, son air étoit froid, son ton sec, et même souvent brusque. Naturellement observateur, il avoit remarqué qu'il faut, en général, se défier de ceux qui ont des manières affectueuses, et qui s'empressent de montrer une grande sensibilité ; et voulant éviter tout ce qui pouvoit ressembler à l'exagération et à la fausseté, il tomboit communément dans l'extrémité contraire, il manquoit fréquemment de politesse, et sa franchise dégénéroit quelquefois en rudesse.

La lettre que lui présentoit Valcour étoit de l'homme du monde qu'il estimoit le plus ; il la décacheta sur-le-champ, et la lut avec attention. On lui faisoit de Valcour le plus grand éloge ; on lui mandoit que ce jeune homme voyageoit pour tâcher de se distraire de la perte d'un frère chéri.

La figure de Valcour, sa pâleur, et la douceur de sa physionomie, intéressè-

rent M. Molten. Mon ami, en vous donnant cette lettre, dit-il, vous l'a-t-il communiquée? — Non, monsieur, répondit Valcour, qui trouva cette question assez singulière, je ne l'ai point lue; elle ne m'a été envoyée que cachetée, et à l'instant de mon départ : mais oserois-je vous demander si elle contient quelque chose qui doive vous étonner? — Point du tout, c'étoit une simple curiosité. Comptez-vous rester quelque temps à Breslau? — Huit jours. — On me mande que vous voyagez pour votre santé. — Oui, elle est un peu dérangée. — Quel est le mal dont vous souffrez? — Ce n'est rien, quelques maux de tête... Valcour, que cet interrogatoire ennuyoit, fit cette dernière réponse d'un ton impatienté qui plut excessivement à M. Molten, enchanté d'ailleurs que Valcour n'eût pas dit un seul mot de sa douleur de la mort de son frère. Monsieur, reprit-il en se déridant tout-à-fait, je vous supplie de regarder ma maison comme la vôtre, et de me faire l'honneur de dîner dès aujourd'hui chez moi,

si vous n'avez point d'autre engagement.
Valcour ayant accepté l'invitation, M. Molten passa avec lui dans son salon. Ils y trouvèrent madame Molten, jeune femme de vingt ans, d'une figure agréable et fraîche, et d'un maintien doux et timide. Elle étoit entourée de trois petits enfans beaux comme des anges. Ce tableau plut à Valcour, il le contempla en silence. M. Molten lui sut encore beaucoup de gré de ne dire à ce sujet aucune fadeur. On se mit à table, la conversation fut animée entre M. Molten et Valcour qui, réciproquement, furent très-satisfaits l'un de l'autre. Madame Molten ne parla point, parce qu'elle ne savoit pas le français, d'ailleurs, sa timidité étoit extrême : on voyoit qu'elle aimoit tendrement son mari; mais, en même-temps, son respect pour lui sembloit aller jusqu'à la crainte, quand on ne savoit pas que cette excessive déférence n'étoit en elle que l'effet et l'expression d'une vénération profonde et de la plus vive reconnoissance.

Deux jours après, M. Molten mena

Valcour à sa maison de campagne ; Valcour y vit un beau portrait de femme qui le frappa ; et questionnant sur ce tableau, M. Molten répondit que c'étoit celui d'une sœur qu'il avoit eu le malheur de perdre. Valcour soupira, et détourna la tête. Avez-vous des frères ? reprit M. Molten. A cette question, Valcour ne répondit que par un *non* mal articulé ; et, sur-le-champ allant à la fenêtre, il l'ouvrit, et parla d'autre chose. M. Molten, dont Valcour venoit de gagner tout-à-fait le cœur, se rapprocha de lui, en disant : C'est demain mon jour de naissance ; ma femme me donne toujours à cette époque une petite fête dans cette maison ; je n'y reçois que mes amis intimes, c'est-à-dire, trois personnes qui viendront ici coucher ce soir : faites-moi la grace de rester avec nous, et de ne vous en aller qu'après demain. Valcour y consentit. La petite société survint ; on causa, on fit une partie de wisk, on soupa, et l'on se coucha à onze heures. Le lendemain on se rassembla pour déjeûner, à neuf heures, dans le salon

Madame Molten parut avec ses enfans, qui offrirent des bouquets à M. Molten; et ce dernier, s'avançant vers sa femme, la regarda avec une expression de sentiment et d'attendrissement que Valcour n'avoit point encore remarquée sur son visage; mais ce qui fixa toute l'attention de Valcour, ce fut l'étrange habillement de madame Molten. Ses beaux cheveux blonds étoient tressés avec élégance sur sa tête, et rattachés par un ruban blanc; elle avoit un joli spencer de velours violet, son cou étoit orné d'une chaîne d'or, et d'un superbe collier de perles fines; et, avec toute cette parure, elle avoit un vieux vilain *jupon vert* d'une grosse étoffe de laine, et dont une demi-douzaine de larges trous étoient grossièrement raccommodés avec des pièces de toutes couleurs. En considérant ce singulier costume, Valcour fut d'autant plus surpris, qu'aucun des spectateurs ne paroissoit étonné. Il avoit vu, tous les jours précédens, madame Molten parfaitement bien mise, et il ne concevoit pas le motif qui pouvoit l'engager

à se travestir de la sorte, et à choisir un tel habit de fête. Cependant, n'osant questionner à ce sujet, la journée entière se passa sans que cette bizarrerie lui fût expliquée ; il observa seulement que M. Molten parut beaucoup moins froid qu'à l'ordinaire, et que durant tout le jour, il eut continuellement les yeux fixés sur sa femme. Enfin, après souper, comme il faisoit très-froid, on s'établit autour d'un grand poêle, et M. Molten s'adressant à Valcour : J'admire votre discrétion, lui dit-il ; cependant, convenez que *le jupon vert* excite un peu votre curiosité. — Oui, je l'avoue, répondit Valcour, et je vous assure que vous me soulagez beaucoup en m'en parlant. — Ah ! reprit M. Molten, si vous aviez mes yeux, combien ce jupon vous plairoit ! Ida, (c'est ainsi qu'il appeloit sa femme), Ida me paroît toujours aimable ; mais avec ce jupon, qu'elle est touchante et belle !.... En disant ces mots, les yeux de M. Molten se remplirent de larmes, et Valcour fut vivement ému. Les amis de M. Molten

le pressèrent de conter son histoire à Valcour. Je le veux bien, dit-il, en regardant Valcour ; vous êtes digne d'entendre ce récit ; vous avez une ame sensible. — Comment le savez-vous ? reprit Valcour en souriant. — Je m'y connois, répondit M. Molten. Enfin, puisque vous le desirez, je vais vous conter mon histoire : cette narration n'embarrassera point Ida qui n'entend pas du tout le françois. A ces mots, Valcour rapprocha sa chaise de M. Molten ; Ida prit son sac, et se mit à tricoter. Il y eut un moment de silence ; ensuite, M. Molten commença son récit dans ces termes :

« Il y a environ cinq ans que mes affaires m'obligèrent à faire un voyage à Berlin, au commencement de l'été. J'étois garçon alors. Quelques jours après mon arrivée à Berlin, je fus un matin, à sept heures, déjeûner dans un café. En attendant le chocolat qu'on me prépare, je demande une pipe, je m'établis dans un coin du salon où j'étois tout seul, et je me mets à fumer. C'étoit un

dimanche. Au bout d'un quart-d'heure, une jeune fille de seize ans, fraîche comme une rose, vient m'aporter mon déjeûner. Elle avoit un air craintif et timide qui m'intéressa ; elle baissoit les yeux, et posa sur la table, sans me regarder, le plateau qu'elle portoit. Je suppose, lui dis-je, que vous ne servez pas ici depuis long-temps.—Non, monsieur, je n'y suis que depuis cinq jours. —Est-ce votre première condition ? —Non, monsieur, j'ai servi, pendant deux mois, avant de venir dans cette maison, une bien bonne dame.... Ici, la jeune fille fit une petite mine touchante, pour s'empêcher de pleurer. Et pourquoi, repris-je, avez-vous quitté cette bonne dame ? — Parce qu'elle est morte tout d'un coup. En disant ces paroles, la jeune fille se retourna, et me quitta en s'essuyant les yeux. Dans ce moment, une pauvre femme frappe doucement à la porte vitrée qui donnoit sur la rue. La jeune fille se retourne, l'aperçoit, et court vers la porte qu'elle entr'ouvre : alors, voyant que cette pauvre femme

qui demandoit l'aumône étoit enceinte, et qu'elle paroissoit accablée de fatigue, elle lui donna quelques pièces de monnoie, et, l'invitant à se reposer, elle la prend par la main, l'introduit dans la salle, et la fait asseoir sur une chaise, à l'endroit le plus éloigné de la place que j'occupois. Après cela, elle va lui chercher un petit pain, et elle entre en conversation avec elle. La pauvre femme lui conte qu'elle est prête d'accoucher, et qu'elle manque de tout pour elle et pour l'enfant qui va naître. Elle exprime surtout le desir d'avoir un jupon; le sien étoit tout-à-fait en guenille. Oh bien! dit la jeune fille, ma maîtresse en a je ne sais combien; je vais lui en demander un pour vous: attendez-moi ici. En disant ces paroles, elle sort précipitamment. Elle fut près d'un quart-d'heure absente; enfin elle revint, mais à moitié déshabillée: car elle avoit ôté son habit des dimanches, c'est-à-dire, une jupe d'indienne toute neuve, qu'elle tenoit ployée sur son bras; elle n'avoit gardé que le corsage, et son jupon de dessous,

tout usé, et tout rempli de pièces; et qui est ce même *jupon vert* qui vous a causé tant de surprise... » Dans cet endroit du récit de M. Molten, Valcour attendri se retourna pour regarder madame Molten qui sourit en rougissant, car elle vit bien que l'on parloit d'elle; et M. Molten continuant sa narration: « Rien, dit-il, n'embellit un joli visage comme une ame bienfaisante! Cette jeune fille que je n'avois trouvée que gentille, parée de son habit des dimanches, me parut une créature angélique avec ce vieux *jupon vert*. Elle s'approcha de la pauvre femme, en disant, Tenez, voilà un jupon! — Mais ce jupon, c'est le vôtre: vous l'aviez tout-à-l'heure? — Prenez toujours. — Votre maîtresse a donc refusé de m'en donner un? — Hélas! oui. Emportez celui-ci. — Il m'en coûte de vous dépouiller! — Je vous le donne de si bon cœur! — Dieu vous récompensera de votre charité. — Où demeurez-vous? — Dans la rue Guillaume, à côté de l'épicier. — C'est bon; quand je le pourrai, j'irai vous voir;

mais allez-vous-en, car ma maîtresse va venir. Je ne perdis pas un mot de ce dialogue, quoique la jeune fille parlât toujours à voix basse. Pendant ce temps-là, je fumois, et j'avois l'air de ne pas faire la moindre attention à tout ce qui se passoit à l'autre bout de la salle. La pauvre femme sortit, en emportant la belle jupe d'indienne, et, presqu'au même instant, la maîtresse du café parut. C'étoit une grosse femme de trente ans, très-parée dès le matin, ayant des mirzas de perles, une belle robe d'étoffe, une grande chaîne d'or au cou, une physionomie refrognée, et des manières impertinentes. La jeune fille, en l'apercevant, voulut se sauver par une autre porte; mais sa maîtresse la rappela, et, après lui avoir donné quelques ordres, fixant ses yeux sur le *jupon vert*: Qu'est-ce donc que cela? lui dit-elle, d'un ton aigre, comme vous voilà faite, et un Dimanche! Dieu me pardonne, vous vous êtes déshabillée; mais quelle idée donc! à l'heure où tout le monde va venir! Etes-vous folle?..... Voulez-

vous bien répondre ?..... — Madame !..... — Eh bien ! *madame*,...... pourquoi avez-vous ôté votre habit ?...... — Madame !..... — Ah ça, finirez-vous ? qu'est-ce que cela signifie ?.... A chaque question, la maîtresse du café s'animant davantage, et haussant la voix de plus en plus, la jeune fille, entièrement déconcertée, restoit debout et immobile, sans pouvoir proférer une parole. Sa maîtresse perdant patience, s'avance vers elle, et lui donne un soufflet, en disant : Imbécile ! allez vous r'habiller.... — Mon Dieu, madame, reprit la pauvre petite en pleurant, cela m'est impossible.... — Comment, impertinente ?.... — Madame, pardonnez-moi ; j'ai donné mon jupon d'indienne, et je n'ai plus que celui-ci..... — Quel *fagot* me faites-vous là ? menteuse, insolente, effrontée !..... Ici, ne pouvant plus me contenir : Elle ne ment point, dis-je, en m'adressant à la dame ; en effet, elle a eu pitié d'une infortunée prête d'accoucher, et elle lui a donné son jupon. Sûrement, madame, vous approuverez cette action d'humanité ;

n'en auriez-vous pas fait autant à sa place ?..... A ces mots le visage de la maîtresse du café se couvrit, non de cette aimable rougeur qui donne à l'innocence un charme si doux, mais de cette couleur d'écarlate, causée par la colère, et qui surtout enlaidit la physionomie d'une femme. Oh ! *chacun a ses pauvres*, répondit-elle, et je n'ai pas la sottise de donner à des coureuses. Quant à vous, mademoiselle, poursuivit-elle en s'adressant à la jeune fille, vous pouvez chercher une autre condition....... Allez faire votre paquet, et sortez sur-le-champ. Cette vilaine femme oublioit que la loi ne permet pas de renvoyer ainsi les domestiques (1). La jeune fille ne répliqua pas un mot, et disparut. Une autre servante survint : je me levai et je sortis ; mais je fus dans une promenade voisine, où je m'assis sur un banc. Au bout d'un quart-d'heure, je vis paroître la jeune servante, tenant

(a) En Allemagne on est obligé de les prévenir trois mois d'avance.

un petit paquet sous son bras, et se disposant à traverser l'allée où j'étois : je me levai, je fus à sa rencontre ; elle fit un léger mouvement de surprise en me revoyant ; je m'approchai d'elle, et je lui demandai où elle alloit. Je vais, répondit-elle, chez une amie, pour la prier de me trouver une autre condition. — Je m'en charge, lui dis-je ; venez, suivez-moi. — Mais, monsieur, vous ne me connoissez pas. — Je vous connois parfaitement. — Monsieur, je ne veux servir qu'une dame. — Vous me conterez cela tout-à-l'heure. Suivez-moi, vous dis-je. Elle obéit, quoiqu'avec un peu d'inquiétude. Arrivée à ma maison qui étoit sous les tilleuls, la jeune fille me dit : Est-ce ici chez *la dame* ? — Non, c'est chez moi. — Mais, monsieur, vous savez... — Je ne veux que vous recommander à mon hôtesse. En effet, je la menai dans la chambre de l'hôtesse que je priai de la loger et de la nourrir, en ajoutant que je payerois sa dépense ; ensuite je sortis, et je ne rentrai qu'à minuit. Le lendemain, je fis

dire à la jeune fille que je desirois lui parler; elle vint. Elle avoit questionné l'hôtesse, et elle étoit tout-à-fait rassurée sur mon caractère et sur mes intentions. Je la fis asseoir, et nous eûmes ensemble un assez long entretien. Elle m'apprit qu'elle s'appeloit *Ida* (a); qu'ayant perdu ses parens dès le berceau, on l'avoit mise, dans son enfance, à l'hospice des Orphelines; qu'elle n'en étoit sortie que pour entrer au service d'une vieille dame qu'elle avoit vu mourir; qu'après cet événement, elle avoit trouvé un asyle, pendant quelques mois, chez une honnête lingère de sa connoissance, et qu'ensuite la crainte d'être à charge à son amie l'avoit engagée à se placer dans ce café dont elle étoit renvoyée au bout de cinq jours. Eh bien! Ida, lui dis-je, voulez-vous rester avec moi..... — Ah! monsieur, répondit-elle, si vous étiez une dame, ou seulement un vieillard!....

(a) Ce nom, qui peut en France paroître romanesque, est en Allemagne le nom le plus ordinaire des servantes.

— Mais, Ida, j'ai trente-sept ans; je pourrois être votre père, et je désire vous en tenir lieu. — Monsieur, je ne veux absolument servir qu'une dame. — Nous reprendrons cet entretien; en attendant, recevez ceci pour vous acheter des habits. Mais, sur toutes choses, ne vous défaites point de votre *jupon vert*; je veux que vous me promettiez de le garder toujours. — Monsieur badine. — Point du tout. J'exige que vous conserviez précieusement ce jupon. En disant ces mots, je remis en ses mains la petite bourse que je lui présentois, et qui contenoit dix *frédérics* d'or, et je la congédiai. Je m'établis à mon bureau, et j'écrivois, lorsqu'au bout de quelques minutes, Ida rentra, en tenant la bourse que je venois de lui donner; elle s'approcha d'un air timide, et posant la bourse sur ma table: Monsieur, dit-elle, il n'est pas possible que vous ayiez voulu me donner une telle somme, la voilà. — Pourquoi donc, *pas possible*? — Monsieur, c'est trop fort.... je n'ai rien fait pour cela. — Ida, reprenez cet argent,

et ne m'interrompez point; j'écris des lettres d'affaires. — Monsieur, c'est trop: cela n'est pas naturel.... — Vous n'avez point d'argent, je vous en donne; et vous ne trouvez pas cela *naturel?*... — C'est que.... — Quoi?... Vous rougissez, et vous avez raison; car je crois que vous avez quelque *mauvaise pensée.* — Oh! non, monsieur, je vous assure. — Écoutez-moi. Vous m'intéressez, parce que je vois que vous êtes une fort honnête fille; et vous devez, de votre côté, me rendre justice, et ne pas me soupçonner, sans raison, d'être un suborneur, et par conséquent un scélérat. — O Dieu! monsieur.... — Eh bien! reprenez donc cette bourse, et allez-vous-en. — Mais, monsieur, vous me donnez peut-être cet argent dans l'idée que j'entrerai à votre service, et.... — Non, je ne prétends point par-là vous engager; vous êtes parfaitement libre, et vous pouvez même, si vous le voulez, quitter cette maison dès aujourd'hui. — Oh! monsieur, vous êtes si bon que je me fie entièrement à vous.

Et sûrement je resterai volontiers ici, tant que vous serez à Berlin; je vous demande la permission de vous servir, d'arranger vos chambres, et de travailler pour vous, si vous avez de l'ouvrage à me donner. — C'est bon, Ida, je vous rappellerai quand j'aurai besoin de vous. — Monsieur, me permettez-vous de sortir seulement pour une heure et demie? — Volontiers, mais où irez-vous? — Je voudrois aller acheter plusieurs petites choses. — Allez. A ces mots, Ida, très-attendrie, très-émue, prit la bourse, et sortit précipitamment. Un instant après, je chargeai un valet de la maison de la suivre sans qu'elle pût s'en apercevoir, et de revenir avec elle, afin de me rendre compte de ce qu'elle auroit fait. Ida rentra. Le valet vint quelques minutes après elle; je l'interrogeai; il me dit qu'Ida avoit d'abord été dans la rue *Guillaume*, à côté du *ministère*. Je devinai facilement qu'elle avoit payé la pauvre femme. Ida ensuite avoit acheté différentes choses dans deux ou trois boutiques. Il étoit dix heures du

matin ; je sortis, je me rendis chez la pauvre femme, je la questionnai, et mon attendrissement fut extrême, en apprenant que la générosité d'Ida lui avoit donné *quatre frédérics*. Voulant achever de connoître cette intéressante créature, je fus à l'hospice des Orphelines, où l'on me confirma la vérité de tout ce qu'elle m'avoit dit, et de plus on me fit l'éloge le plus touchant de sa conduite et de son caractère. Je rentrai chez moi, j'y dînai; Ida vint me servir, je l'examinai avec un nouvel intérêt. Comme elle m'avoit dit le nom de son amie la lingère, je chargeai mon hôtesse d'aller chez cette femme, et d'y prendre encore des informations sur Ida; et mon hôtesse me conta, en revenant de chez la lingère, que cette dernière, ayant manqué d'ouvrage, et étant tombée malade, Ida l'avoit soignée, veillée, et même avoit vendu ses habits pour lui procurer de l'argent; chose que la lingère n'avoit découvert que depuis deux jours : enfin, mon hôtesse s'étoit chargée de remettre à la

[illegible]

bonne Ida quelqu'argent que lui envoyoit son amie.

Cinq ou six jours après, j'annonçai à Ida que, mes affaires étant terminées, j'allois incessamment retourner à Breslau. Aussitôt Ida fondit en larmes. Ida, lui dis-je, pourquoi pleurez-vous? — Je serois bien ingrate, si je pouvois vous voir partir sans chagrin !... — Ida, je suis digne de votre confiance, ouvrez-moi votre cœur, je veux vous assurer un sort, je veux vous établir; je vous donnerai une dot. Dites-moi donc si vous avez du penchant pour quelqu'un; je vous marierai avant mon départ. — Non, monsieur, je n'ai pas encore pensé au mariage, et je n'ai remarqué aucun garçon, je n'en connois pas du tout. — Mais rappelez-vous bien..... — Monsieur, je vous dis la vérité... — Quoi! personne encore ne vous a recherchée? — Non, monsieur. — Je veux vous trouver un mari. — Oh! non, monsieur, je vous en prie..... — Eh bien! voulez-vous rester avec moi, et me suivre à Breslau? — Oui, monsieur; car je vous respecte

comme un père. — Et moi je vous aime beaucoup, parce que vous êtes vertueuse, et que vous faites le bien comme on doit le faire, sans orgueil, et sans vous en vanter. Je desire m'associer à vos bonnes actions; ainsi je vous charge d'annoncer à la pauvre femme de la rue Guillaume, qu'elle peut compter sur une pension de douze frédérics par an : je lui en laisserai le contrat avant de quitter Berlin. — Oh! monsieur, s'écria Ida, en joignant les deux mains avec la plus touchante expression, monsieur!... permettez-moi de sortir sur-le-champ pour lui annoncer cette bonne nouvelle. En disant ces paroles, Ida me quitta, sans attendre de réponse.

« Le surlendemain, la pauvre femme accoucha d'une fille, que je tins sur les fonts de baptême avec Ida. Je donnai à l'enfant une layette qu'Ida eut le plaisir de porter à la mère, avec quelqu'argent et le contrat en bonne forme que j'avois promis. En revenant de la rue Guillaume, Ida fut étrangement surprise de trouver, dans sa chambre, une grande

corbeille dans laquelle étoit un trousseau complet, du linge, des *habits de dame*, des dentelles, et une petite cassette ouverte, contenant quelques bijoux et cent frédérics d'or. Ida fut chercher l'hôtesse pour lui demander pourquoi l'on avoit mis toutes ces *belles choses* dans sa chambre. L'hôtesse lui répondit qu'elle l'ignoroit, mais qu'elle savoit seulement que c'étoit par mon ordre. Dans ce moment, je fis appeler Ida qui vint aussitôt, et qui me répéta la question qu'elle venoit de faire à l'hôtesse. Toutes ces choses, répondis-je, sont pour vous. — Pour moi, monsieur ? — Oui, elles vous appartiennent. — Des robes d'étoffe, des bijoux, une quantité d'or !.... — Encore une fois, tout ce que j'ai fait mettre dans votre chambre est à vous. — Et qu'en ferai-je !.... Une pauvre servante comme moi s'habiller ainsi ! que penseroit-on !.... Monsieur, vous voulez m'éprouver ?... — Point du tout : je hais les épreuves ; elles supposent la défiance. — Quelle est donc votre idée ? — Quelle est la vôtre ?.... Vous n'osez répondre ?

Ida, vous avez encore une *mauvaise pensée*..... — Non, pas à présent, monsieur ; oh ! je vous respecte trop... mais je crois que vous ne parlez pas sérieusement. — Vous vous trompez, et je vous en donne ma parole. — Monsieur, il m'est impossible..... — Point de refus, Ida, je les prendrois pour des soupçons injurieux. Je mérite votre estime et votre confiance.... — Ah ! monsieur, Dieu sait combien je vous honore... et du fond de mon âme..... — Prouvez-le-moi donc. — Que faut-il faire ? — Accepter mes bienfaits, parce que mes intentions sont droites et pures. — Je vous obéirai, monsieur ; mais vous n'exigerez pas que je mette des *grandes robes* de soie, des colliers d'or et des pendeloques ? — Pardonnez-moi ; et même, je vous prie d'aller sur-le champ dans votre chambre, pour vous y habiller avec la *plus grande*, la plus belle robe, de ne pas oublier de mettre les colliers d'or et les pendeloques ; ensuite vous reviendrez ; à neuf heures ; nous souperons ensemble. — Mon Dieu, monsieur !..... — Pas un

mot de plus; allez, Ida. A cet ordre positif, donné d'un ton très-sévère, Ida, sans hésiter davantage, me quitta. Il étoit sept heures du soir. D'après mes invitations, deux de mes amis vinrent à huit heures; je les mis au fait de tout ce que je prétendois faire. Un moment après, survinrent mon hôtesse et la lingère, amie d'Ida, que j'avois pareillement invitées à souper, mais sans les prévenir de mon dessein. Toutes ces personnes étant rassemblées, j'envoyai chercher Ida. Ce fut une chose plaisante de la voir paroître, habillée *en dame*, la tête penchée d'un air honteux, le sourire sur les lèvres, les larmes aux yeux, les joues colorées du plus vif incarnat, et ne sachant que faire de ses bras, de ses mains, et surtout de la longue queue de sa belle robe.... Sa confusion redoubla en apercevant la compagnie; elle se cacha le visage avec un pan de sa robe, en disant: *C'est pour obéir à mon maître.* Je m'avançai vers elle, et la prenant par la main: Mesdames, dis-je, en m'adressant à l'hôtesse et à la lingère, je vous présente

ma promise (a), et je vous invite à notre noce qui se célébrera d'aujourd'hui en huit. A ces mots, les deux femmes firent une exclamation de joie; Ida pâlit, rougit, en s'écriant : Bon Dieu, monsieur !... Elle chanceloit; je la soutins... Ida, repris-je, y consentez-vous ? — Oh, monsieur, répondit-elle, en serrant fortement mes deux mains dans les siennes..... Elle s'arrêta; ses pleurs couloient avec abondance, et tomboient sur mes mains; elle me regardoit fixement, avec une expression qui me pénétroit !..... Après un instant de silence, tout-à-coup elle se précipite à genoux, en disant : Non, monsieur, non, cela ne sera point; on vous blâmeroit; non, je n'abuserai point ainsi de votre générosité..... Elle parloit avec une extrême véhémence, car le sentiment lui ôtoit absolument toute sa timidité. Je la relevai, et la conduisant près d'un canapé, je m'assis à côté d'elle. Ida, lui dis-je, il est certain que si j'étois un

(a) C'est l'expression allemande, ce qui signifie *prétendue ou future*.

prince, et que j'eusse la même manière de sentir, ce seroit toujours vous que je choisirois pour ma femme; mais comme, grace au ciel, je ne suis qu'un bourgeois de Breslau, il me semble que je ne fais rien de singulier, en épousant une roturière de Berlin. Je ne déclame point contre les gens qui ne se marient que pour augmenter leur dépense, pour avoir une maison mieux meublée, des jardins plus étendus; je désaprouve encore moins celui qui, séduit par les talens et la beauté, ne cherche dans la compagne de toute sa vie, qu'une belle danseuse ou une grande cantatrice: pour moi, je voulois de l'innocence, de l'ingénuité, de la bonté; le ciel m'a fait connoître Ida, et je l'en remercierai jusqu'à mon dernier soupir. Pour toute réponse, Ida se jeta dans mes bras, en appuyant et cachant sur mon épaule, son visage baigné de pleurs.... La lingère et l'hôtesse vinrent l'embrasser; mes amis la félicitèrent avec attendrissement: le reste de la soirée se passa délicieusement pour moi; nos quatre convives prenoient

une part sincère à notre bonheur ; et Ida, se livrant naïvement à sa joie, répétoit à chaque minute, en me serrant la main : Ah ! que je suis heureuse !

« Le lendemain, notre bonne hôtesse se chargea du soin d'habiller et de parer Ida, qui, mise avec goût, parut charmante à tous les yeux. Elle sortit en voiture, pour aller dans la rue Guillaume faire part de son mariage à la femme qui devoit s'intéresser si vivement à son sort. La lingère eut, ainsi que l'hôtesse, une visite et un beau présent, et le soir je soupai tête-à-tête avec Ida.

« Il fut décidé que notre mariage se feroit sans aucune cérémonie dans mon salon ; et que nous n'aurions, à notre repas de noce, que notre pasteur et les quatre personnes que j'avois invitées.

« La veille du jour solennel, Ida me demandant comment elle devoit s'habiller le lendemain : Ida, lui répondis-je, nous n'aurons pour témoins que quelques amis qui savent tous les détails de votre histoire ; ainsi, ce que j'ai à vous proposer ne doit pas vous paroître très-

bizarre. Voulez-vous être mise de la manière qui vous sied le mieux à mes yeux ?... — Ah ! oui, celle-là seule peut me plaire. — Eh bien ! mettez votre vieux *jupon vert*... — Ce vieux jupon rempli de pièces !... — Ma chère Ida, c'est avec ce jupon que vous avez gagné mon cœur. Je vous ai priée de le conserver toujours ; il m'est si cher, que je veux le consacrer : je veux que vous le portiez le jour de notre noce, et chaque année le jour de ma naissance. Je ne vous dirai point de ne pas rougir de porter un vêtement qui vous rappellera une honorable pauvreté ; je serois plutôt tenté de craindre que vous ne puissiez le porter sans orgueil, car il vous retracera aussi l'action la plus charitable et la plus vertueuse. Vous n'êtes pas la première jeune fille dont l'amour ait changé la destinée ; mais il en est très-peu qui, comme vous, n'aient dû leur fortune qu'à la seule vertu. Soyez donc toujours humble, bonne et sensible ; soyez toujours la bienfaisante Ida ; conservez-en le nom, les sentimens et les mœurs : pour moi,

loin de vouloir dissimuler votre naissance et votre état, j'en instruirai, avec plaisir, mes parens et mes amis; je m'honorerai de vous avoir choisie: mon affection pour Ida prouvera mon amour pour la vertu. Maintenant, répondez-moi: consentez-vous à mettre demain le *jupon vert*? Oh! de tout mon cœur, s'écria vivement Ida, je l'aime aussi, puisque je lui dois tant; et, sans la crainte de l'user tout-à-fait, je voudrois, à présent, le porter tous les jours.

« En effet, Ida, au grand déplaisir de la lingère et de l'hôtesse, se maria le lendemain avec le *jupon vert* pour toute parure; mais après la bénédiction nuptiale, je la priai de céder aux desirs de ses deux amies; le *jupon vert* fut emballé, et l'on revêtit Ida de ses plus beaux habits. Je restai encore quelques jours à Berlin: ensuite je partis pour Breslau avec ma femme. Dans les deux premières années de mon mariage, je m'occupai beaucoup du soin d'achever l'éducation d'Ida: cette éducation avoit

été fort bien commencée, à mon gré, dans l'hospice des Orphelines de Berlin. Vous avez pu connoître les principes et les sentimens d'Ida; elle avoit d'ailleurs une belle écriture, elle comptoit bien, elle aimoit le travail; j'achevai de former sa raison par de bonnes lectures et une société bien choisie, et je connus qu'il est bien facile d'étendre et de perfectionner un esprit que rien n'a pu gâter, lorsqu'il est réuni à une ame sensible et pure. Ida est aujourd'hui pour moi, non-seulement une compagne douce, attentive et chérie, une bonne ménagère, mais une amie utile que je puis consulter avec fruit sur tout ce qui m'intéresse. Enfin, je me suis marié pour être heureux dans mon intérieur, et ce vœu si naturel, et formé si rarement, est parfaitement exaucé. »

M. Molten ayant cessé de parler, Valcour se retourna du côté d'Ida; et mettant un genou en terre devant elle, il s'inclina, saisit un pan du *jupon vert* sur lequel il appuya sa bouche; et jamais le bas de la jupe magnifique d'une

reine ou d'une impératrice, ne fut baisé avec plus de respect et de vénération.

LES PRÉVENTIONS
D'UNE FEMME.

LES PRÉVENTIONS D'UNE FEMME.

ANECDOTE (a).

Le chevalier de Lumi, jeune, aimable, brillant, étoit devenu la terreur des belles-mères et de toutes les femmes attachées à leur réputation ; à vingt-six ans, il avoit entièrement dissipé une fortune considérable, et on l'accusoit d'avoir perdu deux femmes, dont l'une étoit séparée de son mari, et l'autre enfermée par lettre-de-cachet dans un couvent. C'en est assez pour être célèbre, redouté, et peu recherché des gens raisonnables. Le chevalier, avec une mauvaise tête, avoit un cœur sensible et généreux. Il s'étoit ruiné par une libéralité mal entendue; il étoit d'ailleurs indiscret, étourdi ; défauts qui donnent souvent l'appa-

(a) Exactement vrai.

rence et les torts de la fatuité : enfin, sa légèreté, son inconséquence, ses succès, et quelques aventures d'éclat, le faisoient généralement passer pour un homme aussi dangereux qu'immoral. Cependant, ceux qui le connoissoient bien, le jugeoient avec moins de rigueur ; ils voyoient en lui, à travers beaucoup de défauts, mille qualités attachantes, et le caractère le plus doux, le plus aimable. Il étoit intimement lié depuis deux ans avec le président P***. Ce dernier, possesseur d'une fortune immense, passoit la plus grande partie de l'année au Vaudreuil en Normandie, château fameux par la beauté de ses jardins, par la société choisie qui s'y rassembloit, et par les fêtes charmantes qu'on y donnoit. Le président n'étoit plus jeune ; il avoit de l'esprit, de la bonté, le goût des plaisirs et de la magnificence : avec de la grace et des talens agréables, on ne manquoit jamais de lui plaire et d'en être accueilli. Le chevalier avoit passé deux étés au Vaudreuil; il était si gai, et d'un commerce si piquant, si doux, que les

gens les plus prévenus contre lui, étoient charmés de le rencontrer. Il dirigeoit les fêtes du Vaudreuil; il faisoit de jolis couplets, les chantoit à merveille; il jouoit des proverbes avec esprit et naturel (réunion qui n'est pas commune), et le président l'aimoit à la folie.

Le président avoit une parente très-célèbre par sa beauté, son esprit et ses vertus. Absente de Paris depuis dix-huit mois, et veuve depuis un an, elle avoit soigné de la manière la plus touchante, un vieux mari infirme, que les médecins avoient envoyé mourir dans une de ses terres en Provence. Madame de Nelfort (c'étoit son nom) après avoir passé l'année entière de son veuvage dans une profonde solitude, revint à Paris, jouir de tous les agrémens que peuvent procurer une grande fortune, l'indépendance et la plus parfaite réputation. Elle n'étoit plus de la première jeunesse, elle avoit trente-trois ans; mais rien ne conserve la beauté comme la raison et des mœurs pures. Madame de Nelfort étoit encore d'une fraîcheur et d'une figure

éclatante ; elle joignoit à la solidité de caractère, beaucoup de finesse, et cette pénétration, ce tact délicat que donnent l'usage du monde et la justesse de l'esprit. Sa réputation, les éloges fondés que l'on prodiguoit à sa conduite, avoient heureusement tourné toute sa vanité sur les seules choses qui méritent d'en inspirer, mais qui cependant ne la justifient pas ; et madame de Nelfort avoit beaucoup d'orgueil : sa beauté n'étoit pour elle qu'un accessoire, elle n'en étoit pas plus vaine qu'une coquette ne l'est d'une jolie parure qu'elle croit faite, non pour augmenter ses attraits, mais seulement pour les faire remarquer mieux. Madame de Nelfort n'apprécioit la beauté que par l'éclat et le prix qu'elle donne à la vertu, et par le charme qu'elle en reçoit.

Ainsi que de toutes les femmes dont la vie est irréprochable, on disoit de madame de Nelfort qu'elle avoit la tête froide et qu'elle manquoit d'imagination ; on se trompoit et l'on raisonnoit mal, parce que dans ce cas on confond toujours deux choses très-différentes, *l'imagination dé-*

réglée et l'imagination vive. Il ne faut nul effort d'imagination pour se représenter tous les plaisirs que peuvent procurer la coquetterie et la galanterie ; on a toujours ce tableau sous les yeux ; celle qui en est séduite, ne voit que ce qu'il semble offrir ; celle qui le méprise, en devine le revers ; celle-là seule a besoin d'imagination. Le fruit du vice peut toujours se cueillir sans délai, celui de la vertu doit mûrir. L'un donne à l'instant, l'autre seulement promet ; enfin, le salaire du vice est payé sans retard, le prix de la vertu n'est placé que dans l'avenir. Il faut une imagination très-forte pour se représenter, d'une manière frappante, ce qu'on voit de si loin, et pour préférer un bien, sans doute suprême, éternel, mais abstrait, à toutes les séductions des passions.

Madame de Nelfort avoit un cœur sensible et une tête très-susceptible d'exaltation ; mais le calme et la fierté de son ame répandoient sur toute sa personne quelque chose d'austère et de froid qui, sans être affecté, donnoit une fausse idée de

son caractère. Personne, dans la société, n'auroit eu plus d'agrémens qu'elle, si elle n'avoit pas été un peu gâtée par l'hommage universel que l'on rendoit à son mérite et à ses vertus; car l'éloge le moins frivole et le mieux fondé, gâte toujours s'il enorgueillit. Madame de Nelfort étoit quelquefois trop rigide, elle avoit trop de sécheresse avec les gens d'une mauvaise réputation; elle ne sentoit pas assez qu'il y a beaucoup plus de pudeur et de dignité dans la douce indulgence qui semble ignorer les anecdotes scandaleuses, ou du moins, les révoquer en doute, que dans le dédain qui en retrace le souvenir, et qui s'érige publiquement en juge inflexible.

Madame de Nelfort arriva de la Provence à Paris, vers le milieu du mois de mai. Le président étoit au Vaudreuil depuis huit jours; elle lui écrivit pour lui mander, qu'elle iroit le voir sous trois semaines et passer un mois avec lui. Le président aimoit beaucoup et admiroit profondément sa belle cousine; d'ailleurs, après une absence de deux ans, c'é-

toit une bonne occasion de donner des fêtes, chose qui charmoit toujours le président; il fit part de cette nouvelle au chevalier de Luzi, qui parut transporté de joie. Vous connoissez donc ma cousine? lui demanda le président. Je l'ai rencontrée deux fois il y a trois ans, répondit le chevalier, et je n'ai jamais rien vu de si beau!... — Mon ami, prenez garde à vous, ne vous avisez pas d'en devenir amoureux.... — Pourquoi pas? nous sommes libres l'un et l'autre.... — Vous avez vingt-six ans et une tête de quinze; elle a trente-trois ans, et elle n'a jamais été jeune. C'est une raison, une sagesse, un sang-froid, une austérité.... Elle est charmante, mais entre nous, elle est un peu *collet monté*, et puis je parie qu'on lui a dit du mal de vous...—Dieu le veuille!... — Comment? — Elle me remarquera. — Oui, mais avec prévention. — C'est toujours beaucoup d'être distingué dans la foule, d'être regardé. — Mon ami, c'est une femme comme vous n'en connoissez point. — C'est ce qu'il me faut pour me fixer. Dites-moi, a-t-elle de la gaîté dans

l'esprit? — Quelquefois : mais elle est fière, dédaigneuse avec les jeunes gens qui passent pour être légers : elle repousse la louange et la galanterie... — J'entends, sûre de plaire, sa prétention est d'en imposer, cela est bon à savoir. Ah! si je pouvois obtenir d'elle une bonne impertinence bien décidée... — Voilà un singulier souhait ; mais je crois que vous pouvez vous livrer à cette espérance, il est vraisemblable que vous obtiendrez ce que vous desirez. — Réellement? croyez-vous qu'elle soit capable de faire une incartade bien marquante? — Oh! très-capable. — Ne sentez-vous donc pas le parti qu'on peut tirer de cela avec une personne spirituelle et bien née? Une femme honnête peut aller bien loin, lorsqu'elle a le cœur libre et qu'elle veut réparer un tort éclatant, et l'homme qui n'est pas gauche, a sans doute un immense avantage, s'il débute avec elle par le rôle intéressant de *victime*. Le président convint de la justesse de cette réflexion, ensuite il parla des fêtes qu'il vouloit donner à sa cousine, et dont le chevalier inventa sur-le-champ le plan.

Le président avoit une sœur de son âge (la baronne de***), qui logeoit avec lui, le suivoit par-tout, et qu'il aimoit tendrement. La baronne, veuve depuis cinq ans, et n'ayant jamais été jolie, étoit d'autant plus aimable à quarante-quatre ans, qu'elle n'avoit aucune espèce de prétentions. Ainsi que son frère, elle aimoit le monde et les plaisirs; elle étoit bonne, sensible, égale, naturelle, rieuse, et d'une parfaite indulgence, surtout pour ceux qu'elle aimoit. Elle avoit un fils unique, âgé de huit ans, qu'elle adoroit, et dont elle ne se séparoit jamais. Le chevalier qui aimoit les enfans, avoit gagné le cœur de la baronne en jouant avec Alexis (c'étoit le nom de cet enfant); d'ailleurs, le chevalier étoit si gai, si doux, ses attentions pour la baronne étoient si aimables, qu'elle l'aimoit aussi pour lui-même, et avec une vivacité qui alloit jusqu'à l'enthousiasme. Le chevalier qui s'étoit sincèrement attaché à elle, lui avoit conté toutes ses aventures. En convenant de plusieurs torts, il s'étoit justifié de plusieurs imputations calomnieuses, et la bonne ba-

ronne, également amusée et touchée par ces confidences, excusoit, sans efforts, des fautes avouées, colorées avec tant de grace.

Enfin, madame de Nelfort, attendue avec une si vive impatience, arriva un soir à l'instant où l'on rentroit de la promenade. Le président, la baronne et le jeune Alexis, dont elle étoit la marraine, coururent au-devant d'elle, et l'embrassèrent à plusieurs reprises sur le perron, ensuite elle entra dans le salon qui n'étoit occupé dans ce moment que par le chevalier, toutes les autres personnes de la société étant rentrées dans leurs chambres. La baronne appela le chevalier, qui, après avoir fait une profonde révérence, se tenoit modestement à l'écart; elle le présenta à madame de Nelfort, et Alexis, baisant la main de sa marraine, se hâta de l'instruire que le chevalier étoit *son meilleur ami*. A ces mots, madame de Nelfort fit la mine la plus dédaigneuse, et sans avoir honoré le chevalier d'un regard, elle lui tourna le dos; et se penchant vers le président, elle lui dit tout bas qu'elle desiroit lui parler en parti-

culier. Le chevalier sortit, Alexis le suivit en courant. Alors madame de Nelfort, sans aucun préambule, témoigna la surprise qu'elle éprouvoit de trouver *un homme tel que le chevalier de Luzi*, établi au Vaudreuil. A ce but, le président consterné alloit répondre, lorsque la baronne prit avec feu le parti du chevalier; elle fut interrompue par madame de Nelfort, qui dit avec aigreur, qu'elle ne concevoit pas qu'on pût s'intéresser si vivement à un *homme affreux*, perdu de réputation. La baronne irritée, répliqua sur le même ton; elle prononça le mot *pruderie*, et madame de Nelfort, excessivement choquée, déclara nettement que rien au monde ne la décideroit à passer quelques jours dans une société intime avec *un fat aussi méprisable que M. de Luzi*. A ces mots la baronne, presque suffoquée de colère, fit une exclamation d'indignation en haussant les épaules, et le baron prenant enfin la parole: Mais, dit-il, que voulez-vous que je fasse?....

— Que vous choisissiez entre M. de Luzi et moi; il faut qu'il parte demain, ou je

partirai.—Comment me sera-t-il possible de lui dire?..—Rien de plus aisé, rendez-lui compte de cet entretien... Il ne pourra vous en savoir mauvais gré; il n'accusera que ma *pruderie*.... — Songez-vous à l'éclat que ceci produira?..... — C'est un excellent exemple à donner: si toutes les femmes qui pensent bien se liguoient pour traiter ainsi les fats, il y auroit moins de victimes de leur séduction. J'ose croire, reprit la baronne, que je ne pense point mal; mais je déclare que je ne me *liguerai* jamais contre personne, et surtout contre l'homme le plus aimable, le plus intéressant que je connoisse. *Intéressant!* reprit madame de Nelfort avec un sourire ironique. — Oui, madame, *intéressant*, plein de bonté, de franchise, de sensibilité, de douceur.. Il est impossible d'être plus *intéressant*. Ici, madame de Nelfort, haussant à son tour les épaules, ne daigna pas répondre, et se tournant vers le président: Ecoutez, dit-elle, je ne veux ni vous gêner, ni me brouiller avec vous; tout peut s'arranger sans scène; dites-moi combien M. de Luzi

doit passer ici de temps? — Trois semaines. — Eh bien! ne lui parlez point, je partirai demain, et je reviendrai dans un mois; ce soir, à souper, je dirai que je vais à Rouen, chez l'archevêque, passer quinze jours (et j'irai en effet); j'ajouterai qu'avant d'aller m'établir à quatre lieues de vous, j'ai voulu vous voir un moment: cette tournure n'est-elle pas fort simple? — Si vous l'exigiez, je parlerois au chevalier?.. — Non, toute réflexion faite, j'aime mieux cet arrangement. — Mais il me désole. Après une si longue absence, vous voir partir demain!... Soyez tout-à-fait généreuse, ne nous quittez pas... — Ah! cela, je ne le puis, je partirai demain bien certainement; mais je vous donne ma parole de passer l'automne avec vous. Elle prononça ces mots avec une fermeté qui ne laissoit aucune espérance de l'engager à rester. La baronne qui, au fond, étoit charmée de cet arrangement, se radoucit; on se raccommoda, on s'embrassa, madame de Nelfort reprit son air calme et serein, mais en assurant toujours qu'elle persistoit dans son projet. Il étoit

huit heures et demie, on ne soupoit qu'à dix; elle vouloit donner ses ordres pour son départ; elle quitta le salon, et fut dans l'appartement qu'on lui avoit destiné; elle y trouva sa femme-de-chambre qui avoit déja causé avec les gens de la maison, et qui lui parla des fêtes qu'on avoit préparées pour elle, et dont *M. le chevalier de Lusi étoit l'ordonnateur*. Cette phrase fit éprouver à madame de Nelfort une espèce de mouvement qui ressembloit aux remords, mais qui fut bientôt réprimé. Des fêtes inventées par lui !... se dit-elle, il se seroit vanté de me les avoir données : raison de plus pour partir..... Cependant, elle fit quelques questions sur lui, et la femme-de-chambre lui dit qu'il étoit *adoré* dans la maison; que tous les domestiques s'accordoient à faire l'éloge de sa bonté et de sa générosité; elle ajouta que le soir même, après souper, il y auroit des proverbes. Cet entretien duroit depuis plus d'une demi-heure, lorsque la porte s'ouvrit et le président entra : il avoit l'air triste et attendri. Je viens vous prier, ma chère cou-

sine, dit-il, de révoquer l'ordre de votre départ... Le chevalier de Luzi a demandé des chevaux de poste, il les attend et m'a fait ses adieux...... — Comment? malgré nos conventions, vous lui avez donc parlé? — Point du tout; j'ai seulement dit devant lui les choses dont nous étions convenus, que vous iriez demain à Rouen.... — Eh bien? — Eh bien! là-dessus il est sorti du salon, dix minutes après il est rentré, en annonçant qu'une lettre qu'il vient de recevoir, l'oblige à partir sans délai; il a envoyé chercher des chevaux... il n'a reçu ni lettre ni courrier; il est clair que, d'après votre accueil, il a deviné la vérité...— Mon *accueil*, dites-vous; mais il me semble qu'il a été fort simple.....— Ah! vous aviez un air!.... — Je serois au désespoir que l'on pût, avec justice, m'accuser d'impertinence!... Se plaint-il donc de moi?.... — Il n'a pas dit un seul mot là-dessus; je n'ai pas quitté le salon, je ne l'ai point vu en particulier, je l'ai laissé au milieu de toute la compagnie qui est rassemblée. — Réellement il a demandé des chevaux pour ce soir? — La

poste est au bout de l'avenue, ainsi cela ne sera pas long. — Sans doute il est furieux contre moi ?...—*Furieux !*... quelle fausse idée on vous a donnée de lui !..... c'est la plus douce créature !...... — Et.... il ne vous a rien dit ?.... — Absolument rien : seulement, en me disant adieu en présence de tout le monde, il m'a serré la main d'une manière significative ; et il avoit un air pénétré qui m'a fait de la peine, je l'avoue ; mais la chose est faite, il n'y a plus de remède, n'y pensons plus. A ces mots, madame de Nelfort regarda fixement le président, elle le connoissoit pour un homme simple et franc ; cependant elle eut quelques soupçons que l'on avoit formé une espèce de complot pour l'engager à rester et à retenir le chevalier ; et voulant s'éclaircir : si j'avois prévu tout ceci, dit-elle, je me serois conduite différemment. Mon cher président, conseillez-moi, que puis-je faire ?..... — Rien du tout à présent. Le chevalier a pénétré votre aversion pour lui, et le motif qui vous décidoit à partir ; mais, au fait, vous ne lui avez rien dit

de choquant, et il n'a le droit de se plaindre ni de vous ni de moi; et si vous lui faisiez dire quelque chose d'obligeant pour le retenir, ce seroit avouer qu'il a deviné juste; cette espèce de réparation, ridicule pour vous, impertinente pour lui, seroit pire que l'offense. Laissons-le donc partir sans avoir l'air de nous douter de la raison qui le décide; vous nous restez, voilà l'essentiel. Cette réponse, en dissipant totalement les soupçons vagues de madame de Nelfort, augmenta l'espèce de repentir qu'elle éprouvoit. J'espère, dit-elle, que votre sœur le retiendra. — Oh! son parti est pris, et bien pris, soyez-en sûre. — Je voudrois, pour toute chose au monde, n'avoir rien dit..... Comme madame de Nelfort prononça ces paroles, on entendit claquer des fouets, et des chevaux de poste entrer dans la cour... Madame de Nelfort se leva avec agitation: « Mon Dieu! s'écria-t-elle, croyez-vous que ces chevaux soient pour lui?.... ». En disant ces mots, elle sonna, et faisant la même question au domestique qui entra, on lui répondit que c'étoit

les chevaux qu'avoit demandés M. le chevalier de Luzi, et qu'on alloit mettre à sa voiture. Il faut que je vous quitte, dit le président, pour l'aller embrasser encore... Réellement, reprit madame de Nelfort, je suis désespérée d'être cause de tout ceci..... Votre sœur m'en voudra.... cette idée me fait une peine extrême.... Président, allons chez elle.... je veux lui parler..... — Je la crois encore dans le salon..... — Allons toujours dans sa chambre, nous la ferons demander... — Mais si elle est dans sa chambre, nous risquons d'y rencontrer le chevalier...... C'étoit bien là ce que desiroit en secret madame de Nelfort. «N'importe, dit-elle, en prenant le bras du président, je dois cette démarche à l'amitié que m'a toujours montrée la baronne ». A ces mots, elle sortit précipitamment en entraînant le président. Elle traversa deux grands corridors presqu'en courant; le président, beaucoup moins leste qu'elle, arriva à la porte de sa sœur, très-essoufflé et en nage.... On ouvre la porte, on passe rapidement dans l'antichambre, et l'on en-

tre dans la chambre de la baronne, que l'on trouve en pleurs, assise à côté du chevalier qui tenoit une de ses mains avec l'expression la plus touchante de la reconnoissance et de la sensibilité. En apercevant madame de Nelfort, le chevalier se leva brusquement, fit une profonde révérence, baisa la main de la baronne, en lui disant d'une voix un peu entrecoupée : *Adieu, madame!* et il s'élança vers la porte... Madame de Nelfort, vivement émue (et pour la première fois de sa vie), perdit la tête; elle se précipita sur les pas du chevalier, et saisissant, pour l'arrêter, la basque de son habit : Non, monsieur, s'écria-t-elle, non, vous ne partirez point..... A ce premier mouvement succèdent aussitôt la confusion et l'embarras le plus insurmontable, elle rougit et resta immobile; le chevalier s'arrêta en la regardant avec l'air d'une extrême surprise; le président et la baronne, debout aussi, les considéroient l'un et l'autre en silence..... On fut un moment sans parler; enfin, le chevalier, s'adressant à madame de Nelfort : « Auriez-vous, madame, lui

dit-il, quelqu'ordre à me donner »? Cette question, faite du ton le plus doux et le plus respectueux, ranima l'attendrissement de madame de Nelfort : « J'aurois une prière à vous faire, répondit-elle, mais j'ai besoin d'être encouragée... Allons, mon ange, s'écria la baronne en courant se jeter au cou de madame de Nelfort, venez vous expliquer ici avec une aimable franchise, et vous, chevalier, venez l'entendre..... ». En parlant ainsi, elle les prend chacun par la main, les ramène près de son fauteuil, et les fait asseoir à ses côtés ; le président se plaça auprès de sa cousine, dont il saisit une des mains qu'il baisa avec transport ; tous les quatre avoient les larmes aux yeux... Dans cet instant, un domestique vint dire que *les chevaux de M. le chevalier sont mis*..... « Eh bien ! qu'on les ôte, s'écria la baronne. N'y consentez-vous pas ? demanda madame de Nelfort, en regardant le chevalier avec un sourire enchanteur. » Le chevalier fit signe au domestique d'aller l'attendre, et lorsqu'il fut sorti, se tournant du côté de madame de Nelfort :

« Je sens, madame, lui dit-il, tout le prix de la bonté que vous daignez me montrer en ce moment, un mot de vous répare tout... Mais je dois partir ce soir, quand je sais que vous devez partir demain, et quand je ne puis m'abuser sur le motif qui... Elle ne partira pas, interrompit la baronne ; d'après la grace qu'elle a pour vous, ne comprenez-vous donc pas qu'elle veut rester aussi ? .... Mais elle a voulu partir, reprit le chevalier.... Oui, monsieur, dit vivement madame de Nelfort, et je m'en repens, j'avoue mon tort ; je fais mieux, je le sens, je me le reproche, ne le pardonnerez-vous pas ? Ah ! répondit le chevalier, puis-je mieux reconnoître cette bonté touchante, qu'en me soumettant à votre première volonté : vous daignez sacrifier vos préventions, mais vous n'avez pu les perdre en si peu de temps. : . Non, monsieur, interrompit madame de Nelfort, j'ai cru trop légèrement des gens qui ne vous connoissent point, et je sens que je dois croire, de préférence, vos amis et les miens ». A cette réponse aimable,

madame Nelfort fut encore embrassée par la baronne. Le président étoit transporté de joie; le chevalier montra beaucoup de sensibilité, mais avec mesure. On sonna pour donner l'ordre de renvoyer ses chevaux, et un instant après, on vint avertir que le souper étoit servi. « Bon Dieu! s'écria madame de Nelfort, que répondrons-nous à toutes les questions qu'on va nous faire?... Le chevalier dira qu'il a changé de dessein, répondit la baronne, et tout le monde en sera charmé, et puis, nous conterons en particulier, toute l'histoire à trois ou quatre personnes, et tout le monde la saura demain. Nous n'avons rien à cacher, car jamais injustice n'a été supportée avec plus de douceur, de dignité, et n'a été réparée avec plus de franchise et de grace. »

Tout étant ainsi convenu, le président donna la main à sa cousine; la baronne triomphante prit le bras du chevalier, et l'on se rendit au salon. Le chevalier ne se mit point à table. Après le souper, il ne joua point de proverbes; la baronne en donna pour raison à madame de Nel-

fort, qu'il étoit encore trop ému. Il fut silencieux toute la soirée, ne s'approcha point de madame de Nelfort, et se retira de bonne heure. Madame de Nelfort veilla assez tard, tête-à-tête avec la baronne; elle parla du chevalier; elle convint qu'il avoit des manières nobles et une tournure *intéressante*. Elle s'affligea des torts qu'on lui imputoit; la baronne le justifia de toutes les choses qui indignoient le plus madame de Nelfort; et cette dernière, en rentrant dans sa chambre, avoit la tête si occupée de l'homme qu'elle avoit le plus haï quelques heures auparavant, qu'en se couchant elle ne parla que de lui à sa femme-de-chambre.

Le lendemain matin, madame de Nelfort se rendit à dix heures chez la baronne, où l'on se rassembloit pour déjeûner; en approchant de sa chambre, elle entendit qu'on y faisoit un vacarme extraordinaire, et en entrant elle vit le chevalier et le jeune Alexis se roulant par terre, en criant l'un et l'autre de toutes leurs forces; le chevalier, en voyant madame de Nelfort, se releva

précipitamment, comme si elle lui en eût imposé... Le séducteur! il la connoissoit déjà parfaitement, et sans qu'elle s'en aperçût, il la flattoit de la seule manière qui pût lui plaire. Elle sourit, elle lui adressa plusieurs fois la parole. Le chevalier lui répondit avec grace, mais brièvement, et se tint toujours à une *distance respectueuse*. Madame de Nelfort caressa beaucoup Alexis; elle le prit sur ses genoux; et, entr'autres questions, elle lui demanda s'il apprenoit bien. « Oh! oui, répondit Alexis; car j'ai déjà appris aujourd'hui huit couplets de chanson que mon ami (il appeloit ainsi le chevalier) a faits pour vous ce matin : je les sais presque ». Alexis fut bien grondé de cette indiscrétion; mais le mal étant fait, la baronne dit qu'en effet la chanson avoit été composée et apprise par cœur en moins de trois heures. Alexis ajouta qu'il la chanteroit le soir. Madame de Nelfort éprouva la plus vive curiosité de voir cette chanson et de savoir comment le chevalier la loueroit; c'est pour les femmes une manière

de juger qui les trompe rarement sur le sentiment qu'elles inspirent.

Après le dîner, on lui annonça qu'Alexis lui donneroit une petite fête dans son jardin particulier, nouvellement fait, et qu'elle ne connoissoit pas. A neuf heures on la conduisit à l'une des extrémités du parc où se trouvoit le jardin d'Alexis, dont l'enceinte étoit fermée par une palissade de roses, éclairée par une illumination brillante. Sur le haut d'un portique de fleurs, on lisoit cette inscription tracée en lampions: *Asyle de l'Amour fugitif.* On rentra dans le jardin; et après avoir traversé une allée de peupliers, on aperçut un temple champêtre. On s'arrêta; une symphonie douce se fit entendre; le temple s'ouvrit; et Alexis, avec le costume de l'Amour, parut. Il portoit un flambeau; mais il n'avoit ni ailes, ni bandeau, ni carquois; il s'avança, et s'adressant à madame de Nelfort, il chanta la romance suivante:

Toujours timide et sans espoir,
Je puis du moins me laisser voir

Sans exciter votre colère;
Fugitif, proscrit, malheureux;
Minerve m'a banni des cieux,
J'erre tristement sur la terre.

Mais dans ces bosquets enchanteurs
Je viens oublier mes douleurs
En cherchant celle qui m'évite....
J'y vois Minerve ou la Vertu,
Et tout l'Olympe m'est rendu:
Je le trouve aux lieux qu'elle habite.

J'oserai me plaindre de vous;
Qui peut causer ce grand courroux?
Vous m'avez jugé sans m'entendre:
Ah! pour médire de l'Amour
Et le condamner sans retour,
Il faudroit au moins le comprendre.

Ingénu, tendre et confiant,
Voulant toujours aveuglément
Chérir et croire ma maîtresse,
Je mis un bandeau sur mes yeux;
Je l'ai quitté pour aimer mieux,
Dès que j'entrevis la sagesse.

Il est vrai, trompé dans mon choix,
Je pris des ailes autrefois
Pour fuir la coquette volage;
Je n'en ai plus, et pour jamais
Fixé sur vos pas désormais,
Pourrois-je en regretter l'usage?

On se plaint des maux que j'ai faits.
Mais on m'impute des forfaits
Dont je ne fus jamais coupable :
Des torts de la légèreté,
Des erreurs de la vanité,
L'amour est-il donc responsable ?

Soumis à de nouvelles lois,
Enfin, j'ai brisé mon carquois :
Ah ! l'on doit cesser de me craindre
Consumé par de vains regrets,
A quoi me serviroient mes traits,
Puisqu'ils ne peuvent vous atteindre ?

Sans but, sans arc et sans bandeau,
Mon sort encore est assez beau;
Près de vous je n'ai plus qu'une ame,
Et dans cet état si nouveau,
J'ai pourtant gardé mon flambeau,
Mais vous en épurez la flamme.

Alexis chanta cette romance avec une grace qui la fit valoir; madame de Nelfort la trouva charmante; elle embrassa mille fois l'*Amour*, et elle cherchoit des yeux le chevalier; mais il étoit à cinquante pas d'elle et caché derrière un buisson : quoiqu'on ne pût l'apercevoir, il voyoit à merveille madame de Nelfort, et ne perdoit aucun de ses mouvemens.

On appela *l'auteur*, qui vint et reçut les complimens d'usage avec modestie et simplicité. Madame de Nelfort lui demanda la chanson par écrit; elle fut distraite tout le reste de la soirée; le chevalier, toujours aussi réservé, se tint constamment éloigné d'elle. A minuit, elle se retira. Aussitôt qu'elle fut seule dans sa chambre, elle tira la romance de sa poche et la déploya avec émotion; elle étoit écrite de la main du chevalier, et même il l'avoit signée. Il y a une espèce de charme magique dans l'écriture et dans le nom écrit d'un objet qui intéresse vivement... madame de Nelfort, sans rien lire, fixoit les yeux sur ces dangereux caractères, et surtout sur ce nom de *Luzi*... Après l'avoir contemplé quelques minutes, elle se mit à lire la romance et à méditer sur chaque couplet. Elle remarqua que la chanson étoit faite de manière que tout ce que disoit l'Amour pour sa défense et pour sa justification, pouvoit s'appliquer au chevalier de Luzi, en supposant qu'il fût amoureux d'elle; supposition qu'une femme hasarde tou-

jours facilement. Mais ce qui charmoit madame de Nelfort, c'étoit la manière délicate dont elle étoit louée dans ces couplets, où l'on ne disoit pas un seul mot de sa figure. Voilà, disoit-elle, un hommage véritablement flatteur; jamais un jeune homme n'a fait pour une femme une chanson de meilleur goût; je la conserverai toute ma vie.

Les jours suivans, le chevalier ne chercha pas davantage à se rapprocher de madame de Nelfort. Tandis qu'elle jouoit tristement au wisk avec trois personnes bien graves, le chevalier, à l'autre bout du salon, faisoit la partie de reversi de la baronne, partie fort bruyante, que des éclats de rire interrompoient souvent; quelquefois, au lieu de jouer, le chevalier contoit des histoires, et alors la gaîté n'en étoit que plus animée. Madame de Nelfort tournoit souvent la tête, renonçoit, désoloit son partner, et quand son wisk étoit fini, elle se rapprochoit de la baronne, qu'elle paroissoit aimer plus que jamais.

Un jour, après le dîner, tout le monde

partant pour la promenade, madame de Nelfort qui brodoit une veste pour son frère, voulut la finir dans la journée, et resta dans le salon à travailler et à causer avec la baronne. Madame de Nelfort prit un écheveau de soie pour le dévider; dans ce moment, le chevalier entra et offrit de tenir l'écheveau, ce qui fut accepté. La baronne se leva et sortit en disant qu'elle alloit revenir, et madame de Nelfort, pour la première fois, se trouva tête à tête avec le chevalier: alors, ce dernier, tenant toujours l'écheveau, se mit à genoux devant elle, comme pour lui épargner la peine de tendre les bras. Asseyez-vous donc, monsieur, lui dit-elle en rougissant. Non, madame, répondit-il, je suis beaucoup mieux ainsi; madame de Nelfort, n'osant répliquer, dévidoit précipitamment, brouilloit la soie et gardoit le silence; le chevalier reprenant la parole: Oseroit-on, madame, lui dit-il, vous demander à qui vous de-tinez cet ouvrage charmant? (Il le savoit, mais il falloit entrer en conversation) Madame de Nelfort sourit: voilà, je

crois, dit-elle, la première fois que vous m'ayiez fait une question, et même que vous m'ayiez adressé la parole; vous avez encore un peu de *rancune*, convenez-en? A cette question, le chevalier soupira et regarda fixement madame de Nelfort qui baissa les yeux, et, dans son trouble, cassa sa soie..... Je suis bien maladroite aujourd'hui, dit-elle; mais laissons-là cet écheveau, vous devez être fatigué..... — Ah! daignez continuer, je suis si bien!... Madame de Nelfort, d'une main tremblante, reprit son peloton, et le chevalier soupirant encore: vous seule ignorez, dit-il, à quel point vous êtes imposante... quelle imprudence et quelle ridicule présomption il faudroit avoir pour oser s'approcher de vous, et pour chercher à fixer votre attention!... A propos, interrompit madame de Nelfort, je vous dois une réponse, vous m'avez demandé pour qui je travaille.... — Eh bien, madame? — Eh bien!... c'est pour l'homme du monde que j'aime le mieux... — Comme cela est injuste!.... — Comment? — Quel don peu ajouter au bon-

heur de cet heureux mortel !..... Mais l'homme infortuné *qui vous aime le mieux*, c'est celui-là qui est à plaindre. Il ne goûtera jamais le charme de l'espérance; ne seroit-il pas généreux de lui offrir au moins une consolation?..... Il est vrai que vous ne le connoissez pas, et qu'il ne se nommera jamais..... — Vous faites-là une supposition extravagante, je vous assure que personne au monde n'a pour moi l'espèce de sentiment dont vous voulez parler. Ce seroit une si grande folie !.... — Oh ! cela, j'en conviens et je vous le disois ! Mais cependant vous devez bien penser que dans le nombre des gens qui vous connoissent, il en existe un, surtout, qui vous aime passionnément. — On n'aime point ainsi sans espérance. — Hélas ! qu'en savez-vous ?... Croyez-moi, ce malheur, le plus grand de tous... est possible. Il prononça ces paroles avec un ton de vérité si touchant, que le peloton de soie échappa des mains de madame de Nelfort, et alla rouler à l'autre extrémité du salon. Le chevalier fut obligé de se relever pour l'aller ra-

masser; dans cet instant, la baronne rentra. Le chevalier proposa une promenade dans les champs, on y consentit; la veste qu'on étoit *si pressée* de finir, fut laissée là, et l'on sortit sur-le-champ. Au bout d'une demi-heure de promenade, on se trouva en face de *la montagne des deux Amans*, montagne célèbre par une tradition romanesque qui lui donna son nom, et par la vue ravissante que l'on découvre du haut de son sommet. La baronne et madame de Nelfort ayant dit qu'elles n'avoient jamais eu la curiosité et le courage de la gravir, le chevalier les conjura de tenter cette grande entreprise, et après quelques difficultés on s'y décida. Au bout d'un quart-d'heure de marche, on se trouva à quelques pas d'une espèce de précipice, dans lequel la petite chienne de madame de Nelfort tomba tout-à-coup. Madame de Nelfort fit un cri lamentable, et le chevalier la quittant pour s'approcher du bord de cet endroit escarpé, tressaillit de joie en apercevant *Rosette* sur ses quatre pattes au fond du précipice. Elle vit, s'écria-t-

il, elle marche sans boiter, elle remue la queue, mais elle ne peut remonter, et je vais l'aller chercher. En disant ces paroles, il s'assied sur le bord du chemin, se laisse glisser et disparoît. Arrêtez, arrêtez, s'écria madame de Nelfort éperdue...Mais le chevalier ne l'écoutoit pas, il glissoit avec une excessive rapidité sur un plan uni et presqu'à pic et d'une longueur effrayante; il arriva au fond sans accident, mais avec ses vêtemens déchirés, et il tomba en roulant sur des buissons d'épines qui lui écorchèrent un peu les mains et le visage. Cependant, madame de Nelfort, pâle et tremblante, se traîne, ainsi que la baronne, sur le bord du précipice, où elles arrivèrent au moment où le chevalier touchoit le fond. Comme il étoit étourdi de la chute, il fut un moment sans se relever. Madame de Nelfort l'appeloit à grands cris, en versant un torrent de larmes: enfin il se releva, et cria qu'il n'étoit point blessé; madame de Nelfort se pencha sur l'épaule de la baronne, ses yeux se fermoient, elle se trouvoit mal: la baronne la con-

duisit à quelque distance, au pied d'un arbre. Elle revint à elle, et aussitôt elle retourna avec la baronne sur le bord du précipice; elle y vit avec attendrissement le chevalier qui caressoit Rosette. Il s'agissoit de remonter, chose infiniment plus difficile que de descendre. Le chevalier tenant Rosette, fit plusieurs tentatives infructueuses qui ne servirent qu'à le fatiguer. Il prit le parti de crier qu'il avoit absolument besoin d'une corde, et comme on n'étoit pas très-loin du petit couvent de religieux situé sur la plate-forme de la montagne, madame de Nelfort et la baronne s'acheminèrent de ce côté, en appelant du secours de toutes leurs forces. Leurs cris répétés par les échos de la montagne, furent enfin entendus. Deux religieux accoururent; on leur demanda des cordes, et au bout de quelques minutes, ils revinrent en apporter. On parvint à tirer le chevalier du précipice: il en sortit, en tenant sur son sein la petite chienne, et se mettant à genoux sur le bord, il déposa Rosette aux pieds de sa maîtresse. La baronne et ma-

dame de Nelfort lui tendirent la main, il serra ces deux mains dans les siennes : « Aimable créature ! s'écria la baronne, embrassons-le. Oh ! de tout mon cœur », dit madame de Nelfort en se jetant dans ses bras. Elle fit cette action sans embarras et même sans émotion ; elle ne songeoit qu'au péril qu'il venoit de braver pour elle. Ce tendre baiser fut aussi pur qu'affectueux ; l'amour en conserva le souvenir, mais la reconnoissance seule le donna. Grand Dieu ! vous êtes blessé, dit madame de Nelfort, en voyant son visage et sa chemise ensanglantés. Il répondit que ce n'étoient que de petites égratignures. Madame de Nelfort vouloit retourner au château, mais on étoit plus près du couvent, et l'on se décida à y aller. Le chevalier, pour préserver Rosette d'un nouvel accident, voulut absolument la porter toujours ; il la caressoit ; il avoit l'air de la remercier ; en effet, il lui devoit beaucoup. On passa plus d'une heure sur le sommet de la montagne : on s'étoit établi sur la terrasse tournante qui entoure le couvent et la petite église. Les

bons religieux apportèrent de la crême et des fraises ; l'un d'eux conta qu'un valet qui les servoit, étant tombé la nuit dans le même précipice d'où l'on avoit tiré le chevalier, s'étoit cassé la jambe. A ce récit, madame de Nelfort regarda le chevalier avec des yeux pleins de larmes, et le chevalier baisa Rosette ; c'étoit répondre. Ensuite on causa, on parla *des deux Amans* de la montagne, afin de parler d'*amour* ; on disserta, on s'attendrit, on s'embarrassa, et durant cet entretien, le chevalier, plus d'une fois, caressa Rosette avec transport. Il fallut retourner au château, on y arriva très-fatigués. Le chevalier fut se r'habiller. Madame de Nelfort entra dans le salon, et y conta son aventure avec enthousiasme. Le chevalier revint plus brillant, plus gai, plus aimable que jamais : il joua des proverbes, il se surpassa, et charma tellement tout le monde, que l'on ne tarissoit point sur ses louanges. Madame de Nelfort n'écoutoit pas seulement ces éloges, elle les recueilloit. On pénétra facilement ce qui se passoit dans son ame ; et dès ce soir-là

il se forma une conjuration de toute la société pour favoriser les desseins du chevalier qui, sans avoir de confident, fut parfaitement servi et secondé, surtout par les femmes. A la vérité, personne n'imaginoit (à l'exception de la baronne) que la fière, la froide, la prudente madame de Nelfort pût faire la folie d'épouser un jeune homme de vingt-six ans, étourdi, léger, dissipateur et ruiné. Mais on se disoit malignement : il sera plaisant de voir une prude, à trente-trois ans, prendre pour premier amant, un homme de cette tournure !.... Depuis long-temps, l'excellente réputation de madame de Nelfort, importunoit tant de femmes !.. Madame de Nelfort étoit loin de soupçonner cette espèce de complot tacite, elle ne voyoit dans tout ce qu'on lui disoit du chevalier, que de la vérité et de la justice. Mais elle commença à s'effrayer des sentimens qu'elle éprouvoit. Il m'aime, disoit-elle, je n'en saurois douter.... il a exposé sa vie pour me rendre Rosette, que ne feroit-il donc pas pour moi !.. Pauvre jeune homme ! qu'il est touchant !

Je n'ai pas besoin de m'armer de rigueur avec lui, il ne prétend à rien, il n'a nulle espérance, je lui en impose tant!... Ah! s'il avoit dix ans de plus!... Mais vingt-six ans!..... et la réputation d'une telle légèreté!..... On le connoît si mal! Que le monde est injuste!

Ce jeune homme, si craintif, si dénué de prétentions, se mit enfin à table à côté de madame de Nelfort, et pendant tout le souper, trouva le moyen de lui dire de mille manières, qu'il étoit passionnément amoureux d'elle.

Le lendemain, deux ou trois personnes, montrant le desir d'aller à Dieppe pour voir la mer, cette partie s'arrangea. Madame de Nelfort consentit à en être, *par complaisance pour la baronne;* et le chevalier fut du voyage. Rien n'établit ou n'augmente l'intimité comme un petit voyage fait dans la belle saison. On est si rapproché les uns des autres; on a tant de bienveillance, de bonne humeur; les repas d'auberge sont si gais; l'étiquette et les cérémonies si parfaitement oubliées!.. et toutes ces choses servent si bien l'a-

mour !... Au bout de tout cela, se trouver sur le bord de la mer, admirer ce magnifique spectacle, à côté de l'objet qui intéresse, s'embarquer dans le même vaisseau, voguer ensemble, se retrouver sur le rivage, s'y promener, y causer, y rêver avec lui ; que de dangers quand on est libre, jeune encore, sensible et présomptueuse ! qu'on se répète, je n'ai rien à redouter, je suis sûre de moi ; mais *lui* ! qu'il est à plaindre ! que deviendra-t-il ?

Le chevalier qui avoit montré, pendant tout le voyage, la gaîté la plus aimable, parut tomber dans une profonde mélancolie au retour, en approchant du Vaudreuil. Se trouvant seul un soir dans une chambre d'auberge, entre madame de Nelfort et la baronne, cette dernière lui reprocha sa tristesse. « Je regrette Dieppe, répondit-il, en regardant madame de Nelfort, vous y étiez si charmante ! mais au milieu de vingt-cinq personnes, vous allez reprendre votre maintien sévère...... *Mon maintien sévère !* reprit la baronne en riant, cela me peint à merveille. Je serai confondu dans

la foule, poursuivit le chevalier, je n'y verrai que vous, et je n'obtiendrai pas un regard... déjà même vos yeux évitent les miens... Quelle folie! s'écria la baronne; je vous regarde, et c'est vous qui détournez la tête. Mais consolez-vous, mon pauvre chevalier, je vous promets de jouer au reversi tous les soirs avec vous ». Pendant ce dialogue, madame de Nelfort eut toujours les yeux baissés. Elle fut plus embarrassée que surprise, en entendant le chevalier s'expliquer aussi clairement devant la baronne, car elle savoit que la baronne étoit sa confidente; mais respirant à peine pendant cet entretien, elle écoutoit attentivement, et gardoit le silence. Le chevalier poussant un profond soupir, et s'adressant à la baronne: « Que vous êtes cruelle, dit-il, de plaisanter ainsi, quand vous savez que dans cinq ou six jours!.... ». Il s'arrêta, mit ses deux mains sur ses yeux, se leva brusquement et sortit. « Que veut-il dire? demanda madame de Nelfort. Il m'a confié, répondit la baronne, qu'il a le projet de faire un grand voyage. —

Comment? — Oui, il ira passer deux ans en Angleterre. — Deux ans! — Ce dessein m'afflige; je l'aime comme s'il étoit mon fils, mais l'intérêt même que je prends à lui, me fait approuver cette résolution. — Pourquoi? — Oh! *pourquoi*: vous le savez bien. Parlons sans feinte, il vous aime éperdument; que voulez-vous qu'il fasse d'une passion si extravagante! — Et quand part-il? — Le lendemain de la Saint-Louis, jour de votre fête. — Dans cinq jours!... Pauvre jeune homme!.... — Réellement, le plaignez-vous un peu? — En doutez-vous? — Beaucoup. — Vous avez tort. — Quand on plaint un homme aimable, et qu'on n'en aime pas un autre... — Eh bien? — Eh bien!.... on le console. — Mais que feriez-vous à ma place? — Moi? je l'épouserois. — Ah! je ne m'attendois pas à ce brusque conseil. L'épouser! grand Dieu!..... — Pourquoi pas? — Et son âge? — C'est un âge charmant. — Et le mien? — Votre visage a vingt ans. — Et sa réputation, sa légèreté? — Vous n'y croyez pas. — Le monde? — S'agit-il

de perdre son estime, est-ce un crime de se remarier? — Dans ce cas, ce seroit une si grande folie!...—Mais si douce!... »
— Dans cet endroit de la conversation quelqu'un survint, madame de Nelfort soupira et tomba dans une rêverie qui dura tout le reste du jour.

On arriva au Vaudreuil, le chevalier reprit toute sa réserve avec madame de Nelfort, et, en outre, un air mélancolique qu'il garda constamment. Cependant il ne s'en occupoit pas moins de la fête que l'on devoit donner à madame de Nelfort, et dont il avoit encore imaginé tout le plan. Madame de Nelfort vit arriver ce grand jour avec un chagrin extrême, car la baronne lui répéta plusieurs fois que le chevalier étoit irrévocablement décidé à partir le lendemain. La fête ne commença qu'à sept heures du soir. Le président entra dans le salon, en disant à madame de Nelfort qu'on venoit de l'avertir que des corsaires qui l'avoient vue sur la mer, rôdoient autour du château dans le dessein de l'enlever, et il finit par lui conseiller d'aller se réfugier dans le

temple de Vesta. (C'étoit l'une des plus belles fabriques du jardin.) Madame de Nelfort se leva et suivit le président qui la conduisit au temple, dans lequel elle trouva toutes les femmes de la société habillées en vestales; alors, l'Amour placé derrière elle, s'avança, et lui chanta le couplet suivant:

Hélas! pourquoi prendre la fuite,
Et chercher un nouveau séjour?
Tu n'éviteras point l'Amour,
Puisqu'il est toujours à ta suite....

Dans ce moment, on entendit des cymbales et les sons d'une musique turque. Les vestales parurent s'effrayer, et quelques minutes après, l'épouvante fut générale en voyant *les barbares* accourir, investir le temple, et malgré leurs cris, leur résistance, enlever toutes les vestales. Le chef des musulmans, jeune, beau comme le jour, vêtu d'un habit d'or couvert de pierreries, s'élança vers madame de Nelfort, mit un genou en terre, et, avec tout le respect possible, la saisit dans ses bras, l'emporta, et traversa ainsi un long parterre, tandis qu'elle se débattoit

vainement. Enfin, on arrive dans une allée où l'on retrouve toutes les vestales assises sur des palanquins, madame de Nelfort est doucement posée dans le sien. On se met en marche au son de la musique, et l'on parcourt ainsi tout le parc magnifiquement illuminé. Madame de Nelfort regardoit en souriant son ravisseur, qui marchoit à côté de son palanquin : apprenez-moi, lui dit-elle, si c'est vous qui avez imaginé cette fête ? Oui, madame, répondit le chevalier; et, comme vous pouvez facilement le deviner, c'est moi qui ai distribué les rôles... Mais ne m'enviez pas quelques instans d'illusion, demain, au point du jour, tout l'enchantement sera détruit, il ne me restera que le souvenir d'un songe rapide. — Est-il donc vrai que vous partiez demain ? — Me conseilleriez-vous de rester ? — J'ignore... par quels motifs... — Ce n'est pas de l'espérance que je vous demande... mais du moins, l'approbation d'une conduite si désintéressée, si soumise... — Je ne trouve point de soumission dans ce départ, au contraire... je

vous verrai partir avec tant de peine! — Retenez-moi, si vous l'osez.... — Ce seroit donc une action bien hardie? Vous m'effrayez. — Que me diriez-vous pour me retenir? — Un seul mot: *Restez.* — Il suffiroit, car ce mot dans votre bouche, et dans la situation où je suis, exprimeroit, promettroit tout. — J'allois vous le dire sans en prévoir la conséquence... — Mais à présent que vous êtes avertie du sens que j'y attacherois, vous vous en garderez bien? — Il faut au moins y réfléchir. — Tous vos premiers mouvemens me sont contraires, je n'attends rien de mieux de vos réflexions.... ainsi demain, avec l'aurore, je serai sur la route de l'Angleterre.... Je m'embarquerai à Dieppe, j'ai retenu le vaisseau dans lequel nous avons fait une promenade ensemble, je veux m'y retrouver encore!... Cet entretien fut terminé là, parce que tous les palanquins se rapprochèrent et s'arrêtèrent sur les bords d'un immense canal entouré d'acacias et couvert de barques dorées, illuminées avec des lanternes de couleur, et conduites par des hommes

habillés en turcs. Le chevalier, commandant de cette flotte, et chef de la troupe, demanda la parole; et s'adressant à toutes les dames captives; il chanta, avec la plus charmante voix, les vers qu'on va lire.

L'Amour sans cesse rebuté,
S'irrite et croît dans le silence;
Pardonnez à sa violence
Un instant de témérité.
C'est à nous de porter des chaînes,
C'est à vous de donner des lois;
Vous proclamer nos souveraines,
Ce n'est que vous rendre vos droits.

Pour nous punir de notre offense,
Parlez, voulez-vous nous bannir?
Victimes de l'obéissance,
C'en est fait, nous allons partir!...
Mais en prononçant la sentence
De cet exil si rigoureux,
Songez combien il est affreux
De s'embarquer sans l'espérance!

Au dernier vers de cette ariette, toutes les dames, à l'exception de madame de Nelfort, s'écrièrent à la fois qu'elles consentoient à s'embarquer aussi. Ce qui fut exécuté avec une gaîté très-bruyante, au moment même. Dans ce tumulte, le che-

valier s'écarta un peu de la foule pour conduire madame de Nelfort à la barque qu'il lui destinoit, et qui ne pouvoit contenir que deux personnes avec le conducteur. Vous seule, madame, lui dit-il, vous seule avez gardé le silence.... j'en sais trop la raison!.... J'offrois de partir... Voulez-vous donc que ce soit sans délai... Oh ! non, *restez*, reprit vivement madame de Nelfort.... Grand Dieu ! s'écria le chevalier, quel mot prononcez-vous !... Ah ! si ce n'est qu'un jeu, si tout ceci n'est qu'une illusion, que voulez-vous que je fasse désormais d'un tel souvenir et de la vie ?.... *Restez*, répéta madame de Nelfort, d'une voix basse mais distincte... Le chevalier, au comble de ses vœux, saisit la main qu'elle appuyoit sur son bras, en s'écriant : *Vous êtes donc à moi !*.... Il entra dans le bateau, et là, tête à tête avec elle, il fit éclater sans contrainte tous les transports de sa joie... Les sermens furent prononcés, les paroles données, le jour indiqué... Madame de Nelfort répétoit bonnement : Comme la baronne et le président seront surpris !...

Et le soir même, quand elle leur confia ce grand secret, ils lui dirent : *En vérité, nous l'avions prédit.*

Le mariage se fit quelques jours après, dans la chapelle du château. Madame de Nelfort fut critiquée, désaprouvée, chansonnée, mais justifiée dans la suite par la conduite de son mari : elle eut la gloire de le corriger, de le fixer ; et l'on oublia son imprudence, car une épouse heureuse est toujours estimée.

FIN DU TOME SECOND.





